This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

MÉMOIRES

SECRETS ET INÉDITS

SUR LES COURS DE FRANCE

AUX XV^e^ XVI^e^, XVII^e^ ET XVIII^e^ SIÈCLES.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

Tome quatrième.

PARIS,
MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

1829

DC
135
.D85
L2
v.4

MÉMOIRES

DU

CARDINAL DUBOIS.

CHAPITRE PREMIER.

La bienvenue du négociateur. — Les rideaux fermés. — Dubois et le Régent vont seuls à Saint-Cloud. — Démêlés du Parlement avec le duc d'Orléans. — Complots du duc du Maine. — *Lettre de M. Fitz-Moritz* et la réponse. — Prédestination. — La soubrette de la duchesse de Berri. — Lit de justice du 26 août. — Confidences de Mme d'Orléans. — Les homars. — Travaux du lit de justice. — Le président de Blamont et deux conseillers arrêtés. — Le parlement dompté. — Fureurs de Mme du Maine et de Mme de Maintenon. — Le duc et la duchesse de Lorraine à Paris. — Le marquis et la marquise de Craon. — Incendie de Lunéville. — Progrès de la banque. — Compagnie d'Occident. — Le Mississipi. — Lettre de M. de Crozat. — Fontenelle et Lamothe, faiseurs de parades. — Suppression des conseils de régence. — Secrétaires d'Etat et chefs des finances. — Dubois secrétaire d'Etat des affaires étrangères. — Lettre de milord Craggs. — Soupçon ridicule.

Je n'eus rien de plus pressé, en arrivant à Paris, que de courir au Palais-Royal, sans pren-

dre le temps de quitter mon habit de route ; j'étais impatient de savoir l'accueil que j'y recevrais. Mon apparition fit pousser un cri général qui retentit des antichambres jusqu'aux appartemens ; la première personne que je trouvai sur mon passage fut Madame, se rendant à l'abbaye de Montmartre, qu'elle affectionnait, pour faire ses dévotions.

« C'est donc toi, l'abbé! me dit-elle ; je suis contente de toi pour la première fois de ma vie ; s'il y avait une ambassade en Chine ou en Perse, je te la ferais avoir.

— Pourquoi pas dans le soleil ou la lune? repartis-je hardiment, le retour serait plus difficile encore, et c'est là ce qu'il vous faut ; mais je suis las des négociations qu'il faut aller chercher hors de chez soi ; maintenant il s'agirait d'aller jusqu'à Pontoise pour affaire d'Etat, que je n'irais point.

— Ce coquin-là croit toujours parler aux marchandes de poissons de la halle.»

Je me dérobai brusquement à ces gentillesses allemandes, et j'arrivai tout d'une haleine dans les bras du Régent, qui me pressa à me suffoquer.

« Dubois, me dit-il d'une voix émue, tu es mon meilleur comme mon plus fidèle ami; la quadruple alliance vaut mieux que cent victoires; je n'ai pas de serviteur qui te vaille.

— Ah! Monseigneur, vous oubliez votre concierge Dibagnet.

— Que veux-tu dire, l'abbé?

— Nocé ne vous a donc pas remis mon mémoire?

— Vingt mille livres en fromage de Clamayel et truffes du Périgord, pour la bouche de Sa Majesté britannique?

— Fi donc! un mémoire écrit comme un plaidoyer d'avocat de la grand'chambre?

— Qu'est-ce donc que cette écriture?

— Un conseil qui vous apprendrait à vous passer de tous vos conseils de régence. »

Son Altesse royale me comprit à demi mot, mais un signe qu'elle me fit donna un autre cours à l'entretien. En effet, ce n'était ni le lieu ni le temps de parler de ces sortes de choses; je m'aperçus que les rideaux du lit étaient tirés, et il avait fallu un motif aussi puissant que mon arrivée pour contraindre le Prince à quitter ce qu'il

quittait. Alors je le regardai en souriant comme le Dubois de sa jeunesse, et je remarquai qu'une absence de quelques mois l'avait vieilli singulièrement; son visage était soulevé de rougeurs, ses dents n'étaient plus au complet, ses cheveux grisonnaient, et sa démarche avait quelque chose d'égaré comme sa physionomie. Enfin un de ses yeux, mi-fermé, rouge et pleurant, avait l'air malade.

« Monseigneur, lui dis-je, d'où vient que vous me voyez aujourd'hui de mauvais œil?

— Ce n'est rien qu'un coup de raquette que je me suis donné en jouant au mail avec Richelieu.

— Il faut vous guérir, Monseigneur, à force de régime et de tisanes.

— Chirac ne me dit pas autre chose; mais le moyen de suivre cette ordonnance! j'aime mieux, comme l'ivrogne de la chanson, perdre une fenêtre et conserver la maison. A cela près, ne te semblé-je pas plus beau qu'à ton départ?

— C'est à Mme de Parabère à vous dire ce qu'elle en pense, ou à toute autre,» continuai-je en m'adressant au lit fermé. Le Régent me congédia

sous prétexte d'affaires pressantes, et me donna rendez-vous à midi pour passer la journée à Saint-Cloud en tête à tête; « à moins que.....,» ajouta-t-il en parlant au lit. Je me retirai tout doucement par respect pour les dames.

En sortant de cette audience privilégiée, je tombai sur les épaules de Nocé, qui ne me savait pas à Paris.

« Parbleu! lui dis-je, M. de Nocé, vous êtes bien changé depuis un an.

— Ne t'en étonne pas, l'abbé, nous faisons un rude service au palais du Luxembourg!

— Grand bien vous fasse! mais on s'en aperçoit, rien qu'à la manière dont vous servez vos amis.

— Tu me veux parler de ton mémoire de diable; en le remettant à son adresse, je me serais fait pendre pour toi.

— C'est pourquoi je vous le redemande pour en faire l'usage qui me semblera bon.

— Bon! je te le rendrai, quoique j'aie été tenté de le détourner de sa véritable destination.»

J'insistai pour qu'il me fût rendu sans retard. Nocé, qui prit ma mauvaise humeur pour un

faux air de gravité, me conseilla de faire une quadruple alliance avec les conseils de régence, plutôt que de leur déclarer la guerre. J'aurais bien souhaité envoyer au diable Nocé avec ses conseils, mais la prudence me donna celui d'attendre l'occasion favorable pour ma vengeance éclatante. Tout vient à point pour qui peut attendre, dit le proverbe.

J'allai à mon hôtel, me laver, me parfumer et redevenir abbé par l'habit comme devant. Mon mémoire en poche, je revins au Palais-Royal, où m'attendait le Prince. Nous montâmes seuls dans sa voiture, et pendant la route, au château, à la promenade et à souper, nous nous entretînmes du plus important; les gentilshommes ordinaires ayant été exemptés de service auprès de Son Altesse royale. Mon mémoire produisit l'effet que j'en espérais; le duc d'Orléans accepta de grand cœur l'espèce de royauté que je lui offrais au lieu d'une sujétion continuelle; car des secrétaires d'Etat, que l'on peut remercier, sont les très-humbles serviteurs du régent; et les Conseils au contraire se regardent comme partie inséparable de la régence.

« Hé bien soit, me dit le Prince, je te charge, l'abbé, de dresser les lettres de remercîmens, et pour te récompenser je te fais secrétaire d'Etat.

— Ce ne sera pas la première fois que vous userez de mon ministère, Monseigneur. »

Le Régent me raconta alors ses griefs contre le Parlement, griefs que mon petit Dubois ne m'avait pas laissé ignorer dans sa correspondance. Je fis semblant d'écouter afin de placer mon mot comme d'inspiration.

Le chancelier avait été changé au mois de janvier; d'Aguesseau, s'étant avisé de vouloir régenter le Régent, fut exilé à sa terre de Fresne, et le même jour les sceaux furent donnés à mon ami le lieutenant de police Voyer d'Argenson, dit *la Voirie* par le menu peuple. Ce choix n'eut pas l'aveu du Parlement, qui jura par ses priviléges de manifester son mécontentement en temps et lieu. Il n'attendit pas long-temps, et le duc du Maine dépensa beaucoup d'argent et d'intrigue pour s'en faire un allié puissant. Le boiteux va vite en perfidie. Au mois de juin, un édit pour la refonte et l'augmentation des monnaies ne fut enregistré qu'à la cour des monnaies. Le Parle-

ment vit une atteinte à ses droits dans cette omission volontaire. Cette compagnie, qui avait cru que la régence lui appartiendrait en seconde main, décida qu'il serait fait au Roi de très-humbles remontrances; et de grand matin, le président de Mesme, le président d'Aligre, et huit conseillers allèrent au Palais-Royal débiter au Régent un beau discours auquel il fut répondu ou à peu près : «Je veux!» Messieurs du Parlement eurent mal au cœur de ce mépris pour leurs remontrances, et, s'étant assemblés le lendemain, ils rendirent un arrêt contre l'édit du Roi. Son Altesse royale, indignée de la conduite des robes rouges, en fit part au conseil de régence, et l'arrêt fut cassé d'une voix unanime. « Messieurs, avait dit le Régent, le parlement n'a point à se mêler de la monnaie; je suis déterminé à maintenir l'autorité royale, et je la livrerai au Roi, quand il sera majeur, telle que je l'ai trouvée. » L'édit fut publié et affiché dans Paris, et deux compagnies de gardes françaises postées, à l'hôtel de la monnaie, tinrent en respect le peuple et le Parlement. Les du Maine empêchèrent cette querelle de s'assoupir comme elle devait; le Parle-

ment, au lieu de s'avouer battu, s'exposa à faire de nouvelles remontrances; la députation, composée du premier président, de sept présidens à mortier, et de trente-deux conseillers, fut conduite en grande cérémonie à l'audience du Roi; le tout se passa en paroles de rhétorique. Le chancelier, qui répondit le mois suivant à ces petits ligueurs, n'eut pas le talent de les convaincre. Les remontrances de recommencer de plus belle, et d'Argenson de répondre : « Le Roi vous a déjà expliqué ses intentions, et vous les expliquera encore. » Le Parlement ne se tint pas pour battu; il mit dans son parti la cour des comptes, la cour des aides, et peu s'en fallut toutes les cours du royaume. C'était un coup mortel porté en apparence à la banque de Law; mais sous ce prétexte se cachait un complot contre la régence en faveur du duc du Maine. Son Altesse royale en eut avis, et pour y mettre ordre n'imagina rien de mieux qu'un lit de justice pour le 26 d'août. Voilà où en étaient les choses à mon retour à Paris; le Régent arriva aux détails que j'ignorais.

« Ce n'est pas assez de me poursuivre par

des remontrances, des chansons, des libelles et des gravures, me dit le Régent, ils conspirent sourdement pour arranger un lit de justice qui déclare le Roi majeur et me prive de la régence.

— Je ne le voulais pas croire, répondis-je. M. du Maine se défend même d'avoir fait agir le Parlement. M^me^ du Maine a dit tout haut dans un grand dîner : « On m'accuse de révolter le Parlement contre M. le duc d'Orléans; mais je le méprise trop pour prendre une si noble vengeance; je le punirai d'une toute autre manière. »

Ces paroles m'avaient été rapportées par l'abbé Brigaut, traître à deux faces, recevant, écrivant des deux mains. Le Régent ayant fait imprimer à Amsterdam un panégyrique de son gouvernement sous le titre de : *Lettres de M. Fitz-Moritz sur les affaires du temps;* M^me^ du Maine, pour répondre à cet écrit en style de satire, avait fait choix de Brigaut, qui s'était aidé des conseils et de l'esprit de Malezieux et du cardinal de Polignac. Je nommais Brigaut *l'abbé Brigand*, et c'est un nom qu'il n'avait pas volé. Cependant la duchesse du Maine redoublait de noirceurs. La

veille, elle était allée au Palais-Royal demander un éclaircissement au Régent : elle avait fait des phrases magnifiques et joué la comédie.

« Monsieur, avait-elle dit, il m'est revenu que vous croyez que la réponse au livre de Fitz-Moritz est de moi. Pensez-vous qu'une princesse du sang s'abaisse à faire des libelles ?

— Madame, avait répondu Son Altesse, qui vous parle d'une princesse du sang?

— Le même pamphlet a été attribué à M. de Malezieux et à M. de Polignac; mais le cardinal a des affaires trop importantes pour s'occuper de pareilles bagatelles ; l'autre n'a de temps que pour les sciences et la philosophie. Pour moi, je ne songe qu'à bien élever mes enfans afin d'être toujours princesse du sang; quoique l'on m'ait enlevé cet honneur, dont je suis plus digne que bien des gens.

— J'ai raison de croire que ces méchancetés ont été forgées chez vous, par vous et par les vôtres; ce fait m'a été attesté par des personnes de votre maison qui les ont vu composer : on ne me fait rien croire ni décroire. »

Après cette explication, le Régent lui a tourné

le dos, car il n'a de fermeté qu'avec les du Maine.

J'approuvai le lit de justice des Tuileries, et je fis tant que j'achevai l'œuvre du duc de Bourbon et du prince de Conti, qui demandaient que le jeune Roi fût ôté entièrement des mains du boiteux. J'ajoutai encore, s'il est possible, à la haine que le Régent portait aux du Maine. J'étais averti sous main des conférences de la Maintenon, du président de Mesmes, et des bâtards, avec l'ambassadeur d'Espagne et les espions d'Albéroni. Je voulais exiler tous ces turbulens pour éviter de les punir de haute trahison : car, en vérité, je craignais que le Régent ne fût assassiné; ce que je pus lui dire là-dessus n'aboutit qu'à le faire rire; il persista à continuer de sortir la nuit avec ses roués, allant souper chez l'un et chez l'autre, mal accompagné et sans armes :

« Que veux-tu, l'abbé? me dit-il, je ne suis pas immortel, et tout ce que je ferai ne me donnera pas un jour d'existence de plus qu'il n'est prédestiné.

— Ainsi, Monseigneur, repris-je en colère, vous verriez une épée nue devant votre chemin,

que vous ne feriez point un pas en arrière pour vous en garantir?

— Certes non; bien persuadé que je suis que tous mes efforts ne réussiraient pas à me sauver, s'il est écrit que je dois mourir là.

— Diable! vous croyez à la prédestination comme un calviniste! néanmoins permettez-moi de vous rappeler qu'il est écrit : Aide-toi, le Ciel t'aidera!

— Tu parles comme un prédicateur; n'importe, je ne changerai pas ma manière de vivre, parce que Chirac me répète tous les jours que je périrai d'une attaque d'apoplexie; ce qui arrive devait m'arriver, telle est ma religion. »

Je ne m'obstinai pas contre son obstination, et les affaires politiques étant épuisées, celles du plaisir nous occupèrent fort tard, et je me débarrasserai ailleurs de la besace des péchés, iniquités et gentillesses que me confessa Son Altesse royale. J'appris alors pourquoi son œil était malade au point de faire craindre qu'il ne le perdît tout-à-fait.

« La dame du lit, me dit-il, n'étant plus là pour m'entendre, je t'avouerai, Dubois, que l'a-

mour est la seule cause de l'état où tu vois mon œil.

— L'amour, Monseigneur, est un grand perfide.

— Non, l'abbé, ce n'est pas cela, l'aventure est plus honnête. Ma fille Berry avait une femme de chambre si fraîche, si blanche et si appétissante, que je ne pus souffrir qu'un lourdaud comme Jolis, mon piqueur, l'épousât sans que je l'eusse devancé. La maudite soubrette se mit en tête de me résister pour me faire payer plus cher ses faveurs; enfin, je l'enfermai, comptant bien qu'un tête-à-tête me ferait justice de ses refus; mais, au lieu d'un mouton que j'espérais, je trouvai un dragon avec griffes et dents. La bataille ne fut ensanglantée que de mon côté; car elle me poussa le doigt dans l'œil avec tant de force que le sang en sortit. Elle eut peur de m'avoir blessé plus qu'elle ne voulait, et se jeta à mes genoux pour avoir un pardon que je lui accordai après qu'elle m'eut accordé autre chose. Cette fille n'est pas encore mariée à Jolis, qui la prendra lorsque j'en serai las. En attendant, je l'ai retirée de chez Berry pour lui faire apprendre à

chanter, car elle a une fort belle voix. Un capucin s'est ingéré de me guérir; mais comme il m'était présenté par ma femme de chambre, j'ai appréhendé qu'il ne se payât de ses ordonnances sur cette musicienne. Je l'ai renvoyé à son couvent, et Chirac ne peut venir à bout de me faire voir clair des deux yeux.

—Monseigneur, moi qui ne suis pas docteur, je me fais fort d'opérer cette cure difficile.

— Donne-moi donc ton remède?

—Il suffit de vous condamner au régime.

—Tu peux garder pour toi ce triste remède. Voilà comme ils sont tous; il faudrait, à les entendre, faire pénitence chaque jour de l'année, ce serait mourir trois cent soixante-cinq fois.»

Nous revînmes coucher au Palais-Royal.

Le lendemain j'avais composé mes lettres de remercîmens pour les conseils de régence; mais Son Altesse royale me fit appeler et m'annonça qu'il en retardait la signature pour assoupir tout soupçon. Il paraît que Nocé avait déjà répandu les conclusions de mon mémoire; car le cardinal de Noailles, chef du conseil de conscience, sans doute prévenu qu'on l'allait remercier, envoya sa

démission le matin même. Je me rendis aux raisons du Prince, et comme on n'entendit point parler de la dissolution des conseils, cela fit taire les bruits qui en couraient. Je continuai pourtant, de concert avec le Régent, les préparatifs nécessaires à cette grande mesure. Quand je me vis désigné pour être secrétaire d'État, je laissai à Son Altesse la liberté de faire choix des autres, mais ayant soin que l'on ne nommât pas un seul de mes ennemis. Je mis à l'écart d'Huxelles, de Torcy, et généralement les membres des conseils que l'on allait supprimer.

Le 26 août, dès la pointe du jour, la maison du Roi était sous les armes; les circulaires d'invitation furent envoyées aux princes du sang, à tous les pairs et maréchaux de France, aux cordons bleus, aux lieutenans-généraux, aux secrétaires et conseillers d'État. Le parlement fut invité par une lettre de cachet à se rendre en corps, à pied et en robes rouges, à onze heures, aux Tuileries, où le Roi voulait tenir son lit de justice. M. de Mesmes, comme s'il eût prévu ce qui devait arriver, essaya de dissuader le Parlement d'obéir; mais les plus sages comprirent qu'on les

avait déjà entraînés plus loin qu'ils ne devaient; chacun se résigna.

J'allai le matin prendre les ordres du Régent, que je trouvai fort affecté des confidences que lui avait faites la duchesse d'Orléans, ensorcelée par la cabale des du Maine. Son Altesse royale eut la faiblesse de lui confier ce qui se passerait au lit de justice; elle se désespéra, et dans l'effusion de la douleur, elle laissa échapper les complots de son frère.

« Quel crime a commis M. du Maine? disait-elle, il m'a dit seulement que la vie déréglée que vous menez vous ferait mourir ou perdre la vue, et qu'alors je serais Régente, lui m'assistant de ses conseils.

— Madame, avait répondu débonnairement le duc d'Orléans, cela serait fort bon, si j'étais mort; mais je ne le suis pas, Dieu merci! malgré l'envie qu'en a M^me^ du Maine.

— Voyez quel malheur résultera de l'abaissement de mon frère : je me flattais de faire épouser à son fils une de mes filles.

— Bon Dieu! Madame! Mieux vaudrait la laisser fille toute sa vie que de l'immoler à ce beau ma-

riage. C'est pour le coup que les du Maine seraient plus forts que toute ma régence. »

Je détruisis de fond en comble les mauvais avis de Mme d'Orléans, et Madame, qui arriva bien à propos, me seconda en disant : « Monsieur mon fils, si la vie de toute cette bâtarderie des du Maine tenait à un fil, je vous prierais de le couper bien vite, afin qu'il n'en fût plus parlé. »

Le président de Novion, à la tête de soixante-cinq conseillers en grand costume, se rendit aux Tuileries, à l'heure marquée, dans la salle qui avait été disposée pendant la nuit. La canaille s'amusa beaucoup de ces robes rouges balayant les ruisseaux, et l'on criait partout où elles passaient : Voici les homards ! ou bien : A six deniers les écrevisses cuites ! Le lit de justice fut solennel, et le petit bonhomme de Roi y joua son personnage avec une dignité très-plaisante. On enregistra d'abord les lettres-patentes qui avaient pourvu d'Argenson de l'office de garde-des-sceaux ; ensuite le nouveau chancelier adressa au Parlement une remontrance pour avoir attenté à l'autorité du Roi en affichant des arrêts contre ses ordres, et il lui ordonna de ne se mêler du gouverne-

ment qu'en ce qui lui appartiendrait. Les robes rouges firent une piteuse figure. Vint le tour des bâtards. M. du Maine, atteint et convaincu d'avoir suscité par ses menées le Parlement contre le Roi, fut dispensé de l'éducation de Sa Majesté; dégradé lui et ses enfans du rang de prince du sang, et réduit à la simple qualité de pair. Pour ajouter à sa mortification, le comte de Toulouse, dont le duc d'Orléans n'avait qu'à se louer, fut maintenu dans ses honneurs; « honneurs, était-il dit, justement mérités, et qui seraient sans bornes, si le courage, les services rendus à l'État, les vertus du cœur et les talens de l'esprit étaient des titres suffisans pour en perpétuer la jouissance. » C'était une façon adroite de refuser ces éloges au duc du Maine. Ce lit de justice finit à la confusion du boiteux; la surintendance de l'éducation de Sa Majesté fut déférée à M. le Duc. Il fit beau voir le Parlement humilié avec les du Maine. Ce n'est pas tout; Saint-Simon, qui ne désemparait pas quand il s'agissait de généalogie, prit fait et cause contre le Parlement, qui, au nom de la noblesse, avait examiné l'origine des ducs et pairs et prouvé que leurs familles

étaient plus nouvelles que leurs noms : ainsi le duc de Luynes descendait d'un mercier; le duc de Noailles, d'un intendant de la vraie maison de Noailles; les ducs de Gèvres et de Villeroy avaient eu des notaires pour ancêtres; ainsi des autres. Saint-Simon, furieux qu'on se souvînt de son cousin l'écuyer de M^me^ de Schomberg, se remua si activement, que le Parlement eut défense de s'occuper de la requête de la noblesse contre les pairs.

Les suites du lit de justice furent telles que je les avais prévues. M. de Mesmes resta un jour entier immobile, comme pétrifié par l'aspect de la tête de Méduse. Le lendemain le Parlement se rassembla et fit coucher solennellement sur ses registres, qu'il n'avait pu, ni dû, ni entendu avoir aucune part à ce qui s'était passé au lit de justice. Quelques-uns se permirent d'outrageuses paroles sur le Régent, toujours au sujet de la conservation du Roi. C'était un texte rebattu sans cesse depuis la mort des Princes. Le président Blamont alla jusqu'à dire tout haut que le duc d'Orléans avait commandé la cérémonie de son sacre. MM. Feydeau de Galande et de Saint-Martin,

conseillers, agens connus de la maison du Maine ne furent pas plus retenus dans leurs propos. M. de Machault, lieutenant de police, m'en donna avis sur-le-champ, et j'insistai si fortement auprès du Prince, qui ne voulait pas qu'on inquiétât personne, que l'on arrêta ces trois drôles. Ils furent enlevés, avec tous leurs papiers, sous bonne escorte de mousquetaires. Le Parlement fit des démarches auprès du Roi, auprès du Régent, pour qu'on relâchât ses trois membres. Je dictai la réponse de Son Altesse royale, qui leur dit : « Messieurs, ne doutez pas que je conseille toujours la clémence au Roi ; Sa Majesté ne sera pas seulement gracieuse pour vous tous en général lorsque vous le mériterez, mais aussi pour chacun de vous en particulier. Quant aux prisonniers, on les relâchera quand il en sera temps. » Le Parlement tourna ses espérances du côté des Tuileries ; mais il reçut cette foudroyante allocution du chancelier. « Les affaires qui attirent au Roi votre députation sont affaires d'État, et demandent le silence et le secret. Le Roi est obligé de faire respecter son autorité. La conduite que tiendra son Parlement déterminera les sentimens

et les dispositions de Sa Majesté à son égard. » Le Parlement n'eut pas de peine à s'apercevoir que c'était parti pris de le mettre à la chaîne. Il eut beau envoyer son greffier en chef aux familles des exilés et suspendre ses fonctions, rien ne fit. Le marquis d'Effiat vint de par le Roi lui ordonner de continuer ses audiences : le Parlement sentit que toute résistance serait désormais inutile et imprudente. Le duc du Maine se tenait coi ; le Régent avait pour lui l'autorité, que les ministres faisaient respecter. Tout se calma peu à peu. Les exilés, au bout de trois mois, furent rendus au Parlement, et la bonne intelligence se rétablit pour un temps entre la magistrature et la régence. La conspiration Cellamare acheva de perdre la cause du duc du Maine.

Le lit de justice produisit un vrai tumulte à Sceaux. La petite Duchesse en faillit mourir de suffocation ; elle s'évanouit quand on lui annonça que la surintendance de l'éducation royale était enlevée à son mari : on dit même qu'elle le battit et l'égratigna jusqu'à lui ensanglanter le visage ; de sorte, lui dit-elle, qu'il pouvait encore passer pour un prince du sang. Puis elle porta le reste

de sa colère sur les meubles et les glaces. Ses dégâts montèrent à plus de cinquante mille livres. Le boiteux ne souffla mot, supporta tout et s'alla coucher sans souper. M^me^ du Maine criait qu'elle donnerait au Régent une croquignole dont il ne se relèverait pas. Cellamare la visita le jour même en particulier, et ils se quittèrent les meilleurs amis du monde. Quoiqu'il ait fallu l'absoudre, elle et son boiteux dans l'affaire de la conspiration, je persiste à croire qu'elle était plus coupable que tous les autres à la fois. La nouvelle du lit de justice avait si fort contrarié la Maintenon, qu'elle eut un accès de fièvre en l'apprenant; il n'y eut que la conspiration qui lui put rendre la santé. J'ai toujours dit qu'elle vivait du mal des autres. On m'a cité une lettre extravagante de M^me^ du Maine à la vieille sorcière de Saint-Cyr, dans laquelle on lisait : « Moi, femme et presque naine; j'ai autant et plus de courage que mon fils, mon frère, beau-frère, et surtout plus que mon mari. S'il en est besoin, comme un autre Jahel, je tuerai le duc d'Orléans de ma propre main, et lui logerai un clou dans le cerveau. » Le Régent, à qui l'on rapporta cette exécrable menace, se mit à rire.

« Mourir comme cela ou autrement, n'est-ce pas toujours mourir? dit-il avec insouciance.

—Fi donc! interrompit Madame; je vous conseille de lui envoyer le clou qu'elle demande, et de lui donner votre heure pour plus de commodité.

— Prenez garde, repris-je, Mme du Maine, comme Judith, serait femme à coucher avec vous pour vous couper la tête pendant votre sommeil. »

Le duc d'Orléans se serait endormi avec plus de sécurité qu'Holopherne; mais des amis fidèles veillaient heureusement sur sa personne.

Pendant mon séjour en Angleterre, le duc et la duchesse de Lorraine vinrent à Paris, et ils y restèrent du 8 janvier au 24 avril. J'ai su par d'Argenson et par Madame les détails de leur passage ici, qui leur a coûté cent mille écus. M. de Lorraine voyageait incognito sous le nom du comte de Blamont. Il sollicitait un arrondissement en Champagne, c'est-à-dire un grand nombre de villages et le titre d'altesse royale. Le Régent accorda tout et aurait accordé davantage, car il aimait trop sa sœur pour lui dire non,

fût-ce avec mille caresses. La duchesse de Lorraine, enlaidie par les enfans qu'elle avait eus, ne fut pas moins bien accueillie par son frère, qui la promena au spectacle et au bal, à Saint-Cloud et au Luxembourg. Mme de Lorraine n'eut pas le loisir de s'occuper de sa jalousie, ou plutôt elle paya son mari en même monnaie. Celui-ci, qui long-temps n'avait aimé que la chasse, était devenu amoureux du marquis et de la marquise de Craon. Cette dame, que j'ai vue dans plusieurs voyages qu'elle fit à Paris, est plus séduisante que belle; sa bouche et ses dents sont merveilleuses, voilà tout; son sourire a plus d'esprit qu'elle : une grande taille, une peau blanche et un teint rosé, ce sont de ces agrémens que l'on rencontre partout, même chez les grisettes. Elle se nommait Mlle de Ligneville, et était chez Mme de Lorraine en qualité de fille d'honneur. Le duc de Lorraine s'accommoda de son honneur; mais, pour sauver les apparences, il lui fit faire ses couches sous les auspices conjugaux de Craon, qui par cet acte de complaisance s'acquit la protection et l'amitié du duc son maître. Ce Craon est un hardi coquin, avec cent mains, comme Briarée. Il volerait, je

pense, au jeu du Roi. Law m'a assuré qu'il lui avait escroqué deux ou trois actions. Il a fait pis; c'est un homme à pendre, et pourtant le duc de Lorraine ne peut pas plus se passer de lui que de sa femme. Enfin la Craon est devenue dame d'atours, et Dieu sait ce qu'elle deviendrait si la duchesse de Lorraine venait à mourir en mal d'enfant. Craon tire d'assez gros intérêts du cocuage pour en avoir acheté une terre de onze cent mille livres. M. de Lorraine ne saurait faire un pas sans ses deux Craon. Il traite le mari comme son seigneur; la femme, comme son dieu. Si elle n'est pas là, il faut le voir s'inquiéter, soupirer, frapper du pied et regarder la porte. Elle arrive, il est indifférent à tout ce qui l'entoure; elle sourit, il sourit; il l'admire en silence pendant des heures; il est heureux; c'est de la béatitude. Voilà en quels termes m'en parlait Madame. Cependant le duc de Lorraine, quoiqu'il décelât à chaque instant sa passion, ne voulait pas qu'on s'en aperçût : il persistait à cacher à sa femme ce que tout le monde savait, elle la première. Un jour il s'étonna grandement que le duc d'Orléans lui dît à découvert : « Savez-vous, Monsieur, que Mme de Craon

me fait souhaiter d'être duc de Lorraine? » Il bégaya, ne sut que répondre, et s'en alla tout perplexe. Une autre fois qu'il passait dans les antichambres donnant la main à sa Craon, les valets de s'écrier entre eux : « Tiens, tiens, M. de Lorraine avec sa maîtresse ! » Il lança un coup d'œil effroyable à ces pauvres gens, qui se turent sans bouger; Mme de Craon pleura d'avoir été appelée maîtresse. Le Lorrain ne voulait-il pas faire une affaire de cette parole inoffensive: « Mon cher beau-frère, lui rétorqua le Régent, à qui d'abord il s'alla plaindre, ignorez-vous que si Dieu le père habitait le Palais-Royal, il faudrait qu'il prît une maîtresse, et personne n'auraitgarde de le trouver mauvais. » Pendant que M. de Lorraine résidait à Paris, les Craons se fâchèrent tout rouge, on ne sait pourquoi, et voulurent se faire regretter. Ils partirent, et le pauvre amant, sous prétexte de visiter les places fortes de l'Alsace, se mit à la poursuite des fugitifs, qu'il ramena, plus amoureux que jamais, au bout de dix jours. Mme de Lorraine, qui ne le cède pas en indifférence à son mari, s'est peu tourmentée de son absence : seulement, comme elle a l'esprit

de sa mère, avec une dose d'âcreté de plus, elle a dit, qu'elle trouvait plaisant que M. de Lorraine voulût faire passer Mme de Craon par une place forte. Au reste, elle prenait fort bien son parti sur leur absence, qui eût duré jusqu'à la fin du monde qu'elle ne s'en fût pas chagrinée davantage. Son père avait pour elle mille attentions, qui empêchaient qu'elle ne s'ennuyât. Pendant qu'elle était ici, son château de Lunéville a brûlé entièrement avec toutes les richesses qu'il renfermait. On a dit, et l'on dit encore, que la Craon avait fait ce beau coup, parce que Lunéville est l'habitation et le douaire de Mme de Lorraine; néanmoins, il paraît certain que le feu a été mis par malveillance en plusieurs endroits. S'il faut soupçonner quelqu'un de cette noirceur, je préfère n'accuser que la Maintenon, qui aura voulu distraire le public de ses complots. Elle détestait à cœur joie toute la famille d'Orléans.

Durant mon ambassade, selon l'édit du Roi qui défendait d'écrire ou de parler pour ou contre la bulle *Unigenitus*, on ne s'en occupa que dans les séminaires et les ateliers de théologie : seulement il y avait dans le clergé deux

partis bien distincts, qui n'attendaient que le moment favorable d'en venir aux prises. La banque de Law absorbait tous les esprits, comme toutes les espèces, et moi, qui de loin n'avais pas eu le temps de m'éblouir aux merveilles du Mississipi, je fus effrayé de l'abîme où l'Écossais nous entraînait avec des millions en papier. Je fis part de mes craintes au Régent, qui me rassura en disant, que la France était bien riche, et que la saigner un peu lui ferait grand bien, ainsi qu'à nous, ajouta-t-il. D'ailleurs il me répéta que nous n'en étions pas encore où Law voulait nous mener. «Sera-ce à l'hôpital, Monseigneur?» lui répondis-je. Il continua ses éclats de rire, et me conseilla paternellement d'acheter des actions.

Depuis le mois d'avril 1717, la banque avait été consolidée en apparence par force arrêts du conseil et édits du Roi. Law fonda toute la fortune imaginaire qu'il répandit en France sur l'édit qui faisait de la banque le dépôt de tous les revenus de Sa Majesté. Le tort immense que faisaient ces billets de banque aux billets d'Etat, força de créer douze cent mille livres de rentes pour retirer ces

derniers. Il fallait à Law une occasion pour établir des actions, et il en plaça sur les brouillards du Mississipi. M. Crozat, le père, à qui Louis XIV avait concédé la Louisiane pour quinze ans, sous la condition d'y laisser des colonies, ne savait que faire de ce pays dépourvu de ressources commerciales. Il n'en retirait que quelques pelleteries, et n'y songeait pas; car l'expérience lui avait démontré que, quelque riche qu'il fût, il ne l'était pas assez pour défricher cette partie du Nouveau-Monde presque inhabitée. Il en parlait un jour dans des termes de mépris; Law, qui l'écoutait, lui dit impétueusement :

« Vendez-moi votre privilége.

—Qu'en feriez-vous, M. Law? » reprit l'honnête Crozat.

Et il entra tout d'abord dans des détails circonstanciés sur la position, l'étendue et les productions de la Louisiane, détails qui suffisaient pour dégoûter tout autre que Law. Il persista si obstinément que M. Crozat ne put l'empêcher de se ruiner, et il lui remit son droit sur la Louisiane aux conditions les plus avantageuses. Cette cession fut approuvée par le Roi, qui donna à

Law des lettres-patentes pour la formation d'une compagnie de commerce, dite d'*Occident*, dont l'objet était la culture des colonies françaises de l'Amérique septentrionale.

Law touchait le but qu'il s'était proposé de concert avec le Régent, qui ne voulait que s'enrichir, au risque d'appauvrir l'Etat. La compagnie d'Occident fit tourner toutes les têtes : on ne rêvait plus que millions. Le fonds de cette compagnie était de cent millions répartis en deux cent mille actions, dont chacune avait vingt livres de dividende. Ce dividende était hypothéqué sur la ferme du contrôle des actes, sur celle du tabac et sur les postes. A mon retour, la compagnie était en pleine activité; on s'arrachait des actions, et il y avait déjà de gros seigneurs et des princes du Mississipi, car c'était à qui achèterait des provinces entières dans cette contrée lointaine, moyennant trois mille livres la lieue carrée. En vérité, c'était pour rien. Law, qui avait frappé tous les cerveaux d'une folie de papier, avait fait croire aux imbéciles que la valeur de ce papier était invariable, puisque la somme payable était écrite sur les bil-

lets, au lieu que la valeur de l'argent variait selon les édits. Pour convaincre les incrédules, il en donna des exemples.

Quant à moi, dès mon arrivée, je fus assailli par Law et le duc d'Orléans, pour que je m'intéressasse au Mississipi; mais Crozat fils m'en avait parlé avec tant de pitié, que je me tins sur mes gardes; je n'ajoutai pas foi aux belles descriptions que l'on en criait par les rues et sur les tréteaux pour enrôler des colons. Comme il ne m'était pas possible d'y aller voir, je demandai à mon ami Crozat des notes sur ce pays de cocagne, lui promettant d'en faire seul mon profit; et pour mieux le disposer à une indiscrétion, je lui fis présent d'un superbe tableau de Rembrant, que j'avais apporté de Hollande. Crozat me répondit cette lettre, que je conserve comme une preuve que je n'ai pris des actions que pour agioter.

« Mon cher abbé, si je savais parler à un autre » qu'à vous, je me tairais par prudence, car je » crois qu'il vaut mieux, par le temps qui court, » parler mal de Dieu que du Mississipi. Ce nom » lui vient d'un grand fleuve qui le traverse et

» où viennent aboutir une foule de petites ri-
» vières. La Louisiane est grande comme la
» France, et à moitié déserte : son climat est doux,
» humide, et fort ressemblant à celui de l'Angle-
» terre. La plantation serait coûteuse et pourtant
» incertaine : les essais que nous avons tentés n'ont
» pas été heureux. Cependant, je persiste à croire
» que la vigne et le blé y prospèreraient, que les
» bestiaux s'y multiplieraient. Mais de quel inté-
» rêt seraient ces produits pour notre commerce?
» La pelleterie est la seule chose à exploiter qui
» présente des bénéfices avantageux. Du reste,
» tout ce que l'on en dit n'est que mensonge;
» mon père ne l'aurait pas rendue à si bon marché
» s'il y avait seulement la plus petite mine d'or
» et d'argent. Pas d'aromates, pas de bois pré-
» cieux, pas de vers à soie. Enfin, le café, le sucre,
» l'indigo n'y réussiraient pas à cause des pluies,
» qui durent des mois entiers. J'aurai le plaisir
» de vous voir à ce sujet pour vous achever de
» bouche ce qui serait très-long à dire la plume
» à la main. Croyez-moi, votre Rembrant, dont
» je vous remercie, me semble préférable à cent
» lieues carrées du Mississipi. Cette rage de ban-

» que prendra fin, et la compagnie d'Occident » se ruinera ou ruinera tout le monde.

» JOSEPH-ANTOINE CROZAT. »

Cette lettre, que je ne montrai à personne, m'éclaira sur la vérité; je ne me suis pas repenti de n'avoir acheté des actions que pour les revendre avec gain. Je puis dire que je connus un des premiers le songe creux du Missipipi, peut-être avant Son Altesse royale. Fontenelle et Lamothe, auxquels je donnais à dîner une fois par semaine, et que j'employais à des correspondances, m'avouèrent qu'ils étaient les auteurs des superbes récits que des charlatans débitaient sur les places et dans les carrefours pour étourdir les badauds. « Law m'est venu trouver, me dit Fontenelle; il m'offrit dix mille livres pour lui faire une proclamation à l'éloge du Mississipi. Je lui demandai comment parler de ce que je ne connaissais pas. N'importe, reprit-il, vous avez bien fait les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, où sans doute vous n'avez jamais été. » La raison était péremptoire, et Fontenelle prit la plume. Je rapporterai ailleurs une de ces plaisantes parades.

Cependant la suppression des conseils de régence se machinait au Palais-Royal, sans que rien transpirât; enfin, lorsque tout fut prêt, l'explosion se fit, le 24 septembre. Les petits tyrans des conseils furent dispensés de la régence, et demeurèrent si confus qu'ils osaient à peine se plaindre. J'avais eu soin que mes ennemis se vissent tout d'un coup sans emploi dans la régence, qu'ils pensaient régir à leur gré et d'un froncement de sourcil. Ce fut contre moi un redoublement de haine, dont je ne fis que rire. «Monsieur, dis-je à d'Huxelles que je rencontrai courtisannant au Palais-Royal, si M. le Régent avait eu égard à mes avis, on aurait fait de vous quelque chose: mais lorsqu'il y aura guerre quelque part, je vous enverrai vous faire tuer, et cela du meilleur de mon cœur. » Le rétablissement des secrétaires d'État fit d'autant moins crier que j'avais choisi des personnes capables de tout, même d'ordonner un bon repas, comme le gros d'Armenonville, qui eut la marine; Maurepas fut nommé secrétaire d'État de la maison du Roi; Leblanc, de la guerre; La Vrillière, du dedans du royaume; et moi, des affaires étrangères.

J'avais choisi moi-même ce qui me convenait le mieux, et j'avais sous la main tous les autres secrétaires d'État, qui tenaient plus à la place qu'à la manière de la remplir. C'étaient d'assez pauvres têtes, excepté Maurepas, qui a trop d'esprit pour un ministre, ou du moins qui en fait trop. Quant aux finances, d'Argenson, qui était contrôleur sans en porter le titre, eut la haute administration des dix départemens, dont on chargea MM. Amelot, Pelletier des Forts, Pelletier de la Houssaie, Fagon, d'Ormesson, Gilbert des Voisins, Gaumont, Baudri, Dodun, Fourqueux. J'avais imaginé ce luxe de noms pour en imposer au public, qui se serait scandalisé que Son Altesse royale touchât aux finances, dont le maniement n'appartenait qu'à elle seule. Au reste, ces conseillers étaient de tristes financiers : excepté d'Ormesson, qui joue le personnage de Cincinnatus, faisant fi de la fortune, et qui n'a pas voulu prendre d'actions à la banque de Law. Les autres sont des malotrus, sinon des coquins. Fourqueux s'est enrichi aux dépens de Bourvalais; Baudry est un jésuite, que Linière, confesseur de Madame, a poussé dans les finances;

Gaumont et Dodun sont des créatures du Parlement, des intrigans qu'il fallait se ménager; Fagon et Pelletier des Forts n'ont pas plus de cœur que d'âme; Amelot et la Houssaie sont des imbéciles, qui savent cependant l'intérêt d'un écu prêté au denier cinq. En somme, il y avait dans ces métamorphoses de quoi causer des révoltes parmi les ex-conseils de régence; mais les millions de Law faisaient trop de bruit pour que l'on entendît les murmures de quelques personnes intéressées; la conspiration Cellamare acheva de faire taire les dernières criailleries de la haine et de l'envie. L'abbé Dubois, devenu secrétaire d'État, parut grandi de vingt pieds : de telle sorte que ceux qui faisaient semblant de ne pas me distinguer dans la foule venaient saluer mon Excellence avec des protestations de dévouement qui m'auraient fait bien rire, si j'en avais eu le temps. Ma nouvelle dignité fut célébrée et ridiculisée en prose et en vers; mais flatterie et satire, tout était si plat, si misérable, que je n'ai gardé que ce couplet, d'un noël qui fut chanté à la cour dans les derniers jours de 1718. Le poète me représentait dans l'étable de l'enfant Jésus, et comme

dans mon domaine couché sur un fumier. Il disait ensuite :

Plein d'audace et de zèle,
Prélat contre les lois,
En vrai Polichinelle
Parut l'abbé Dubois!
Le bœuf s'épouvanta,
L'âne effrayé recule.
Dès qu'on eut dit son nom,
Don, don,
Un chacun s'écria,
Là, là:
C'est *Dubois!* qu'on le brûle!

J'écrivis d'un air empressé à mes amis de Londres, pour leur apprendre mon élévation, et parmi plusieurs lettres que je reçus en forme de félicitation, celle de milord Craggs est trop honorable pour que je ne la crie pas à son de trompe, s'il est possible :

« MONSIEUR,

»Le roi reçut hier la nouvelle de votre destination à la charge de secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Il ma donné ordre de vous en féliciter de sa part, et de vous dire que c'est la

» meilleure nouvelle qu'il ait reçue depuis celle » de la signature de la quadruple alliance. C'est à » présent qu'il compte qu'il n'y aura personne » pour interrompre l'amitié et la cordialité de » cœur avec lesquelles il souhaite vivre avec Mon- » seigneur le Régent; c'est à présent que je vois » que Son Altesse royale va triompher de tous » ses ennemis; c'est pour le coup que je m'attends » à voir cultiver un même intérêt dans les deux » royaumes, et que ce ne sera plus qu'un même » ministère. Il pourra y avoir bien du bruit, mais » nous l'écouterons, comme les vaisseaux qui sont » dans un bon port entendent le bruit des vents » contre les rochers qui les assurent. Pour ma » joie particulière, mon cher abbé, je ne vous en » dirai rien, car il m'est impossible de vous la dé- » crire comme je la sens. Ma parente, Sara Bis- » ding, n'est pas la seule qui souhaiterait votre » venue ici... »

Je n'eus rien de plus intéressant que de promener ma lettre dans les salons et galeries du Palais-Royal; je la lisais à haute et intelligible voix; et je disais à Son Altesse, qui branlait la

tête : « Vous voyez le cas que fait de moi Sa Majesté britannique ! » L'entêté Saint-Simon répétait derrière moi que cette belle lettre équivalait à une preuve authentique de trahison : on lui riait au nez, et moi le premier. Mais cette phrase, *il pourra y avoir bien du bruit*, donna beaucoup à penser aux gens à soupçons. Lorsque fut découverte la conspiration d'Albéroni, on prétendit que milord Craggs et moi étions avertis d'avance de ce qui devait se passer. L'admirable politique ! Dubois complice d'Albéroni !

CHAPITRE II.

Sinistres avis. — Dubois chez la Fillon. — La cloison. — Visite à M. d'Argenson. — Tranquillité du Régent. — Premières mesures. — Jean Buvat. — Éclaircissemens. — La mine éventée. — Buvat récompensé. — Le duc d'Orléans au milieu des chats. — Retour de Maroy. — Récit de son expédition. — Lettres de M. de Cellamare au cardinal Albéroni. — Aveuglement du Régent. — Nouvelles preuves de la conspiration. — L'abbé Brigaut arrêté. — La Maintenon *chef des ouvriers*. — Indignation du Régent. — Le prince de Cellamare. — Son arrestation. — Enquête en son hôtel. — Déclaration de guerre à l'Espagne.

Le 20 novembre, une lettre de Basnage me jeta dans une étrange perplexité; il m'annonçait que le bruit courait à la Haye que le cardinal Albéroni allait mettre en révolution la France et l'Angleterre. Mes soupçons tombèrent tout d'abord sur les du Maine, mais rien ne vint les confirmer, quelque exactes que fussent les perqui-

sitions de d'Argenson, à qui je confiai mes craintes. Le 25 du même mois, Stanhope, par une lettre qui avait dû éprouver du retard en route, puisqu'elle était datée du 15, m'avertissait de me tenir sur mes gardes, et de veiller sur la personne du Régent, attendu que l'on parlait de projets de l'Espagne contre la France. Mes inquiétudes redoublèrent, et le duc d'Orléans, à qui je fis part de mes appréhensions, les tourna en ridicule.

« Mon cher abbé, me dit-il, que penserais-tu de l'état de ma raison, si je t'apprenais que le soleil est au moment de t'écraser ?

— Monseigneur, répondis-je, je penserais que vous vous moquez de moi; mais s'il n'était question que de la chute de ce palais, je commencerais par en déménager, et je n'y rentrerais qu'après l'examen des architectes.

— Veux-tu pas que je fasse arrêter toute la cour, et moi-même par-dessus le marché ?

— Non; mais je vous supplie de ne pas sortir la nuit, de quelque temps. »

Je laissai ce propos fort tristement; et, dégoûté de l'ingratitude des princes, j'allai, moi qui

n'avais peur d'être assassiné qu'autant que je serais pris pour un autre, tomber des nues chez la Fillon, qui m'avait fait des reproches, auxquels j'avais répondu : « Ne t'en prends, ma chère, qu'à Mme de Tencin ! » C'était la maîtresse de l'abbé de Louvois, qui s'en allait devenir la mienne à la mort de ce pauvre goutteux. Elle l'était déjà de fait, et Dieu sait comme je m'en apercevais.

« Hé bien ! mon fils, me dit la Fillon, quel diable de métier fais-tu, que l'on ne te voit plus ni de jour ni de nuit ?

— Ma fille, repris-je fort tristement, un secrétaire d'Etat appartient au gouvernement des pieds à la tête.

— Vraiment, il ne manquerait plus qu'il en fût ainsi pour me ruiner tout-à-fait ; que deviendrais-je, bon Dieu ! si tous les gens du Roi, présidens, conseillers, officiers et grands seigneurs, m'abandonnaient à la grâce de Dieu ? Crois-moi, l'abbé, la Tencin est moins honnête que nous. »

Fillon a la plus fine langue dorée que je sache. J'étais tellement préoccupé des mauvaises nouvelles de la Haye et de Londres, que je me

laissai enfermer dans une petite chambre, où je m'assis auprès d'une cloison, tout entier à mille idées qui me transportaient bien loin de l'endroit où j'étais. Une voix médiocrement douce, qui me frappa l'oreille jusqu'à me réveiller comme en sursaut, me rappela pourquoi je me trouvais en cet endroit; mais une autre voix, plus faible et moins distincte, partie de la chambre voisine, changea tout-à-coup le cours de mes pensées. Je me levai sans bruit de mon siége, et m'approchant avec un regard sévère de la personne qui m'avait adressé d'abord la parole: «Malheureuse, lui dis-je, couche-toi, si bon te semble; mais fais en sorte que je ne m'aperçoive pas de ta présence ici, ou tu t'en repentiras. » Elle voulut se retirer, mais je la poussai assez rudement dans un cabinet noir, où d'un geste je lui ordonnai le silence. Pour moi, je revins à la place où le hasard m'avait conduit : en entrant dans cette bienheureuse chambre, je ne m'attendais pas à y jouer un rôle politique. La cloison était mince, et j'entendais une partie de l'entretien qui se tenait de l'autre côté.

« Ivrogne, disait une voix de femme, ne de-

vrais-tu pas rougir de te mettre en cet état?

— Que veux-tu? répondait une voix avinée, on est de chair et sujet à la tentation; M. de Cellamare m'avait donné quatre louis en pur don.

— C'était une somme, pour un coquin comme toi, qui ne sait que lire et écrire.

— Pour cela, je m'en vante; cet argent était bien gagné, car j'ai fait de belles lettres en espagnol.

— Tu comprends donc l'espagnol?

— Pas plus que l'hébreu: sans cette condition je n'aurais pas été employé à l'ambassade. Ce sont des secrets d'Etat que tout le monde doit ignorer, au risque d'être pendu.

— Diable! ces secrets ne sont pas tout profit à savoir; de quoi s'agit-il?

— Va-t'en le demander à M. Porto-Carrero, qui part le 31 novembre pour Madrid.

— Qu'est-ce que c'est que ce Porto-Carrero?

— Rien que le neveu du cardinal, un grand seigneur qui a du foin dans ses bottes, la langue bien pendue, et la bourse comme s'il fallait acheter le royaume et la couronne du roi de France.

— Peste! je serais bien aise de connaître le neveu d'un cardinal! Et toi, auras-tu long-temps de l'ouvrage chez l'ambassadeur?

— Oh! non, tout sera fini avant la fin de l'année. »

L'explication se termina d'une manière inévitable, par un silence dont les interruptions m'intéressaient peu.

Cette conversation, dont je ne perdis que quelques mots, fut pour moi un trait de lumière qui me fit apercevoir la profondeur du précipice au bord duquel nous marchions. Je ne doutai plus que la conspiration ne fût tramée dans l'ombre de l'ambassade d'Espagne. L'abbé de Porto-Carrero avait été joint à Paris par M. de Monteléon, fils de l'ambassadeur de Philippe V en Angleterre. Ce jeune homme, qui revenait de la Haye, où il avait sans doute préparé les mines, repartait pour Madrid avec Porto-Carréro. Je vis en un coup-d'œil tous les ressorts de cette trame infernale; mais je n'avais pas une preuve entre les mains. Certes, je ne pouvais faire arrêter celui à qui je devais ces premiers indices; mais, outre que ses déclarations n'auraient guère éclairci

cette affaire, le moindre éclat pouvait faire échapper les chefs du complot. J'en savais assez pour diriger mes contre-mines ; je préférai me retirer sans esclandre. J'allai préalablement délivrer ma prisonnière, qui s'étonna grandement de l'accueil que je lui faisais.

« Ecoute, lui dis-je tout bas, en lui donnant ma bourse, qu'elle accepta comme si elle l'eût gagnée, si tu ne te tais pas sur ce qui s'est passé entre nous...

— Il ne s'est rien passé, monseigneur.

— Enfin, pas une parole à ce sujet, ou le Fort-L'Evêque!»

Je sortis précipitamment.

« Fillon, dis-je en passant, conseille de ma part à mon voisin de ne pas chanter si haut?

— Chanter! reprit-elle, c'est bien le moment! Au reste, je lui fermerai ma porte dorénavant; un malotru de petit secrétaire, un véritable écrivain public!... Je lui ai quelques obligations de plume, il est vrai ; mais Votre Excellence ne pense pas que je balance entre elle et lui.»

Je me dérobai à ces éloges de peur d'être surpris en pareil lieu. Je pris un carrosse de place

qui me conduisit chez d'Argenson, au couvent de la Madeleine de Trainel, où le vieux pécheur avait élu domicile. Il était avec ses religieuses; mais à mon nom, les portes s'ouvrirent, les épouses de Jésus-Christ se retirèrent, et je restai en conférence secrète avec d'Argenson, qui était de bon conseil à jeun. Par malheur, les restes d'un souper m'engagèrent à cacher le vrai motif de ma visite; il me vint ensuite à l'idée que le bon chancelier serait homme à se faire honneur de ma découverte, et je me renfermai dans des craintes vagues, qu'il traita de billevesées. Je résolus de faire, avant tout, le Prince mon confident.

Le lendemain de grand matin, je pénétrai dans la chambre à coucher du Régent, et cela, malgré ses ordres, malgré les valets et malgré un jurement terrible qui retentit au fond de l'alcôve, lorsque j'ouvris la porte. Son Altesse s'élança hors du lit, ferma les rideaux pour me cacher sa partenaire mystérieuse, et me cria tout en colère :

«Le diable t'emporte ! l'abbé; crois-tu être ici chez la Fillon, que tu entres sans te faire annoncer?

— Monseigneur, une affaire d'Etat.

— Bon ! comme s'il n'y avait pas temps pour tout ! Souviens-toi que je ne suis Régent qu'après être sorti du lit, maintenant tu parles au duc d'Orléans, tout court. »

Un petit éclat de rire étouffé m'avertit que nous n'étions pas seuls.

« S'il en est ainsi, Monseigneur, c'est au duc d'Orléans que je m'adresse, puisqu'il s'agit de sa vie.

— Que ne le disais-tu tout de suite sans préambule ! Vite, que faut-il faire ? une épée, et voyons ce qui arrivera.

— Monseigneur, il faut vous parler sans témoins.

— Parle toujours, et n'aie pas peur que je me trahisse moi-même.»

A l'air dont il regarda le lit, je supposai qu'il y avait un double sens dans ces paroles.

« Hé bien ! Monseigneur, j'ai découvert une conspiration du prince de Cellamare.

— Une conspiration ! l'abbé, et pourquoi, s'il te plaît ?

— Je ne sais, mais une enquête nous instruira

commençais à m'accuser d'imprudence, ou du moins de trop de précipitation.

Lavergne entra dans mon cabinet avec un air si digne et si composé, que l'on eût dit qu'il portait le bon Dieu. Ma mauvaise humeur ne le déconcerta pas, et lorsque je lui eus permis de parler, il ferma toutes les portes à double tour. Je crus un moment que le drôle, me gardant rancune de quelque rebuffade, voulait m'en punir traîtreusement : je m'armai d'un canif à tout hasard, et le début de cet imbécile ne tendait pas à me rassurer.

« Monseigneur, me dit-il en me regardant fixement et en s'approchant de moi à mesure que je reculais, que donneriez-vous à quelqu'un qui vous sauverait la vie? »

— C'est selon en quelle circonstance; je pourrais le faire pendre, comme lui offrir la moitié de ma fortune.

—Vraiment, Monseigneur; mais si vos jours étaient menacés et qu'on vînt vous en avertir?

— Mes jours sont menacés?

— Je ne dis pas cela, c'est une comparaison

pour en venir au but. Il s'agit du Régent et peut-être du Roi.

— Tu sais donc quelque chose de la conspiration ?

— Non, pas moi, mais un de mes amis pour lequel je vous demande votre protection; quant à moi, vous me paierez en raison du service que je vous rends. »

J'interrogeai Lavergne pour voir s'il avait quelque soupçon relatif à la conspiration; mais je reconnus que la personne qui s'était servie de son entremise pour arriver jusqu'à moi ne lui avait fait aucune confidence. C'était un nommé Jean Buvat, qui soutenait l'honneur de son nom en dépensant au cabaret ce qu'il gagnait quelquefois d'avance. Il avait été écrivain de la Bibliothèque du Roi, mais son ivrognerie le fit chasser; il travaillait en ville, et à cette époque chez M. de Cellamare, avec d'autres écrivains, dont faisait partie celui qui m'avait si bien instruit sans le vouloir. Voici comment il s'était adressé à Lavergne, qu'il connaissait du cabaret ou d'autre part.

Il l'était venu trouver le matin même au Pa-

lais-Royal, pour lui emprunter quelque argent, et il se prit à dire avec une exclamation douloureuse : « Ah ! que Monseigneur le Régent paierait cher ce que je sais ! » Lavergne, qui vit là-dedans une occasion de bénéfice, voulut en avoir sa part; mais Buvat, plus fin que lui, se renferma dans un impénétrable mystère, se bornant à dire que la vie du Roi et celle du Régent étaient en danger. Lavergne, pour avoir son droit d'entremetteur, offrit de l'aboucher avec moi, et l'écrivain ne demandait pas autre chose.

J'ordonnai à Lavergne de le faire monter dans ma chambre par l'escalier dérobé, et je m'enfermai avec lui. Dans un autre moment j'aurais soufflété sa face blême et jésuitique, mais il fallut passer par toutes ses lenteurs.

« J'étais écrivain de la Bibliothèque du Roi, me dit-il; mes appointemens modiques me suffisaient; l'injustice m'enleva ma place, et il fallut chercher de l'ouvrage pour vivre.

— Au fait, je vous prie, mes momens sont précieux.

— Un ami me proposa d'entrer comme écrivain chez l'ambassadeur d'Espagne; j'acceptai

comme un homme qui a faim, et quand on me demanda si je savais l'espagnol, je fis un mensonge en répondant que je ne connaissais pas cette langue.

— Le bourreau! il me fera patienter jusqu'à demain!

— On me paie bien, Monseigneur, je suis nourri à merveille; mais je vois des choses qui se trament contre la régence.

— Scélérat, que ne le disais-tu plus tôt!

— Je me disais à moi-même : Si tu trahis M. l'ambassadeur, il te fera mourir sous le bâton, si tu ne révèles pas ton secret, tu seras pendu comme complice.

—Voilà d'admirables raisonnemens; mais, coquin, ce n'est plus devant moi qu'il s'agit de te parler à toi-même.

— Enfin, Monseigneur, je suis venu me jeter à vos genoux; je ne me souviens pas de tout ce que j'ai vu, mais j'ai écrit en cachette, dans la secrétairerie de l'ambassadeur, des noms, des dates, et ce qui m'a semblé le plus intéressant pour vous...

— Donne! donne! voyons jusqu'à quel point

tu mérites ma reconnaissance. En tous cas, je te promets ta rentrée à la Bibliothèque.

— Souvenez-vous, Monseigneur, que je suis innocent ! »

Il avait trop d'envie de le faire croire pour que je le crusse. Je n'en fis rien paraître cependant, et dans les notes que je parcourus avidement, il me fut aisé de voir que ce n'était pas là une traduction de l'espagnol faite à la hâte : je pensai reconnaître le style de mon ami Fontenelle ; un peu de réflexion me donna à entendre que Buvat était sans doute employé à traduire du français en espagnol. J'ai toujours eu le talent de distinguer les écritures, et celle d'une lettre assez insignifiante me parut de la main de l'abbé Brigaut : ce me fut un sujet de soupçonner la maison du Maine, où cet abbé faisait un rôle de complaisant. Cependant Buvat avait estropié des noms, oublié des faits importans, et sans doute écarté à dessein de l'accusation tous les Français : ce que je vis clairement, fut un complot formé par Albéroni avec de grands personnages de France pour s'emparer de la personne du Régent et de celle du Roi, pour jeter

l'un en prison et lui faire son procès; pour conduire l'autre en Espagne et l'élever sous la tutelle de Philippe V; quant à la France, elle devait être gouvernée par un vice-roi, qui me sembla le duc du Maine, à la manière dont il était désigné; on parlait aussi de la convocation des états-généraux.

« Bravo! m'écriai-je en frappant sur la table, je tiens le fil de l'intrigue : l'abbé Porto-Carrero est peut-être arrêté à l'heure qu'il est.

— M. Porto-Carrero! interrompit Buvat, j'ai ouï dire qu'il se rend à Madrid pour chercher des ordres.

— Tu ne sais rien de plus, l'ami? La conspiration est-elle près d'éclater?

— Certes, oui, car M. de Cellamare a cessé seulement cette nuit d'aller déguisé à l'Arsenal.

— A l'Arsenal? N'omets pas le moindre détail.

— Depuis un mois, toutes les nuits, un carrosse de couleur sombre, avec un cocher qui ne descend jamais de son siége, vient à une heure du matin chercher M. de Cellamare habillé en bourgeois. De l'endroit où je couche, j'ai en-

tendu ces mots : « Mme la duchesse attend à l'Arsenal. »

— Mme la duchesse ! tu couches, dis-tu, à l'hôtel de l'ambassadeur ?

— Oui, Monseigneur, au-dessus de la petite porte de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Un soir que je me retirais dans ma chambre sans lumière, quelqu'un me frappa sur l'épaule, avec ces mots : « Pompadour, le cardinal vous demande dans l'oratoire de M. de Cellamare. »

— Merci, mon brave Buvat ; il faut rentrer chez l'ambassadeur et recueillir tout ce que tu pourras.

— Oui, Monseigneur ; mais si l'on découvre que c'est moi, je cours risque... »

Je m'arrêtai à temps ; il n'était pas prudent de confier à un pareil misérable des secrets d'État, qu'il pouvait jouer aux dés et noyer dans une bouteille de vin. Le salut du gouvernement me fit prendre une résolution cruelle.

« Imbécile, ajoutai-je en riant, penses-tu que je ne sois pas averti de tout avant toi et avec des détails que tu ignores ? Tu ne me parles ni de M. du Maine, ni de la duchesse du Maine, ni

de l'abbé Brigaut, ni du cardinal Polignac, ni de Malézieux, ni de M^lle^ de Launay ?

— Quoi ! Monseigneur, vous saviez.....

— En doutes-tu, maintenant ? Or, comme il suffit du peu que tu sais pour faire pendre cent personnes de la cour, tu vas aller en prison.....

— En prison, Monseigneur ! Jean Buvat en prison ! Est-ce là la récompense que vous m'avez promise ?

— Comment, scélérat ! tu as mérité la corde pour avoir conspiré avec les ennemis du Roi ! mais je veux bien te faire grâce en faveur de ton repentir et de ta bonne intention ; en attendant, de peur que tu ne sois un traître, il faut que je m'assure de ton silence à tout prix. »

Le pauvre homme se désolait, mais quelques louis lui redonnèrent du courage, et il se laissa mettre au secret dans une cave de mon hôtel. J'avais eu soin que la cave ne fût pas pleine. Au fond, j'avais sur le cœur une gazette manuscrite où ce Buvat disait, lors de mon ambassade à Londres : « On ne croit pas à Paris que l'abbé Dubois réussisse dans sa négociation. » Je lui en

ai fait des reproches anodins, comme dirait mon frère l'apothicaire.

Je courus au Palais-Royal : le Régent était à jouer avec des petits chats que lui avait envoyés sa fille de Berri.

« Dubois, me dit-il lorsque j'entrai, la chatte métamorphosée en femme n'est pas une fable; regarde toutes ces coquettes qui font patte de velours autour de moi.

— Monseigneur, m'écriai-je, la mine est éventée et la régence est sauvée !

— Hein! quelle litanie est-ce là, porteur de rogatons?

— J'ai en main toutes les preuves : l'ambassadeur d'Espagne, Albéroni, le duc et la duchesse du Maine sont coupables, et bien d'autres encore. C'est une exécrable conspiration.

— Encore, maître fat, je ne vois de conspirateur que toi contre mon repos. »

Sans répondre à cette injustice, je présentai les papiers de Buvat, que Son Altesse royale prit froidement et examina sans s'émouvoir davantage.

« Hé bien! où sont donc ces preuves convaincantes? je ne vois rien.

— Quoi! Monseigneur, *oculos habent et non videbunt; aures habent et non audient.*

— Si fait, je vois que tu es un peureux, et j'entends que tu me laisses tranquille.

— Enfin, Monseigneur, ordonnez que l'on arrête M. de Cellamare.....

— Es-tu fou, l'abbé? violer le droit des gens! En vérité, pour expliquer cet acharnement, je suis tenté de croire qu'il t'a enlevé quelque maîtresse.

— Non, Monseigneur, mais il ne vise à rien moins qu'à vous enlever la régence et peut-être la vie.

—Maudit soit le songe-creux! Ecoute, l'abbé, si tu ne me découvres pas une petite conspiration, je te fais enfermer dans une maison de fous. »

Ceci se passait le 4 décembre : on vint m'avertir que Maroy m'attendait dans mon cabinet. « Monseigneur, m'écriai-je, voici de quoi battre en brèche votre incrédulité; j'espère revenir avec la liste de tous les conjurés. » Le Régent

retourna à ses petits chats, moi à mes moutons, et j'entendis ce prince aveugle qui chantait sa chanson du *roi Guillemot* et de la *reine Guillemotte*. Cet endurcissement m'affligea. J'arrivai tout essoufflé dans mon cabinet, dont je barricadai la porte.

« Maroy, mon fils, dis-je en cherchant à lire sur son visage les nouvelles qu'il m'apportait, quoi de nouveau?

— Votre banqueroutier anglais est arrêté et au Fort-L'Evêque, Monseigneur.

— Mais l'abbé Porto-Carrero? les papiers?

— Je commence par le récit de mon expédition. Je ne rejoignis la chaise de poste de l'abbé espagnol qu'à un gué près de Poitiers, où elle venait de verser; mes gens étaient restés en arrière, et j'eus le talent de me mêler aux paysans que cet accident avait attirés. Deux seigneurs, que je reconnus pour M. Montéléon et le banquier, causaient ensemble avec inquiétude; l'abbé Porto-Carrero s'arrachait les cheveux, et descendait dans l'eau à mi-jambes pour aider à relever la voiture: «Mes amis, disait-il d'une voix fort attendrissante, ne m'abandonnez pas; ce sont mes

papiers : des papiers de la plus haute importance! Je suis perdu si je les perds! »

— Ah! il parlait en ces termes? interrompis-je en me frottant les mains.

— La chaise sortie de ce mauvais pas, l'abbé Porto-Carrero y fit une visite qui redoubla son désespoir. « Sainte Vierge, disait-il en gémissant, la cassette a coulé dans la rivière! cette précieuse cassette! cinquante doublons à celui qui la retrouvera. » Les paysans, alléchés par les doublons d'Espagne dont ils se firent expliquer la valeur, entrèrent dans l'eau et remuèrent le sable, tandis que l'abbé pleurait comme un veau.

— Et cette cassette?

— Nous n'avons jamais pu la retrouver, en dépit de toutes nos recherches.

— Perdue! malheureux coquin! C'était là ce que j'attendais comme le Messie.

— Et moi, Monseigneur, qui ai peut-être perdu avec elle le fruit de mon expédition! Pour achever mon récit, voyant mes hommes approcher, j'allai droit à l'abbé Porto-Carrero, à qui je dis poliment :

« Monsieur, j'ai ordre de vous arrêter.

— M'arrêter ! s'est-il écrié, et pourquoi ?

— Comme banqueroutier.

— Ce n'est pas moi ! » répliqua-t-il, en désignant du doigt son compagnon de voyage, que j'abordai avec le même compliment. Les gens du Roi tenaient ces messieurs en respect. Je montai dans la chaise, que je fouillai aux endroits que l'abbé avait visités.

« Monsieur, criait-il, de quel droit mettre la main sur mes papiers ? » Les deux autres disaient la même chose en espagnol ; je ne les écoutais ni ne les entendais. Enfin, un cri de désespoir m'apprit que j'avais découvert le pot aux roses, lorsque je levai un double fond rempli de lettres et de papiers ; les voici. Selon vos instructions, j'ai ramené le banquier à Paris, après avoir demandé pardon de la liberté grande aux deux Espagnols, qui ne reprendront haleine qu'à Madrid de la peur que je leur ai faite. »

Pendant la fin de cette narration, j'avais examiné déjà une partie des papiers saisis, qui me parurent insignifians et relatifs à des affaires de banque. Mais deux brouillons de lettres an-

nexées, et adressées au cardinal Albéroni, me firent jeter un jurement de joie : ce sont celles que j'ai fait imprimer et répandre dans toute la France, avec d'autres pièces trouvées chez Cellamare. Je les transcris d'après les originaux que Buvat m'a dit être de la main de l'ambassadeur.

PREMIER BROUILLON.

« J'ai trouvé plus nécessaire d'user de précau-
» tion que de diligence dans le choix du moyen
» de faire passer à Votre Eminence ces papiers.
» Votre Eminence trouvera deux différentes mi-
» nutes de *manifestes* cotés n^os^ 10 et 20, que nos
» *ouvriers* ont composés, croyant que quand il
» s'agira de mettre le feu à la mine, ils pourront
» servir de préludes à l'incendie. Une de ces mi-
» nutes est relative aux instances de la nation,
» l'autre expose les griefs que souffre ce royaume,
» et appuie sur ce fondement les résolutions de
» Sa Majesté Catholique et la demande qu'elle
» doit faire de la convocation des États. En cas
» que nous soyons obligés de recourir aux *re-*
» *mèdes* extrêmes, il sera bon que Votre Emi-

» nence examine l'écrit coté n° 30, dans lequel » nos partisans proposent les moyens qu'ils ju- » gent convenables, ou plutôt nécessaires, pour » éviter les malheurs que l'on voit être près d'ar- » river, pour assurer la vie de Sa Majesté Très- » Chrétienne et le repos public. Enfin j'envoie en » feuilles séparées, sous le n° 45, un *Catalogue* » des noms et des qualités de tous les officiers » qui demandent de l'emploi... Si la guerre et » les violences nous forcent de mettre la main à » l'œuvre, il faudra le faire avant que les coups » qu'on nous portera nous affaiblissent, et que » nos *ouvriers* perdent courage. Si nous sommes » obligés d'accepter une paix simulée, il faudra, » pour entretenir ici le feu sous la cendre, lui » donner quelque aliment modéré; et si la di- » vine miséricorde apaisait les jalousies et les » mécontentemens présens, il suffira de protéger » et de favoriser les principaux *chefs*, qui s'inté- » ressent avec tant de zèle et de courage. En at- » tendant les résolutions décisives je tâche d'en- » tretenir leur bonne volonté, et j'éloigne tout ce » qui pourrait la ralentir. »

SECOND BROUILLON.

« Le principal *auteur* de nos desseins me char-
» gea avec empressement, il y a quelques mois,
» de faire passer à Votre Eminence la lettre ci-
» jointe, et d'accompagner les instances de *M...*
» des témoignage les plus pressans. J'ai différé
» d'exécuter cette commission jusqu'à ce que j'aie
» eu une occasion sûre. Je dirai présentement à
» Votre Eminence que j'entends parler de ce *sujet*
» comme d'une personne d'un très-grand mérite,
» et que l'intérêt que le parti prend à ce qui le re-
» garde est grand. Il m'a été proposé d'introduire
» au service de Sa Majesté, *M...*, homme de qua-
» lité; et parce qu'il m'est recommandé par nos
» *ouvriers*, je l'ai distingué du *Catalogue* géné-
» ral. Au reste, ces messieurs m'ont dit qu'ils
» peuvent disposer de *M...;* c'est celui qui fut
» mandé ici par le Régent, pour soulever, comme
» ils le disent, les miquelets de Catalogne, et
» ils voudraient s'en assurer encore davantage
» par quelque gratification ou par quelque pen-
» sion.

» Pour ce qui regarde les réponses à mes pro-

» positions du premier août dernier, je dois mar-
» quer que les lettres de créance qu'on demande
» doivent être en forme de pleins-pouvoirs par
» rapport aux offres et aux demandes qu'on a à
» faire au Parlement, au corps de la noblesse,
» aux États-Généraux de ce royaume. Ces pleins-
» pouvoirs seront limités par les instructions
» qu'on me donnera pour ma conduite.

» Quand il s'agira de mettre la main à l'œuvre,
» il sera nécessaire que Sa Majesté écrive à tous
» les Parlemens, conformément à la lettre qu'elle
» a déjà écrite au Parlement de Paris, et qui est
» demeurée en dépôt entre mes mains.

» Il pourrait arriver dans les agitations pré-
» sentes quelque malheur à Sa Majesté Très-Chré-
» tienne, et je n'ai point d'instruction pour agir;
» le duc d'Orléans lui-même peut venir à *man-*
» *quer*. Dans quels embarras ne me trouverais-je
» pas par rapport à la nouvelle forme que pour-
» rait prendre la Régence, et à ses vues qu'il
» conviendrait de faciliter ou non de la part de
» Sa Majesté ?

» M. le duc de Chartres pourrait prétendre
» à la place de son père, et, pour surmonter

» les obstacles de sa jeunesse, se soumettre à » un conseil semblable à celui que le feu Roi » avait institué dans son testament : M. le duc » de Bourbon pourrait aussi prétendre, à l'ex- » clusion du duc de Chartres, à l'autorité ab- » solue qu'exerce présentement M. le duc d'Or- » léans. Il nous convient de prévoir ces cas, » et de choisir d'avance les partis les plus utiles » pour le service de Sa Majesté; les zélés servi- » teurs français penchent plus pour le premier » que pour le second. »

Ces lettres, tout obscures qu'elles étaient, indiquaient un complot formé contre la Régence, le duc d'Orléans et l'autorité du Roi; les écrits cotés sous divers numéros annonçaient encore des papiers importans, qui devaient contenir tous les détails de la conspiration : ils étaient sans doute dans ce maudit coffre dont je n'ai jamais pardonné la perte à Maroy. J'ai soupçonné le drôle d'avoir vendu son maître à Porto-Carrero, et il me semble probable que les deux brouillons saisis étaient restés par mégarde avec d'autres parmi ces papiers tout-à-fait étrangers à ce qui

m'intéressait. Je le vis changer de couleur lorsque j'eus découvert ces preuves importantes. Je ne me rappelai que plus tard un fait qui accusait la trahison de Maroy. Un valet de l'abbé Porto-Carrero, aussitôt après l'arrestation du banquier, revint à toute bride à Paris, et avertit Cellamare, qui eut le temps d'anéantir les papiers qui l'auraient pu déclarer coupable. Cependant je ne pris pas la peine d'examiner plus en détail les porte-feuilles enlevés à Porto-Carrero; je m'armai des deux terribles lettres, et je courus chez le Régent.

« Victoire! Monseigneur, m'écriai-je en arrivant, nous allons convaincre votre incrédulité; je tiens entre mes mains la conspiration et les conspirateurs.

— Où diantre as-tu été chercher ces chiffons? répondit-il en prenant ces lettres que je lui présentais.

— Dans la malle de l'abbé Porto-Carrero.

— Quoi! Monsieur, vous avez osé, sans mes ordres, et presque sans sujet, violer le droit des gens!

— Lisez, Monseigneur, et vous changerez vos reproches en actions de grâces.

— N'importe! quand bien même il s'agirait d'un projet contre ma vie, vous avez agi avec une légèreté impardonnable.

— Ah! Monseigneur, si vous aviez lu Machiavel!

— Hé bien! que signifie ce barbouillage de valet? dit-il après avoir parcouru négligemment les papiers que je lui avais remis.

— Comment! Monseigneur, des lettres au cardinal Albéroni!

— Quand ce serait au diable, je n'y vois rien de répréhensible.

— Vous avez raison, Monseigneur, achevai-je en fureur; quelque chose qui arrive, je m'en lave les mains. »

Je me retirai dans mon cabinet pour ne pas battre Son Altesse royale; je suffoquais d'indignation; je fus tenté de jeter tous ces papiers au feu et d'attendre les événemens; mais j'en fus dissuadé par l'arrivée de Mme de Tencin, qui me conseilla de continuer mes enquêtes. J'étais si dégoûté d'obliger les gens malgré eux, que je mis de côté les papiers de Buvat et d'Albéroni sans y jeter un coup d'œil. Le duc d'Orléans ne

persista pas moins dans sa vie errante, courant de nuit les rues et les mauvais lieux, soupant et conchant chez ses amis. Enfin on me donna avis que le feu avait pris chez l'ambassadeur d'Espagne, par des papiers que l'on brûlait en monceaux; la malencontreuse conspiration me revint en tête, je remuai de nouveau les papiers de Porto-Carrero, et je trouvai trois autres brouillons de lettres qui n'avaient pas besoin de commentaires. Une seconde fois je crus tenir la queue et la tête du serpent. C'étaient trois lettres en français, écrites par un homme exercé, destinées à être adressées par le roi d'Espagne au roi de France, au Parlement et aux États-Généraux. L'indigne manière dont le Régent était traité ne laissait pas de doute sur leur origine; je reconnus la haine de la duchesse du Maine. Il y avait en outre, à la suite de la troisième lettre, une *Requête des États à Sa Majesté Catholique*, pour l'engager à se mettre à la tête de la régence, ou bien à y pourvoir. Cela me fit penser à ces poètes amoureux transis, qui font la demande et la réponse. Je pensai que le président de Mesmes avait fait la lettre où l'on disait :

« Non-seulement on n'écoute pas le Parlement » dans ses plus sages remontrances, mais on exclut » des Conseils les sujets les plus dignes; d'abord » qu'ils représentent la vérité, on ne l'écoute pas; » mais la pudeur empêche de répéter les termes » également honteux et injurieux dans lesquels » on a répondu lorsque l'on a parlé aux gens du » Roi; les registres du Parlement en feront foi » jusqu'à la postérité la plus reculée. »

En effet, M. de Mesmes étant venu avec les robes rouges tourmenter, je ne sais pourquoi, Son Altesse royale, qui avait plus besoin de sommeil que de querelle.

« Allez vous faire f...., s'écria-t-il.

— Monseigneur, nous ferons registre de la réponse de Votre Altesse royale. » — Le Régent leur rit au nez, et les laissa enregistrer ce qu'ils voulurent.

Je remarquai un passage où ce cafard de Polignac avait travaillé pour l'amour de la du Maine. « Il semble que le premier soin du duc d'Or- » léans ait été de se faire honneur de l'irréli- » gion. Cette irréligion l'a plongé dans des

» excès de licence dont les siècles corrompus » n'ont point eu d'exemple ; ce qui, en lui attirant » le mépris et l'indignation des peuples, nous » fait craindre à tout moment, pour le royaume, » les châtimens les plus terribles de la colère di- » vine. » Enfin il y avait nombre d'horreurs, de calomnies contre le Régent et ses filles : Arouet n'eût rien écrit d'aussi méchant. Cette fois, me dis-je à moi-même, si Son Altesse royale fait encore son saint Thomas, il faudra l'enfermer comme fou.

Cependant je ne m'aventurai pas à lui faire part de mes nouvelles découvertes, je me décidai à tout confier à Madame, qui saurait agir, au défaut de son fils. Au moment où je me rendais à ses appartemens, j'entendis dans la galerie Pompadour dire à M. de Laval :

« Cet imbécile d'abbé Brigaut qui s'est sauvé !

— Qui sait s'il ne nous eût pas compromis ! » répondit M. de Laval.

Ils m'aperçurent, et me saluèrent de loin. Ces paroles me semblèrent un nouvel avertissement du ciel. Je ne cachai rien à Madame, qui frémissait

de tous ses membres, se signait et répétait avec une voix de *De Profundis :* « La Maintenon est capable de tous les crimes ! » Elle lut les différentes pièces avec de nouveaux signes de croix : « Voyez, me dit-elle ; cet homme de qualité désigné par une M. ne peut être que la vieille de Saint-Cyr. » Voilà comme son ressentiment rapportait tout à la Maintenon, qu'elle appelait, dans le langage des lettres de Cellamare, *le chef des ouvriers.* Nous étions au 8 de décembre, et l'ambassadeur, averti sous main, avait eu le temps de se rendre blanc comme neige.

« Que faut-il faire ? me demanda Madame.

— Arrêter M. Cellamare et tous ses papiers.

— C'est le plus sage ; on connaîtra par là tous les complices.

— En attendant, Madame, retenez Son Altesse au Palais-Royal, de peur des assassins. »

Elle était en habit de cérémonie, et je ne la suivis pas chez le Régent. J'allai tout disposer avec d'Argenson et Leblanc. Pour mieux tendre mes filets, je ne leur parlai de la conspiration qu'avec retenue, et il fut décidé qu'avec ou sans ordre, nous irions le lendemain faire une visite

dans l'hôtel de l'Espagnol. Je m'assurai du départ de Brigaud, et j'envoyai à sa poursuite. On l'arrêta entre Nemours et Montargis : il avait un habit et une perruque qui lui donnaient l'air d'un marchand; il montait un cheval que l'on reconnut pour être des écuries de Cellamare. On trouva un rouleau de cent louis dans sa poche. Il fut conduit à la Bastille. En même temps, j'écrivis à Londres et à la Haye pour rendre compte de ma découverte, et j'appris à Stanhope que le Prétendant pourrait bien se trouver mêlé à cette œuvre de ténèbres. Je fis environner d'espions l'hôtel et les démarches de Cellamare; et surpris de ne recevoir aucun ordre, je me hasardai le soir de me rendre auprès du Régent.

« Oui, l'abbé, me dit brusquement le Prince lorsque j'entrai, je le ferai arrêter, emprisonner et condamner, s'il est possible.

— Je suis aise, Monseigneur, de vous voir dans ces dispositions contre un traître protégé par le titre d'ambassadeur.

— Contre un insolent, qui se permet d'adorer ma fille de Valois!

— En cela, Monseigneur, je le trouve excu-

sable, et il est impossible que vous ne pensiez pas comme moi.

— C'est mon affaire; passons. J'ai vu ma mère, j'ai consulté Nocé et Saint-Simon : je suis décidé à m'assurer de l'ambassadeur.

—Ah ! Monseigneur, que ne parliez-vous ainsi trois jours plus tôt ! Néanmoins, demain vous serez obéi...

— Demain ? Pourquoi pas ce soir? Il a écrit à Mademoiselle de Valois pour lui demander un rendez-vous : s'il profitait de cette dernière nuit ?...

— Je ne crois pas, Monseigneur, qu'il songe beaucoup à l'amour, si ce n'est pour donner le change.

— Je ne lui pardonne pas d'en vouloir à Valois, comme s'il n'y avait pas d'autres femmes à Paris ! »

Je profitai de la bonne volonté du Régent pour lui faire écrire ce peu de mots à M. de Cellamare.

« Je prie M. l'ambassadeur d'Espagne de se rendre, vers midi, chez M. Leblanc, où viendra

M. l'abbé Dubois, pour l'affaire d'un banquerou-tier espagnol arrêté près de Poitiers.

« PHILIPPE D'ORLÉANS. »

Cette lettre était bien faite pour écarter tous les soupçons de Cellamare, s'il en avait eu. Le lendemain, des mousquetaires déguisés furent postés dans les cafés autour de son hôtel ; d'autres gardèrent les environs du Palais-Royal : je me tins coi dan l'hôtel de Leblanc, où M. de Libois, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, avait été mandé pour l'arrestation. M. de Cellamare arriva, ne se doutant de rien, je crois. C'est un homme de petite taille, brun de visage, avec des yeux noirs pleins de fierté castillane ; il affecte dans ses habits une recherche de petit-maître, et n'a dans la bouche que ses bonnes fortunes, qui l'ont rendu fort vain de sa personne ; il parle mal français, mais d'une voix très-agréable ; il est fourré de malice et ne se déconcerte de rien. Il vint à nous en souriant comme pour montrer ses dents blanches. Nous nous levâmes en silence, et quand la porte fut fermée sur lui, j'en ôtai la clef et j'appelai M. de Libois, qui était dans la chambre voisine :

« Messieurs, nous dit Cellamare, vous craignez donc bien qu'on nous écoute?

— Monsieur, interrompit Libois, je suis porteur d'un ordre de Sa Majesté pour vous arrêter et vous conduire en votre hôtel, où sera faite une enquête par MM. les secrétaires d'Etat désignés.

— J'aurais mauvaise grâce, reprit Cellamare, de désobéir à Sa Majesté; mais les droits des gens sont singulièrement violés dans la personne de l'ambassadeur d'Espagne. Mon souverain en tirera vengeance.

— Monsieur, répliquai-je, vous serez traité avec la distinction qui convient à votre caractère politique; mais on vous accuse d'une conspiration contre le roi de France.

— Est-ce vous, M. l'abbé, qui m'accusez?

— Pas plus que je ne vous défends, Monsieur. Au reste, j'espère que votre innocence sera bientôt reconnue.

— Soit! Messieurs, je suis prêt à vous suivre.

— Donnez le bras à M. l'ambassadeur, M. de Libois, m'écriai-je.

— C'est inutile, reprit celui-ci, Monsieur n'a

pas envie de s'enfuir, parce qu'il sait bien qu'il ne le pourrait pas. »

Le carrosse de l'ambassadeur était dans la cour; nous y montâmes, et un détachement de mousquetaires déguisés environnèrent la voiture, qui traversait à grande peine la foule accrue sur notre passage. Le bruit courait déjà que l'ambassadeur d'Espagne était arrêté.

M. de Cellamare était ou paraissait fort tranquille; même il causa de choses et d'autres avec M. Leblanc. Pour moi, au contraire, il ne me regardait pas. Nous descendîmes à son hôtel, rue Neuve-des-Petits-Champs, et comme la foule était grande, M. de Libois offrit son bras à Cellamare, qui l'accepta gracieusement. La secrétairerie fut le premier point de notre visite.

« M. l'abbé, me dit l'ambassadeur, en me voyant vider les tiroirs et les armoires, je vous rends responsable de cette violation inouie.

— Quant à vous, Monsieur, vous serez responsable de la conspiration.

— M. Leblanc, ajouta-t-il, je vous engage à veiller à ce qu'on ne détourne aucun papier de mon gouvernement. »

Je n'y pensais guère. Pour m'exempter de toute responsabilité, je le priai de parapher tout ce qui n'avait pas rapport à la conspiration; il s'y prêta de bonne grâce, comptant bien que mes recherches n'aboutiraient qu'à ma honte. En effet, je ne trouvai aucun indice, et je fis faire des papiers de l'ambassade quatre ballots, que Cellamare cacheta de ses armes pour être renvoyés en Espagne. Il se réjouissait tout bas de mon désappointement, et Leblanc m'avait dit à l'oreille: « Mon cher abbé, votre conspiration n'est qu'un château en Espagne. » Cellamare, pour redoubler mon anxiété, ne prenait pas garde à moi, et s'entretenait avec M. de Libois.

« Maintenant, Messieurs, dis-je tout haut, nous allons visiter l'hôtel de la cave au grenier.

— Vous êtes donc bien curieux de vous rendre ridicule » me répondit tout bas Leblanc.

Cellamare sut mal cacher sa colère, qu'il déchargea sur une statue; elle tomba par terre et se brisa en morceaux. « J'aime mieux que ce soit elle que moi, » dis-je froidement. La perquisition fut exacte et dura plus de trois heures; je fis lever les parquets et les boiseries; je commen-

çai à douter moi-même de la conspiration, lorsque je remarquai dans la cheminée un amas de cendres de papiers brûlés. Je me précipitai sur des débris échappés à la flamme ; un surtout en avait été respecté presque entièrement ; je tenais la liste des conspirateurs ! Cellamare pâlit et se mordit les lèvres. « Monsieur, me dit-il, Son Altesse royale a d'habiles espions. » Je ne fis pas semblant d'entendre, et je poursuivis mes recherches. Leblanc porta la main sur un coffre à papiers. « Laissez cela, M. Leblanc, lui dit Cellamare ; ce sont des lettres d'amour de toutes mes maîtresses ; cela regarde plutôt l'abbé Dubois, à cause du métier qu'il a fait toute sa vie. » Je fis mettre le scellé sur quelques papiers qui me parurent suspects, et Cellamare eut son hôtel pour prison, avec une garde de mousquetaires. Au mois de janvier il fut conduit au château de Blois, puis jusqu'aux frontières d'Espagne, par M. de Libois, accompagné de deux capitaines de cavalerie. On respecta en lui l'ambassadeur ; je crois qu'on eût bien fait de le pendre. Pendant ce temps-là le duc de Saint-Aignan, notre ambassadeur à Madrid, recevait l'ordre d'en sortir dans

les vingt-quatre heures: on ignorait encore l'arrestation de Cellamare, car il n'eût pas été traité avec tant d'égards. Son grand grief était d'avoir dit, pendant la maladie du roi, que le testament qui laissait la régence à la reine et à Albéroni pourrait bien ne pas avoir plus d'exécution que celui de Louis XIV. Albéroni en devint plus rouge que son chapeau.

Après ce vigoureux coup d'Etat exercé contre Cellamare, il n'était plus possible de faiblir; j'aiguillonnai si bien la débonnaireté du Régent, que l'instruction du procès commença, et que l'on arrêta encore du monde jusqu'à ce que le duc et la duchesse du Maine se fussent assez compromis pour motiver cette mesure à leur égard. J'étais chargé de l'affaire de la conspiration, et je m'occupais en même temps de la conduite à suivre avec l'Espagne. Je fis imprimer d'abord à quatre mille exemplaires les lettres de Cellamare au cardinal d'Albéroni, ainsi que les autres pièces saisies dans la malle de l'abbé Porto-Carrero. Ces exemplaires furent distribués dans toutes les provinces et à tous les parlemens. Je pris l'initiative pour envoyer aux ambassadeurs et aux mi-

nistres de l'Europe ces lettres traduites en différentes langues, et avec un préambule et une lettre d'envoi, que cet âne bâté de Lavergne avait composés pour se moquer de moi. Le préambule commençait par *comme ce qui*, la lettre par *afin que*. Les plaisans ne perdirent pas cette occasion de me nommer le *prieur d'afin que*, et l'*abbé comme ce qui*. Je ne fus averti de ce singulier style que lorsque les lettres furent envoyées. Mais je pris ma revanche dans le manifeste de rupture avec l'Espagne. De mémoire de secrétaire d'Etat, on n'avait pas vu une déclaration de guerre aussi académiquement écrite. Fontenelle, il est vrai, m'avait mis les points et les virgules.

CHAPITRE III.

Entêtement du duc d'Orléans. — Despotisme de l'abbé Brigaut. — Petites causes d'un grand coup d'État. — Arrestation du duc du Maine, de la duchesse du Maine. —Ancenis.—Les pierreries.—Arrestation de Schlieben, de Sandrasky, du chevalier de Mesnil, de Mlle de Launay, etc. — Correspondances galantes de Mme du Maine. — Lettre du cardinal de Polignac. — Réponse. — Billet du président de Mesmes. — Pompadour. — M. de Laval. — Le Régent dans son oratoire. — Le duc de Richelieu arrêté. — Son portrait, ses galanteries. — Le geôlier du Masque de fer. — Le Régent à la Bastille. — L'inscription. — Le duc du Maine à Dourlens; la duchesse à Dijon. — Leur mise en liberté. — Fin du procès de la conspiration. — Placard injurieux. — Renvoi d'Albéroni. — Le passe-port.

La conspiration était flagrante; le Régent doutait encore. A l'en croire, on eût laissé tout le monde tranquille, si ce n'est Cellamare, qu'il fallait châtier de son amour pour Mlle de Valois, qui n'était pas à cela près. Je parle d'avant l'arresta-

tion des du Maine. Madame, qui voyait tout l'horreur du complot, excitait son fils à la sévérité, et voulait faire jeter la Maintenon dans un cul de basse-fosse. Je me rendis auprès de Son Altesse royale avec toutes mes pièces de conviction, bien décidé à remplir la Bastille de tous les mauvais sujets de ma connaissance. Je trouvai le Prince fort malade de son œil, la tête appuyée sur les genoux de M^lle^ de Valois.

« Hé bien ! l'abbé, me dit-il, que sais-tu de nouveau ? Cet insolent de Cellamare est-il puni comme il le mérite ?

—Il ne sortira de son hôtel qu'à votre bon plaisir ; j'ai mis les scellés sur ses papiers, et je vous apporte les plus nécessaires....

— Ces Espagnols ne doutent de rien !

— Et vous, Monseigneur, vous doutez de tout.

—Non pas, puisque je l'ai fait arrêter en apprenant ses projets sur Valois. Je devrais pour unique châtiment le renvoyer eunuque dans son pays.

— Monseigneur, ce n'est pas le seul auteur de la conspiration.

— Le diable emporte ta conspiration ! je n'en vois ni n'en veux voir ; qu'ils conspirent à leur aise ; mais qu'ils ne se hasardent pas à m'enlever Valois.

— Quels étaient les desseins de ces gens-là ? demanda celle-ci d'une voix nonchalante ; M. de Richelieu m'a dit qu'ils ne le savaient pas eux-mêmes.

— Il s'agit seulement, repris-je froidement ; d'assassiner vous, votre père et toute la famille royale, excepté le duc et la duchesse du Maine ; d'empoisonner ou d'enfermer le Roi ; de faire assembler les Etats-Généraux pour déclarer Philippe V roi de France, et le duc du Maine son vice-roi ; de renverser le gouvernement de fond en comble.....

— Dubois, interrompit le Régent avec un bâillement, je te dirai comme dans *les Mille et une Nuits* : « Racontez-nous un de ces jolis contes que vous savez conter si bien : » cela voudra dire une conspiration.

— Enfin, Monseigneur, en croirez-vous vos yeux ?

— Mon œil, tu veux dire ; car le gauche est

tout-à-fait hors de service : douce conformité avec mon cousin le duc de Bourbon !

— Voici la liste des conspirateurs, de la main du prince de Cellamare.

— Ah ! montre-moi ce papier. »

Je le lui présentai, ou plutôt il me l'arracha des mains, et le jeta dans le feu.

« Monseigneur ! Monseigneur ! m'écriai-je, vous détruisez toutes nos preuves.

— Je ne veux pas connaître ceux qui me trahissaient ; ma conduite les engagera peut-être à me rester fidèles. Cependant, Dubois, je te loue de ton zèle, et je t'ordonne de poursuivre l'affaire pour en imposer aux esprits.

— Me voilà, grâce à vous, au même point où j'en étais l'autre mois : encore si vous me permettiez d'arrêter M. du Maine ?

— Garde-t'en bien : Mme d'Orléans m'a supplié de ne pas soupçonner son frère, et tu m'en réponds sur ta tête. Arrête d'ailleurs qui tu voudras, excepté les du Maine....

— Excepté tout le monde ! Tenez, Monseigneur, si j'étais le maître, c'est vous que j'arrêterais d'abord, car vous êtes certainement un des

conspirateurs contre votre personne et votre autorité. »

Cependant je ne continuai pas moins, avec Leblanc et d'Argenson, à interroger ceux que l'on mettait à la Bastille. L'abbé Brigaut, mon ancien ami, séduit par des promesses de grâce, avoua tout, et pour se faire innocent, fit bien des coupables. Il me nomma le duc et la duchesse du Maine comme les chefs des *ouvriers*. Cellamare avait eu avec eux de fréquentes entrevues de nuit, soit à Paris en son hôtel, soit à l'Arsenal, soit au château de Sceaux. Brigaut incrimina jusqu'à des Allemands, fort bien venus de Madame; et la duchesse d'Orléans, ainsi que sa sœur M^me^ la douairière de Conti, ne furent pas exemptes des éclaboussures de soupçon. Les dépositions de ce diable noir de Brigaut étaient faites avec infiniment d'esprit, et le Régent s'en amusait avec ses filles sans y ajouter foi, ou du moins sans le paraître. Brigaut vint à parler des amours et galanteries de M^me^ du Maine, qui ne se faisait pas faute d'un visage qui lui plaisait. Il nomma donc, outre beaucoup d'autres, le président de Mesmes et le cardinal de Polignac. Il révélait des choses si curieuses sur ce dernier,

assurant que des lettres conservées par Mme du Maine prouveraient la vérité de ce qu'il disait, que Son Altesse ne voulut pas en avoir le démenti; sa fille de Berri soutenait que la *Naine* n'eût pas si bien caché son jeu; Mlle de Chartres ne pouvait croire qu'un cardinal fût amoureux d'une femme; Mlle de Valois prétendait que Richelieu lui en avait dit encore davantage. Il fallait donc s'emparer des correspondances de Mme du Maine. La ruse et la prière n'eussent servi qu'à la mettre en garde contre tous nos efforts; Mme de Berri proposa de faire arrêter les du Maine. Cela parut plaisant à son père, et il me donna plein pouvoir d'agir en conséquence. Je jurai tout bas de ne lui livrer que les lettres amoureuses, si je rencontrais une seconde liste des conspirateurs.

Je préparai mes filets pour envelopper à la fois petits et grands; j'éprouvais à jouer le rôle d'inquisiteur le plaisir que l'on sent à se venger des torts d'une condition long-temps vulgaire. Je me relevais de toute ma hauteur pour faire trembler ceux-là mêmes qui m'avaient accablé du poids de leur supériorité. L'abbé Brigaut m'aurait fait

arrêter tout Paris, si je l'avais écouté. Ce fut le 29 décembre que je choisis pour l'exécution de mes vengeances. Je me flattais que la grande *M* des lettres de Cellamare devait s'entendre des du Maine; l'abbé Brigaut me dit que c'était le chevalier de Mesnil. D'Argenson voulait que ce fût M. de Magny, le plus fou des conseillers d'État. En les arrêtant tous les trois, j'étais sûr de ne me pas tromper.

Le 29, de grand matin, j'envoyai à Sceaux La Billarderie, lieutenant des gardes-du-corps, avec un ordre de s'emparer de M. du Maine mort ou vif, et de le conduire provisoirement à la citadelle de Dourlens. M. du Maine témoigna un étonnement qui ne m'étonna pas chez un masque aussi faux. Il s'indigna seulement de ce que sa femme ne le suivait pas. Je fis appeler en même temps Ancenis, capitaine des gardes-du-corps, qui faisait aussi belle figure à table ou au lit qu'à la tête de son régiment. Il avait passé la nuit en débauches, comme son air fatigué me l'annonça.

« Il faut, M. Ancenis, lui dis-je, que vous alliez arrêter M^me^ du Maine.

—Le hasard est singulier, reprit-il en riant;

j'ai soupé chez elle cette nuit même, et la pauvre dame a besoin de repos, je vous jure.

—Elle en aura de reste à Dijon, où vous l'allez conduire : mais comme elle est femme à résister aux ordres du Roi, faites-vous assister de deux ou trois capitaines des gardes.

— D'autant mieux que j'aurai une contenance à garder devant la duchesse, qui dort encore à cette heure. »

Il était dix heures du matin. Ancenis, avec trois capitaines de ses amis, se rendit à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, qu'habitait M^me^ du Maine depuis l'arrestation de Cellamare. Ancenis chassa les valets, et entra le premier dans la chambre à coucher. « Mon Dieu ! dit-elle en s'éveillant, pourquoi troubler mon sommeil ? » Puis, reconnaissant son cher Ancenis : « C'est vous ! ajouta-t-elle ; vous êtes donc de fer pour revenir quand on se repose des plaisirs de la nuit ! » Elle aperçut les autres officiers, et s'écria avec terreur.

« Messieurs, venez-vous m'arrêter ?

—Madame, reprit Ancenis avec respect, j'aurais souhaité que l'ordre du Roi eût été confié aux mains d'un autre.

— Mon cher Ancenis, répliqua-t-elle, je vais donc me lever, mais faites que ces messieurs s'éloignent. »

Ancenis assista seul à une toilette qui fut longue, car j'attendais dans un salon voisin; j'écoutais à la porte pour voir si elle n'essaierait pas de s'enfuir.

« Ancenis, lui dit-elle, laissez-moi le loisir de prendre avec moi mes bijoux.

—Volontiers, répondit-il, je n'ai pas reçu d'ordre qui vous en empêche. »

J'allai me mettre sur le passage de la duchesse, qui demandait à chacun des nouvelles de son mari. Je la vis changer de visage à ces mots que je lui adressai :

« Madame, vous n'avez que faire de vos pierreries au lieu où vous allez.

— Où donc me mène-t-on? dit-elle.

— Au château de Dijon, chez votre neveu, M. le Duc.

— Oiseau de mauvaise augure, c'est toi qui as fait tout ce tumulte; mais que je devienne reine de France, je te ferai manger aux poissons !

— Madame, remettez-moi, s'il vous plaît, ces belles pierreries, qui seront plus en sûreté ici qu'à Dijon. Il y aurait de quoi ouvrir trente prisons des mieux fermées.

— Tiens, satan d'abbé, s'écria-t-elle en me les jetant à la figure, voilà de quoi payer les catins de ton maître pendant tout le temps de ma captivité. »

Je lui souhaitai un bon voyage, et ce fut pour moi une satisfaction bien grande que de la savoir hors de Paris.

Comme Néron, je n'avais pas fait ce pas pour reculer. Ce jour et les suivans furent signalés par un grand nombre d'arrestations, d'après les avis de l'abbé Brigaut. Les deux fils du duc du Maine, le prince de Dombes et le comte d'Eu, furent exilés à Eu, avec un gentilhomme du Roi pour gardien; mademoiselle du Maine, à Maubuisson; et le *carissimo mio* Polignac, attendu que les conciles défendent d'arrêter les sacrés cardinaux, fut confiné dans son abbaye d'Anchin, où, pour se désennuyer, il écrivait vers et prose à la petite chouette, prisonnière de Dijon, et réfutait Lucrèce dans la langue du pas-

teur Corydon. Il faillit mourir d'une indigestion d'amour. Ce n'est pas tout, les gens des du Maine furent partagés entre la Bastille et Vincennes, avec les autres agens d'Albéroni, de Cellamare, de la Maintenon et de la vieille scélérate des Ursins. Un Allemand, nommé Schlieben, payé par cette dernière, s'était introduit dans la maison de Madame, qui lui voulait du bien à cause de son esprit et de son infatigable jaserie. Il s'était enfui par le carrosse public; on le reconnut au bras qu'il a de moins, et de Lyon il fut ramené à Paris, avec tous les voyageurs; on ne l'arrêta même que dans la cour de la Bastille, de telle sorte que tous ces pauvres gens se croyaient au moins criminels de lèse-majesté sans le savoir. On arrêta encore un autre Allemand silésien, nommé le brigadier Sandrasky. C'était un assez gros animal, qui avait épousé une jolie Anglaise, et vivait aux dépens de la beauté de sa femme. Le jeu l'avait entraîné à accepter de l'argent pour trahir le duc d'Orléans. Pendant trois mois, je fis arrêter plus de cent personnes, ce qui fit dire que le Roi n'était pas sûr d'être innocent avec la justice de l'abbé

Dubois. Néanmoins, je suis sûr que pas un des chefs des *ouvriers* ne m'échappa.

Malézieux n'eût pas été coupable qu'il eût été je crois embastillé un des premiers, car il avait coopéré à la réponse à Filtz-Morritz. C'était un complaisant de cour, avec une belle langue et un laid visage. Il avait de l'esprit jusque sur sa chaise percée, et Fontenelle le regarde comme son tome second, sans titre et avec des feuillets déchirés. On trouva dans son bureau deux projets de conspiration, écrits devant le lit de M^me^ du Maine, sous les yeux de Polignac. Il fut impossible d'attraper Foucault de Magny, introducteur des ambassadeurs et affidé des Jésuites. Les bons pères le retirèrent dans leurs couvens, où il acheva de s'encapuciner. « Ce fou de Magny, me dit Brigaut, n'a jamais rien fait de sage que de se sauver à temps. » Brigaut, contre lequel on n'avait d'autre preuve que ses aveux, disait que ses papiers avaient été remis à son ami le chevalier du Mesnil. Lorsqu'on arrêta ce chevalier, je lui demandai compte du dépôt que lui avait confié Brigaut :

« Monsieur, me répondit-il sans ostentation,

je me suis convaincu que ces papiers pouvaient lui faire un mauvais parti, et je les ai brûlés de mon propre mouvement.

— Observez, Monsieur, répliquai-je, qu'on peut vous accuser de complicité.

— Il est vrai; mais ce pauvre Brigaut sera soulagé d'autant. »

Le Régent a vu là-dedans une belle action; j'ai jugé Mesnil comme un fin compère. On arrêta encore Davisart, avocat général au parlement de Toulouse; Bargetton, avocat, qui avait servi chaudement Mme du Maine dans l'affaire des princes légitimés; Mlle de Montauban, qui jouait son personnage dans les Délices de Sceaux, et dite fille d'honneur; Mlle de Launay, favorite, amie, intrigante, bel-esprit, femme de chambre, et tout ce qu'on voudra chez Mme du Maine. Elle ne changea pas à la Bastille, et ses interrogatoires avaient un charme singulier. Quelquefois nous oubliions, dans de charmantes digressions, notre caractère de juges et de secrétaires d'État. J'aurais bien volontiers achevé l'interrogatoire en tête à tête. Fontenelle, Chaulieu, et vingt génies de plume me la recommandaient.

Je n'avais garde de lui donner lieu de se plaindre; mais il me semble que j'aurais eu du plaisir à la faire condamner, pour avoir celui de lui obtenir sa grâce. En somme, Mme de Tencin en était jalouse, et ne la nommait que *ma savante*. Je lui avais procuré à la Bastille une jolie chambre, où elle tenait ses séances. On s'y serait cru en pleine académie. Je ne lui refusai même pas du papier et de l'encre pour continuer ses galanteries. Mme de Tencin a pensé que je m'étais laissé séduire; cependant Mlle de Launay me traitait de Minos; je ne sais qui a imaginé de changer ce nom en celui de Minotaure. C'est une rude chose que de juger des dames, surtout des dames beaux esprits!

Le Régent ne voulait-il pas faire relâcher tout ce monde, après avoir trouvé ce qu'il cherchait, les correspondances amoureuses de Mme du Maine et du cardinal de Polignac! Ces précieuses lettres, qui sont entre mes mains, furent découvertes dans un tiroir déguisé, sous le lit de la duchesse. A peine les filles du Régent eurent-elles ce dépôt en leur possession, qu'elles en amusèrent toute la cour. Il y avait des lettres de

trente personnes; on les lisait tout haut dans les réunions du Palais-Royal, avec mille observations plaisantes, jusqu'à ce qu'on eût deviné le nom du galant. On eut la méchanceté d'en envoyer des copies au duc du Maine pour charmer les ennuis de sa prison de Dourlens. Le petit homme avait l'orgueil de croire que sa femme l'aimait sans rival. Il en apprit tout par-dessus la tête, et sa philosophie échoua contre cette triste vérité conjugale, que le mariage n'est qu'un degré pour arriver à autre chose. Il jura de ne plus revoir sa chère femme, qui de son côté jurait de revoir ses amans. Pendant qu'il composait ses sept psaumes de la pénitence, on publiait les réponses aux lettres trouvées chez M^me^ du Maine. Le roman était complet. Je me sus bon gré d'avoir donné ce soufflet sur la joue d'un cardinal. C'est dans les papiers de Polignac que je recueillis cette moisson de quolibets contre un prince de l'Église. Ces lettres maintenant sont oubliées, je n'en choisirai qu'une avec la réponse. Son Altesse royale a voulu que la conspiration de Cellamare se bornât à la guerre avec l'Espagne et à ces bagatelles, qui me semblent plus plaisantes

depuis le raccommodement des deux époux. Mme du Maine a fait serment à son mari qu'elle n'avait jamais manqué à ses devoirs ! Voici un billet doux de Polignac :

« Perfide, l'Écriture a dit : Gardez-vous des » faux prophètes, qui viennent à vous couverts » de peaux de brebis. Vos beaux semblans ne » sont que des feintes. J'ai tout vu, je sais tout. » Plût à Dieu que je l'ignorasse pour mes pé- » chés ! Avais-je tort d'appréhender l'arrivée » du comte d'Albert, qui s'est jeté à vos genoux » moins vite que vous ne vous êtes jetée à sa tête? » Abomination ! Vous étiez au bal de l'Opéra » pour l'y joindre, pour me manquer de foi ! » Mais le Ciel vous punira de cette mauvaise pen- » sée, car c'est moi qui suis le Seigneur Dieu, » le Dieu de vengeance ! Cette nuit, le croirez- » vous, ingrate? je vous ai suivie dans ce bal pro- » fane, masqué et déguisé comme un simple pé- » cheur; je vous voyais sans être vu; je sais à » quel point le comte d'Albert vous aime, à quel » point vous l'aimez; mais moi qui ai tout sacri- » fié pour vous, ma fortune et peut-être la pa-

» pauté, je vous aime d'autant plus que vous en » êtes moins digne. Que vous dirai-je? j'ai sup- » porté jusqu'à la honte. Dans le temps que je » sortais du bal, le désespoir dans l'âme, j'arra- » chai mon masque, sans songer à l'imprudence » que je faisais; aussitôt on me reconnut, et de » tous côtés ce ne fut qu'un cri, qui vint sans » sans doute à vos oreilles : Le cardinal de Poli- » gnac en domino ! Je ne vous peindrai pas ma » confusion, je m'enfuis au milieu des huées, et » pourtant, si vous m'aimiez encore un peu, j'of- » frirais à Dieu cette tribulation, en pénitence » de mes péchés, etc. »

Cette lettre, semi-ecclésiastique, est trop longue pour que je la transcrive jusqu'au baiser en croix, au front, aux deux épaules et à la poitrine. Les lettres galantes de ce pays n'ont rien de plus bouffon. Je suis trop honnête, la plume à la main, pour rappeler la réponse entière de M^me^ du Maine; voici son traité de paix avec son cardinal :

« Nous allons demain à la campagne, et M. le

» comte d'Albert n'y sera pas, mais vous seul, sans » chapeau rouge : j'arrangerai les appartemens » de façon que votre chambre soit près de la » mienne. Tâchez de faire aussi bien que la der- » nière fois, et vous me donnerez l'absolution du » reste. »

Dans cet amas de fadaises épistolaires, ce billet de M. de Mesmes, avec son style de parlement, égaya surtout Mme de Berri, qui s'écria qu'on était forcée d'obéir aux lois.

« Madame et seule amie, je vous fais savoir » que le Parlement désire tenir une de ses » séances extraordinaires en mon hôtel à Pa- » ris. Nous quitterons les robes rouges pour vous » inspirer moins de respect et plus d'amour. » La buvette sera bien fournie.

» Votre PRÉSIDENT. »

Cependant la conspiration, qui devait être secondée par trente mille soldats déguisés en marchands, en contrebandiers et en religieux, venant d'Espagne et de Hollande, était traitée de

projet en l'air et sans commencement d'exécution. M. du Maine niait tout, Mme du Maine avouait tout; les autres, à force de parler de ce ce qu'ils savaient et ne savaient pas, embrouillaient l'affaire de plus en plus. D'Argenson et Leblanc s'occupaient d'interrogatoires qui se croisaient et se contredisaient l'un l'autre. On eût dit que c'était un nouveau complot pour redoubler mon embarras. J'avais fait arrêter Pompadour, qui, pour se venger, voulait faire arrêter toute la France. Pompadour, qui avait épousé une fille du duc de Noailles, tenait à la maison du Régent et de Mme de Berri par sa femme, gouvernante du duc d'Alençon. C'est un petit esprit, tripoteur, tatillon, bavard et important. L'abbé Brigaut le gagna avec quatre paroles, et Pompadour, qui n'avait que des dettes, reçut des sommes de la des Ursins; il en est convenu : mais il accusait celui-ci et celui-là, sans autre objet que de faire du chagrin aux gens qu'il détestait. D'après ses dépositions, je fus obligé de faire arrêter M. de Laval, frère de la duchesse de Roquelaure. « Il servait d'espion à Cellamare, m'avait dit Pompadour; il avait dressé plusieurs

plans d'émeute, et il avait soin de collationner toutes les lettres ; la nuit il montait à cheval pour aller à Sceaux, ou bien il faisait le cocher qui conduisait M. du Maine à l'Arsenal. »Certes Laval est un vieux coquin qui veut du mal au Régent, et ne s'en cache pas ; mais monter à cheval n'est pas son fait, car il est toujours malade et couvert de plaies, à cause de son sang gâté ; on ne le voit pas souvent sans un emplâtre sur l'œil gauche, et son bras est toujours en écharpe : je ne répondrais pas davantage de l'état de son esprit.

J'allais, je venais, rien ne faisait : la justice restait embourbée, et personne n'avait les mains nettes, excepté moi, qui me les lavai de ces retards. J'allai trouver le Régent en son oratoire, où il aimait à se coucher sur un coussin fait avec des cheveux de ses maîtresses ou passant pour tels. Je crois que les cheveux de pendus n'y manquaient pas. Encore ivre du vin de la veille, il avait le teint allumé, et les yeux, ou plutôt l'œil brillant, car l'autre était presque toujours dans les ténèbres. Je gagnais en son estime ce que je perdais en son intimité, parce que mon âge, ma

santé, les devoirs de ma charge me prêchaient la sagesse, et je m'exemptais le plus que je pouvais des soupers du Luxembourg, d'Anières et de la Muette.

« Hé bien ! philosophe, dit le Régent, comment gouvernes-tu ton anatomie ?

— Le physique va bien comme le moral, Monseigneur, et le régime opère des merveilles.

— Je sais, tu es au régime de Mme de Tencin. Dis-moi, l'abbé, comment peux-tu aimer toujours la même femme ?

— A cela je répondrai : Comment en pouvez-vous changer tous les jours ?

— Mon ami, j'ai vingt ans en moins, et de la vigueur en plus. Hier, par exemple, nous avons bacchanalisé chez Berri !

— Monseigneur, la métamorphose agit même sur mes oreilles qui deviennent chastes, et je perds l'habitude de jurer, pardieu !

— Je m'en aperçois. Je finis par où j'aurais dû commencer. Où en es-tu de ta conspiration ?

— Ma foi, Monseigneur, on ne pendra personne avant deux mois.

— Allons donc, tu plaisantes ? Je ne me re-

fuse pas à prolonger la prison du duc et de la duchesse du Maine, dans l'espoir qu'ils s'amenderont : mais je veux que tout soit fini avant la fin de l'année par un pardon général.

— A votre aise, Monseigneur; il faudra recommencer sur de nouveaux frais; mais, en ce cas, pourquoi attendre encore pour vider les prisons ?

— Pourquoi ? Parce que je prétends faire arrêter Richelieu.

— Ordonnez qu'on l'arrête, et je connais plus de cent maris qui vous en rendront grâces.

— Je connais aussi des amans qui ne s'en plaindront pas... Pourtant il n'est pas plus beau que moi.

— Non, vous êtes Régent, et il n'est que duc, mais les femmes le préfèrent.

— Hélas! Dubois, à qui le dis-tu ? Enfin, nous aurons la bonté de le mettre à la Bastille comme conspirateur.

— Soit.

— Nous avons de quoi lui faire couper quatre têtes : je le lui ai fait dire, mais il n'a fait que rire, et a répondu que si chaque dame qu'il a trahie

lui en demandait une, il n'aurait pas de trop de toutes les têtes de maris qu'il a ornées.

— Je suis bien aise de payer quelques vieilles dettes sur le compte des vôtres. M. le duc m'a soufflé plus de trois maîtresses.

— Et à moi donc !

— En effet, je me souviens que son nom s'est trouvé dans plusieurs dépositions d'où Mlle de Valois l'a fait effacer.

— Oui, nous avions nos raisons pour cela; mais on dit partout que ce damné Richelieu a épousé secrètement Mlle de Charolais.

— Cependant il n'est pas fort sur le mariage.

— Nous sommes irrités au dernier degré, et nous nous servirons d'une lettre d'Albéroni.

— Des quatre têtes de Richelieu, Monseigneur, prenez garde d'être forcé d'en couper une.

— Figure-toi, l'abbé, que Richelieu avait promis de livrer Perpignan et Baïonne aux Espagnols, et si nous ne l'avions pas retenu à Paris, la trahison aurait eu lieu, moyennant quoi le petit duc deviendrait prince d'Espagne.

— Monseigneur, ne me dites pas cela, j'ai su-

jet d'en vouloir à mon ami Richelieu, et je le plaindrais *de tomber dans mes terribles mains.*

Minos juge aux enfers tous ces pâles humains.

Minos veut dire Dubois; les *enfers,* la Bastille; et les *pâles humains* sont nos conspirateurs.

— Nous te donnerons d'autres ordres lorsque Richelieu sera enfermé...

— Dans le cachot du masque de fer!

— Ne parle pas ainsi, Dubois, tu me fais frémir. »

J'avais deviné le grand grief de Richelieu, avec lequel j'étais en guerre depuis qu'il me souffla certaine danseuse, accompagnée de plusieurs autres. Ce démon de Richelieu se fondait en amour; il avait toujours les prémices de la galanterie immédiatement après ou avant les maris. Entre ces mille liaisons, rompues aussi vite que commencées, M^lle^ de Charolais et M^lle^ de Valois se partageaient un cœur dur, égoïste, et mal placé. Je parle sans métaphore. M^lle^ de Charolais était une tigresse; M^lle^ de Valois, une biche. Cette dernière, chérie de son père, qui s'épuisait pour satisfaire tous ses caprices, aimait Richelieu comme

une jeune folle. J'ai dit que le Régent est singulièrement jaloux dans ses affections paternelles, amicales et amoureuses. Il voudrait être le seul aimable et le seul aimé. Richelieu s'introduisait la nuit dans la chambre de Mlle de Valois par une porte donnant dans une armoire, qui certes n'avait pas été faite pour lui. Il fut surpris dans un de ces rendez-vous par Son Altesse royale, qui, eu égard aux sollicitations de sa fille, quitta la place à l'amant. C'était pousser loin la complaisance de père. Cependant il se chagrina de ce commerce, qu'il semblait favoriser en le permettant; et pour éloigner Richelieu, il le nomma à une mission à l'étranger. Mlle de Valois pria tant que Richelieu suspendit son départ. Vint la conspiration du prince de Cellamare. Richelieu, à tout risque, se retira dans une de ses terres, où Mlle de Charolais alla le chercher. Je n'oserai affirmer s'il l'épousa ou non, mais il aurait été bigame d'aussi bon cœur qu'un autre, car, un jour que l'on jouait *le Festin de Pierre* de Molière, il dit sans ménagement : « C'est un beau caractère que celui de don Juan. »

Enfin Mlle de Valois, désespérée de ces bruits

de mariage, que Richelieu démentait de l'air d'un homme qui ne veut pas être cru, se jeta dans les bras de son père, pour avoir réparation de l'outrage que lui faisait son amant. Ce fut avec un empressement bien naturel que le Régent mit Vincennes et la Bastille à la disposition de sa fille. La lettre de cachet fut le jour même envoyée à son adresse; mais il ne tint pas à Mlle de Valois que le volage n'échappât à la punition qu'elle-même avait sollicitée. Par un remords d'amante, elle avertit le duc de s'enfuir jusqu'à ce qu'elle eût fait révoquer la fatale lettre de cachet. Mais Richelieu joua la grandeur d'âme, l'amour offensé, et pour se donner du relief, peut-être pour éviter des présomptions défavorables, il refusa de prendre la fuite. Il ordonna même à ses gens de préparer son bagage de prisonnier : lettres d'amour, tresses de cheveux et portraits de femmes. L'exempt arriva pensant le surprendre; il fut lui-même bien surpris de s'entendre interpeller en ces termes : « Bonjour, Monsieur; je vous attendais! » J'avais donné ordre que l'on saisît tous les papiers du duc; mais, au lieu de politique, je n'y trouvai que de l'amour; une partie de ses lettres

fut brûlée des mains du Régent : le reste lui fut rendu, et il en fit des papillottes, en disant : « Maintenant que ma collection est incomplète, je veux la recommencer. » Il avait fait peindre ses maîtresses avec toutes sortes d'habits monastiques, et des devises libertines, par l'abbé Grécourt, expliquaient ces belles peintures. Plusieurs de ces portraits ont été perdus. Je me souviens que M^lle^ de Charolais portait le costume de sainte Françoise; M^lle^ de Valois, celui de sainte Thérèse : la maréchale de Villars était peinte en capucine; M^me^ d'Estrées, en récollette. Il m'en a parlé quelquefois. « J'ai mes saintes, disait-il en riant; des martyres, elles le sont toutes; mais des vierges, il n'y en a qu'en paradis. »

Le duc de Richelieu n'avait pas plus de vingt-quatre ans, avec une figure de fille; il était à cette époque ce qu'il est aujourd'hui avec quatre années et de la barbe de plus. On pourrait, comme de la Sunamite, dire de sa taille, qu'elle a l'élégance du palmier; elle est droite et flexible, avec une grâce infinie dans tous ses mouvemens. Je sais une dame qui est devenue folle de lui pour l'avoir vu de loin par-derrière. Son visage a la blan-

cheur, l'incarnat et la finesse que l'on admire chez les femmes. Il y a dans ses yeux un charme invincible. Son goût et sa richesse dans ses habits servent de mode à la cour : il a pris des tics qui le distinguent du commun. Ainsi, lorsqu'il parle à une dame, il ferme un œil, comme s'il la couchait en joue. Il dit à tout propos : « Je me donnerais des coups de pied dans le derrière ! » Il a toujours la main à son épée, et de l'autre, il se caresse le menton, comme le beau Narcisse. Son esprit ressemble à sa toilette; il en change à volonté, et celui qu'il prend brille toujours autant que celui qu'il vient de quitter. Il ne manque pas d'instruction, et répète, de peur qu'on ne l'oublie : « J'ai traduit Virgile avec l'abbé Remy ! » Du reste, de principes, il n'a que ceux du libertinage; de préjugés, que ceux de la noblesse; de vertu, que l'égoïsme. C'est un homme qui n'a ni cœur ni âme, et il eût été bien fait pour être seul avec le serpent dans le paradis terrestre. Je le regarde comme un génie dans son genre, capable de tout ou du moins propre à tout. Il a l'air de croire qu'il ne mourra jamais. « Je ne fais bâtir qu'en pierres, dit-il, parce que je ne veux pas avoir

des ruines dans soixante à quatre-vingts ans d'ici.» Du reste, il ne fait rien pour trouver longue vie en ce monde, et vie éternelle dans l'autre. Il ne boit, ne mange et ne respire que pour les femmes; il lui en faut de tout âge et de toutes couleurs. Vingt hommes se contenteraient de son ordinaire : ce qui m'a fait dire qu'il était coulé en bronze. Cependant, marié fort jeune, il a eu la destinée de tous les époux de sa connaissance. Il n'a pas pris la chose au sérieux, et même il n'appelait son écuyer que le mari de sa femme. Celle-ci en est morte de déplaisir. Richelieu porte sous ses vêtemens, en guise de scapulaire, une liste de toutes les maîtresses qu'il a eues, et plusieurs s'y sont inscrites elles-mêmes. Cette liste, qu'il m'a montrée, commence par la duchesse de Bourgogne, seconde dauphine. Richelieu se fait honneur de l'avoir eue pour institutrice, et partant pour maîtresse; ce dangereux honneur le fit enfermer à la Bastille lorsqu'il n'avait pas seize ans. Parmi tant de noms que contient cette liste, noms de servantes et de duchesses, de filles entretenues et de princesses du sang, on lit les noms de M^mes^ d'Averne, de Guébriant, de Gacé, de Mou-

chy, de Polignac, de Sabran, de Nesle : on dirait un menu de la cour. La plus méchante qualité de Richelieu est son amitié pour Mauconseil, qui ferait un diable d'un ange. J'ai la manie de juger les gens par leurs noms, et Mauconseil, qui signifie *mauvais conseil*, ne dit rien de bon. Le pauvre duc entra à la Bastille comme un triomphateur dans Rome. C'était pour la troisième fois qu'il la voyait de si près. On m'a pourtant assuré que durant la route il s'étonnait qu'on ne se mît pas aux fenêtres pour le voir passer.

Je passai des jours entiers à la Bastille avec Leblanc et d'Argenson, qui, voyant que l'affaire n'avançait pas, s'absentèrent quelquefois; je persistai dans mes interrogatoires et dans mes conclusions; Pompadour et l'abbé Brigaut s'étaient érigés en accusateurs. Parmi les prévenus, il y en avait que je tourmentais à plaisir, les menaçant du dernier supplice. C'était là de mes vengeances; dans le fond, je ne voulais pas grand mal à ces conspirateurs imbéciles. Je dis à Malézieux, qui copiait mes mines et mon langage pour amuser les oisifs de Sceaux : « Monsieur, quand je vous aurai fait couper la tête, je vous

défierai de m'imiter. Maintenant, au reste, ce n'est plus vous qui vous amusez à mes dépens. »

Pendant mes visites journalières à la Bastille, je n'oubliai pas le Masque de fer, qui, disait-on, y était mort. A la cour, on pensait qu'il y était encore enfermé, et le Régent lui-même en était si persuadé, qu'aussitôt après la mort de Louis XIV, il se rendit à la Bastille pour savoir ce qu'il en était. Le gouverneur confessa son ignorance à ce sujet; il parut même douter que ce mystérieux prisonnier eût jamais existé. Son Altesse royale sourit tristement et leva les yeux au ciel. Voilà ce que m'a dit un vieux geôlier, qui ajouta, en secouant la tête :

« Moi, Monseigneur, je l'ai vu, l'homme au masque de fer, le jour de sa mort.

— Tu l'as vu ! l'interrompis-je, en fixant mes yeux sur ce vieillard hideux et contrefait, noir et sinistre comme les murs de la prison, tu as vu le Masque de fer ?

— Oui, Monseigneur, comme je vous vois. M. du Junca, c'était là un honnête homme, discret comme la Bastille ! était alors lieutenant du Roi ; M. de Saint-Mars arriva des îles Sainte-

Marguerite pour prendre le gouvernement du château. Il amena dans sa voiture un grand homme, bien fait et bien vêtu, avec un masque de velours noir.

— Un masque de fer?

— Non pas, Monseigneur; je sais bien qu'on l'a dit, mais je vous réponds que c'était un masque de velours, qu'il ne quittait jamais, même à ses repas. Pendant quatre ans que ce prisonnier habita une chambre de la tour de la Bertaudière, où il était traité comme un prince, je l'ai vu souvent, et une fois sans masque. M. de Rosarges, qui lui paraissait fort attaché et ne le perdait pas de vue, tomba malade tandis que M. de Saint-Mars était allé à Versailles, où le Roi le faisait mander tous les mois. M. Reilh, notre chirurgien major, remplit l'office de gardien auprès de l'inconnu; j'aperçus celui-ci à la fenêtre de sa chambre, faisant des signes comme pour attirer l'attention; j'eus le temps de distinguer ses traits, qui me semblèrent ceux d'un homme de quarante ans; seulement ses cheveux me parurent tout-à-fait blancs. Il ne se montra qu'un instant; je présume que M. Reilh s'étant en-

dormi, le prisonnier profita de ce sommeil pour ôter son masque. M. de Saint-Mars à son retour dit à M. Reilh : « Il fallait le tuer, le Roi vous eût approuvé. » J'ai toujours imaginé que l'homme au masque était quelque grand seigneur : on le servait de la table du gouverneur, et dans des plats d'argent; tous ceux qui l'approchaient lui parlaient avec respect et chapeau bas. Enfin il tomba malade et en délire; il parlait très-haut, de sorte qu'on fit éloigner tout le monde, même les sentinelles. M. de Rosarges se cachait pour pleurer. Par ordre de M. du Junca, qui ne sortait pas de la chambre, j'allai avertir notre aumônier, M. Giraut, qui d'abord ne voulait pas confesser le moribond; mais on l'y contraignit bien par des menaces. M. de Saint-Mars, pendant cette maladie d'une semaine, se rendait tous les matins à Versailles; et l'abbé Giraut disait la messe dans la chambre de l'homme au masque. Tout-à-coup on répandit le bruit que cet homme venait d'être transporté au donjon de Vincennes; mais il n'en était rien, car il mourut dans la nuit, et le corps fut enlevé aussitôt pour être enterré dans le cimetière Saint-Paul, où

l'on porte nos morts. Aucune précaution ne fut épargnée pour anéantir ce qui pouvait le faire reconnaître. M. du Junca fit brûler ses meubles, son linge, et reblanchir sa chambre. Je me hasardai de parler de ce prisonnier à M. Reilh, qui me dit : «C'est un secret d'Etat, celui qui le découvrirait serait perdu, mais ce secret est enseveli avec lui »

— Ne craint-on pas que quelqu'un ne déterre ce mort?

— Que trouverait-on? une pierre à la place de la tête! bien fin qui le reconnaîtrait en cet équipage. »

Ces détails circonstanciés et recueillis presque sans questions me frappèrent tellement que je les couchais par écrit à mesure qu'ils sortaient de la bouche de ce geôlier, qui n'avait aucun interêt à me tromper. Je lui demandai s'il existait encore d'autres témoins des faits qu'il me racontait. « Sans doute, me dit-il, nous avons des prisonniers qui l'étaient du même temps; mais leur témoignage ne peut être invoqué, parce qu'ils n'ont rien vu que les murs de leurs cachots; quant à MM. du Junca et de Saint-Mars, de Rosarges,

de Reilh et Giraut, ils n'ont pas long-temps survécu à l'homme au masque; ils sont morts dans l'espace d'une année. » Je l'interrogeai pour savoir s'il n'avait point oublié en quelle chambre ce malheureux avait été enfermé. « C'est la troisième de la tour de la Bertaudière, Monseigneur; elle n'a pas été occupée depuis; je puis vous y conduire tout de suite. » Il était presque nuit; je me promis de revenir le lendemain, et je retournai au Palais-Royal avec les renseignemens que j'avais pris; le Régent, à qui j'en fis part, haussa les épaules de pitié, et me conseilla de ne plus songer à ce conte de geôlier; mais j'insistai si opiniâtrément pour qu'il visitât avec moi la prison du Masque de fer, qu'il y consentit, moins par curiosité que par faiblesse à refuser. « Tout ce que je verrai, me dit-il, ne m'en apprendra pas plus que je n'en sais. »

Le jour suivant, sous prétexte d'assister à des interrogatoires, il m'accompagna le matin à la Bastille, et, malgré son incognito, les hommages dont il fut assailli l'auraient détourné du but de sa visite, si je ne le lui eusse rappelé. M. de la Maison-Rouge adoucit son air sévère, et voulut

cherchai à lire des mots assez effacés pour avoir échappé à l'inquisition de M. du Junca. Le Régent employa l'œil qui lui restait en bon état, et à force de deviner, je retrouvai les vers suivans, que je reconnus comme faisant partie de l'élégie aux *Nymphes de Vaux*. La Fontaine avait composé cette élégie courageuse pour plaider la cause de son ami Fouquet, arrêté et mis en jugement au moment de sa plus grande faveur. Je les rapporte tels qu'ils étaient :

Pleurez, nymphes de Vaux, Faites croître vos ondes;...
La cabale est contente, Oronte est malheureux,...
Oronte est à présent Un objet de clémence...
Mais c'est être innocent Que d'être malheureux...
Si Louis sur vos bords Un jour porte ses pas;...
La plus belle victoire Est de vaincre son cœur!...
Fléchissez ses arrêts, Tâchez de l'adoucir...

Le singulier arrangement de ces vers sans rimes, et les grandes lettres de chaque hémistiche, me firent chercher le sens de cette énigme, et je composai un nom avec les majuscules.

« FOUQUET! m'écriai-je.

— Silence, Dubois, dit Son Altesse d'une

voix terrible : si j'obéissais aux volontés dernières de Louis XIV, tu ne vivrais pas demain.

— Monseigneur, le hasard seul est coupable. Quoi! le Masque de fer n'était autre que Fouquet?

— Sortons d'ici, on respire mal dans cette chambre; je ne pense jamais à la destinée de Fouquet sans frémir.

— Quel était donc ce crime que l'on ne pouvait punir au grand jour ?

— Fouquet aimait la Reine ! »

Le Régent, que ce souvenir terrifiait, ne se sentit soulagé qu'en s'éloignant de la Bastille. Il me recommanda un inviolable secret, et me révéla la scène dont il fut témoin au lit de mort de Louis XIV. Ce secret avait déjà été trahi par lui-même dans un souper au Luxembourg; Richelieu, Nocé et bien d'autres le savent, je n'en suis plus responsable, et, comme le barbier du roi Midas, je le dis au papier, qui ne sera pas plus discret que les roseaux.

L'affaire de la conspiration en était toujours au même point. La duchesse d'Orléans et les bâtardes douairières servaient d'espions et d'avocats

au duc du Maine. Leblanc et d'Argenson ne me secondaient que timidement, et le dernier m'abandonna tout-à-fait pour ses religieuses. Je tonnai, je jurai, je déclarai au Régent qu'il valait mieux laisser tout cela, ouvrir les portes de la Bastille, et dire : Sauve qui veut! Il me répéta que son intention n'était point de faire des princes, des criminels d'Etat; il s'apitoya sur le sort de ses ennemis, et finit par me prier de ne plus tourmenter ces pauvres gens. Les dépêches que je recevais des commissaires chargés d'instruire le procès auprès du duc et de la duchesse, n'étaient rien moins que satisfaisantes. Je jetai le manche après la cognée. Voici les sottises que m'écrivaient les gens du Roi.

Parmi tous les papiers, notes, brouillons de lettres et lettres espagnoles, que l'on avait saisis chez M^me^ du Maine, il y en avait une d'Albéroni, dans laquelle ce Catilina disait au bâtard : « Dès qu'on déclarera la guerre en France, mettez le feu à toutes vos mines. » Le duc du Maine ne pouvait nier cette lettre à son adresse, mais il prétendit que cette phrase était en langage figuré, et qu'il s'agissait de la troupe de ballets

du Roi, qu'il devait débaucher pour le roi d'Espagne. Et les commissaires ont dressé procès-verbal de ces moqueries! Ce n'est rien : le duc du Maine rejetait tous les torts sur sa femme, qui les avouait en ajoutant : «M. d'Orléans croit que je le hais : s'il voulait suivre mes avis, je le conseillerais mieux que personne. » On lui avait donné avis qu'elle ne risquait rien à se charger de tout, et que son sexe la mettrait à l'abri même de la prison. Le duc faisait patte de velours si patelinement, qu'on l'eût pris pour un innocent: «Je ne suis pas en peine de revenir bientôt, disait-il en partant pour Dourlens; car mon innocence ne tardera pas à être reconnue; mais je ne réponds que de moi! Mme du Maine, qui s'ennuyait en prison, demanda qu'on la fît changer de lieu, l'air de Dijon étant malsain pour sa santé. Le Régent, fatigué des larmes et des prières de Mme d'Orléans, voulut qu'on la laissât aller en liberté; mais un bon conseil prévalut, et la petite conspiratrice fut transférée dans le château de Châlons-sur-Saône, qu'elle trouva plus déplaisant encore que celui de Dijon. Elle criait à ses ennemis de la Bastille qu'elle s'en allait

mourir d'ennui et de chagrin : Mlle de Launay n'eut rien de plus pressé que de faire savoir à Mme la Princesse que sa fille réclamait sa bénédiction. Mme la Princesse obtint à grand'peine la permission de voir cette fille chérie, qui se mit dans une horrible colère de ce que sa mère ne lui apportait pas sa liberté. Mme la Princesse voulait intéresser jusqu'au Pape en faveur de la petite duchesse ; elle inonda le Palais-Royal de lettres suppliantes, auxquelles je répondis de ma main blanche. Enfin le Régent, assommé de cette correspondance sur un ton pleureur et désolé, lui fit tomber la plume des mains, en écrivant qu'il pardonnerait volontiers à Mme du Maine, si elle n'avait conspiré que contre sa vie ; mais qu'il la devait tenir en prison, puisqu'elle s'était rendue coupable envers le gouvernement du Roi. Le duc du Maine, croyant qu'il n'était que de demander, demanda la permission de chasser ; on lui permit pour toute récréation de chevaucher un méchant bidet, et de faire, dans la compagnie de quatre hommes, le tour de la citadelle. Mais ce qui chagrina plus que tout le reste Mme du Maine, ce fut l'avis tardif qu'on lui

donna des infidélités de son cardinal; maître Polignac ne se contentait pas plus de la du Maine, que celle-ci ne se contentait des bénéfices du chapeau. Il ne fit qu'étendre la main pour trouver une fille de bonne volonté, une fille d'honneur; cependant Mlle de Montauban devint la rivale de sa protectrice. Ah! que si elle en eût été averti, le cardinal y aurait perdu les deux yeux! Car Mme du Maine est un Roland-Furieux femelle; à Dijon, elle avait des accès de folie, vapeurs ou épilepsie; elle brisait tout, hurlait se roulait par terre, et le monde de s'enfuir de peur; elle aurait battu le Régent à la tête de son armée; puis elle se calmait en jouant aux cartes, riait et mangeait, jusqu'à sa première frénésie. Quant au duc du Maine, il s'est intitulé lui-même le prince des cornards; et il écrivait à Mme d'Orléans: « Ce n'est pas en prison qu'on me devrait mettre, mais en jaquette et le derrière sous les verges, pour m'être laissé mener par le nez. Ma perfide peut se faire sacrer cardinal à son aise, je ne la veux plus revoir ni de loin ni de près.»

Pendant ces interminables délais, je fis arrê-

ter, juger et condamner un petit conspirateur du bois de Boulogne, qui avait fait marché avec Albéroni pour assassiner le Régent, ou l'enlever mort ou vif en Espagne. C'était un Lajonquière, colonel chassé du service pour son inconduite. Il arriva à Paris avec deux cents gredins déguisés en marchands, dont il était le chef. Lajonquière avait des renseignemens si précis, qu'ils semblaient avoir été fournis par Nocé ou par moi. Il se jeta tout d'abord dans une embuscade autour de la Muette, où se rendait Son Altesse, qui par hasard y coucha une nuit et n'eut pas la peine d'y aller le lendemain. Le rassemblement d'hommes dans le bois donna l'éveil du complot : les mousquetaires traquèrent tous ces honnêtes gens comme des loups ; on en tua quelques-uns, on en prit d'autres; mais Lajonquière s'échappa, et se crut en sûreté dans les Pays-Bas. Là, comme il répétait avec jactance que l'on entendrait parler d'un grand coup, que le Régent de France mourrait ivre et sans confession, Basnage m'en informa; et sans prendre conseil de Son Altesse débonnaire, j'envoyai à sa poursuite quatre élèves de d'Argenson, alguazils français, jouant des

couteaux dans l'occasion. Ces braves gens rencontrèrent mon homme dans une rue de Liége, et le conduisirent, le pistolet sous le nez, jusqu'à la frontière, le tout fort poliment et sans mot dire.

« Messieurs, s'écria le scélérat, vous avez retenu ma place à la Bastille? Je vois que je suis perdu et que je serai écartelé!

— Mon ami, reprit un de mes suppôts, c'est peut-être la première vérité qui sort de ta bouche. »

Lajonquière ne pouvait pas finir autrement. J'en avais auguré aussi mal lorsqu'il écrivit au Régent : « Monseigneur, si je n'ai pas dans huit jours une pension de quinze cents livres, je ne vous donne pas un mois de vie. »

Je voyais, du reste, que la conspiration ne devait coûter un cheveu de la tête à personne. Toutes les femmes de la cour s'étaient mises à la mode de la grandeur d'âme, pour imiter le bon homme Régent qui, lui-même imitait Jésus-Christ pardonnant sur la croix à ses bourreaux. Une fois que les pleurs de M^me^ d'Orléans furent essuyés, je prévis bien l'issue de l'affaire. M^lle^ de Valois s'était rapatriée avec Richelieu, et même

avec sa rivale de Charolais, au point de s'introduire avec elle à la Bastille. Son Altesse s'enjalousa encore du gentil duc, et le retint en prison, ne pouvant empêcher sa fille de l'aimer. Richelieu, chose incroyable à la Bastille, obtint, sinon la liberté, du moins tout ce qui aide à s'en passer. Des maîtresses... elles auraient percé les murs pour pénétrer jusqu'à lui; mais on lui donna une maison complète, valet de chambre, deux laquais, un cuisinier, des instrumens, des meubles, tout ce qu'il voulut. C'était un déplorable spectacle de voir la conspiration Cellamare tournée en ridicule par le seul fait d'un muguet s'attifant, se parfumant dans une prison d'état comme pour un bal; et le soir, de la plate-forme, agaçant filles et femmes de la haute et basse classe, venues exprès pour s'attirer des œillades et des baisers reçus et donnés dans l'air. Ne s'avisa-t-on pas de faire une promenade de la rue Saint-Antoine et des fossés de la Bastille? « J'ai retourné l'histoire de Danaé, disait Richelieu au sortir de prison, ces diablesses de femmes avaient fait un agneau de M. de La Maison-Rouge! »

Le Régent, qui s'était foulé le pied en revenant, par une nuit noire, d'Anières, où la Parabère lui avait donné à souper, gardait la chambre; il me fit appeler, et, selon mes habitudes, je courus le risque de me fouler les deux pieds.

« Mon fils, me dit-il en entrant, il faut en finir.

— Avec quoi ou avec qui, Monseigneur?

— Avec les conspirateurs passés, présens et futurs. C'est déjà trop donner d'importance à ces petits mutins.

— Oui, mais jusqu'à ce moment vous passez pour débonnaire, et vous allez passer pour imbécile.

— Tu abuses de ce que je te passe tout.

—Passons. Quel expédient avez-vous imaginé pour laver en moins de rien, et sans user d'eau-forte, toutes ces vilaines réputations ?

— Bah ! la mémoire en France ne s'étend pas au-delà d'un mois. On s'étonnera d'abord, on rira, puis tout sera oublié et mis au rang des vieux péchés.

— Mais encore faudra-t-il dire que vous vous

trompiez, et que la conspiration n'était qu'en notre esprit.

—Sans doute.

—Voilà toute l'*abominable conspiration* du manifeste tombée dans l'eau!

—Il faut, pour sauver l'apparence de la justice, engager les accusés à écrire chacun une déclaration apologétique de leur innocence.

—Et Richelieu dira comme César : *Veni, vidi, vici.*

— Non pas; Richelieu n'est pas compris dans ma clémence; il sera exilé. Cette fois-ci ce n'est pas Nous qui le voulons.

—Votre *je veux*, Monseigneur, est celui de tout le monde. Exilons donc Richelieu jusqu'à ce que vous le rappelliez; cela vaudra mieux que de le laisser se promener bien frisé et en habit brodé sur la terrasse de la Bastille, pour ameuter les femmes à l'entour. Les autres seront innocens: c'est un bien pour un mal. Au reste, la prison du duc du Maine serait une bonne chose, quand bien même elle ne servirait qu'au salut de son âme. Vous savez que pendant la semaine sainte il avait tant jeûné et fait maigre chère, qu'il faillit en

mourir. Voilà que l'on m'écrit des nouvelles de sa dévotion; il répond la messe et communie tous les jours.

— Cela demande confirmation.

— Je suis trop honnête pour vous la donner avant que je sois évêque. Si je deviens pape, je vous ferai baiser ma pantoufle par pénitence.

— Tâche de devenir honnête homme, voilà encore le plus difficile, et avise à dépêcher les aveux des prisonniers.»

J'avais mal au cœur du tracas que je m'étais donné inutilement : cependant j'obéis avec zèle, c'est un des devoirs d'un homme d'état, qui doit soumettre son opinion à son intérêt. J'annonçai d'abord la volonté du Régent à M^me^ du Maine, qui me répondit une lettre sautillante pour m'avertir que je trouverais tous les renseignemens et aveux nécessaires auprès de M^lle^ de Launay. Peut-être s'imaginait-elle que cette demoiselle avait tous ses secrets, ou plutôt elle voulait faire entendre que son mari avait moins de jalousie qu'il ne lui en causait. M^lle^ de Launay fut suffoquée de cette ingratitude, lorsque je lui adressai quelques questions sur la foi de M^me^ du Maine,

« La duchesse, dit-elle, a perdu l'esprit en prison, en même temps que son amitié pour moi. Veut-elle que je dise qu'elle est coupable? mais je ne dirai rien, pas même qu'elle est innocente.» Je récrivis en d'autres termes à M^me^ du Maine, et la menaçai d'une prison perpétuelle si elle refusait de souscrire aux vœux de Son Altesse royale; ma lettre la fit réfléchir apparemment, puisqu'elle se décida.

Sur ces entrefaites, la conspiration de Bretagne, une des branches de la conspiration de Cellamare, prouva au Régent que sa clémence n'aboutissait qu'à encourager la révolte. « Le diable les emporte! me dit-il, je ne m'en mêle pas, et te laisse, Dubois, faire ce qui te plaira. Pardonne ou punis, c'est ton affaire; j'ai fait grâce aux premiers, mais cette fois je consentirai à tout, même à un exemple sanglant. Je te le répète, joue mon rôle en cette circonstance, et sois aussi sévère que j'ai été clément. » Je me vante de m'être conduit comme je le devais pour le repos du royaume, avec l'approbation du Régent; je nommai des commissaires sous la présidence de M. de Châteauneuf, ex-ambassadeur à la Haye. Ce bonhomme

avait déjà été créé conseiller d'état à ma requête, mais à condition qu'il enverrait au Mississipi son gredin de neveu, le révérend père Castagnère. Il est vrai que je fus le juge suprême des quatre gentilshommes bretons accusés justement et condamnés à mort l'année suivante. Il me fallut résister aux sollicitations de leurs familles et de leurs amis. Je me fis un cœur de fer : ce qui m'a rendu odieux aux sots et aux méchans, qui n'ont vu dans cette grave affaire que quatre têtes tranchées dans la ville de Nantes. Que m'importe que l'on ait confondu ma main avec celle du bourreau! je ne pouvais en bonne justice accorder la vie à des rebelles qui voulaient la mort de la famille royale. J'ai réuni dans mes mémoires politiques les détails circonstanciés du complot, avec toutes les pièces, au nombre de trois cents, lettres, projets et interrogatoires. Ce sont, après moi, des armes plus efficaces que le bâton que Diogène voulait mettre à ses côtés après sa mort, pour écarter les bêtes sauvages et les oiseaux de proie.

Enfin M^me^ du Maine m'envoya sa déclaration détaillée, où elle avouait avoir agi à l'insu de son

mari, quoiqu'en son nom. Elle se ménageait par ce dévoûment une sorte de réconciliation. La lettre fut lue en plein conseil; ce qui piqua étrangement la prisonnière de Châlons. « Voyez, dit-elle, on a voulu avoir de mon écriture! » Le duc du Maine, que le Régent fit avertir, de peur d'une contradiction, déclara qu'il rendait sa femme responsable de ses faits. Les déclarations des autres se ressemblèrent toutes : c'était Fontenelle qui en avait dressé le modèle. Elles furent examinées par le Conseil, qui les regarda comme des preuves de la conspiration; mais grâce pleine et entière fut accordée par le Régent à quiconque avait eu des intelligences avec l'Espagne. Vincennes et la Bastille rendirent un monde de gens que j'avais fait arrêter par précaution.

« Maintenant, me dit Son Altesse, c'est à toi qu'on en voudra, et si l'on t'assassine, je m'en lave les mains.

— A d'autres, Monseigneur! pour m'assassiner, il faudrait que je le voulusse bien. »

En effet, depuis lors je me suis déshabitué de sortir seul à pied et la nuit. La Fillon m'en a gardé rancune; mais jusqu'à présent je ne crains

que cette tenace rétention d'urine qui serait de force à m'assassiner.

Le duc du Maine, plus colère que tous les sots de France, ne dit pas merci quand on lui annonça qu'il était libre. Il se retira dans sa terre de Clavigny, près de Versailles, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.* Ce brutal avait écrit à sa femme que si jamais elle reparaissait devant lui, il la mettrait hors d'état de conspirer contre sa tête et contre celle du roi de France. Il chassa tout son domestique, et son confesseur fut le seul qu'il ne changea pas. Il eût changé sa femme, s'il avait pu, avec dispense du Pape.

M^me^ du Maine, ennuyée d'avoir joué aux cartes et d'avoir eu des vapeurs pendant six mois pour toute récréation, revint à Sceaux, douce comme un chat à qui l'on a rogné les griffes. Elle commença par faire maison neuve; et quand M^lle^ de Launay lui vint offrir ses services : « Mademoiselle, lui dit-elle, allez-vous-en chercher qui vous aime!» Cependant M^lle^ de Launay ne se rebuta pas, fit tant des pieds et des mains, qu'elle s'est maintenue à Sceaux, toujours bel-esprit, toujours assez peu

cruelle. La division ne pouvait régner long-temps entre le duc et la duchesse. Celle-ci minauda la désolée et la repentante pendant quelques mois, écrivant: *Mon cher époux* par-ci, *barbare époux* par-là; les lettres lui retournèrent d'abord toutes cachetées; puis elles restèrent sans réponse; puis on répondit par des reproches. M^me^ du Maine, qui ne se montrait plus, soit au bal, soit à la comédie, alla un matin chez le duc d'Orléans pour le supplier de la raccommoder avec son boiteux: « Madame, lui dit le Prince, je ne m'en mêlerai pas, car j'ai appris de Sganarelle qu'entre l'arbre et l'écorce il ne faut pas mettre le doigt. » M^me^ du Maine s'est emportée en caresses, qui auraient pu devenir plus vives, si le Régent ne lui eût dit, lorsqu'elle l'embrassait sur ses deux joues: « Raccommodez-vous, madame, je ne m'y oppose pas; d'ailleurs cela dépend plus de vous que de lui. » Madame, qui entra à ces mots qu'elle entendit, éclata de rire.

« Si les du Maine se réconcilient, dit-elle, je répéterai comme feu mon père : Accordez-vous, canaille.

— Madame, dit la petite duchesse rougissant,

votre père était donc brouillé alors avec votre mère?

— Enfin, reprit le Régent, il m'importe peu que vous vous raccommodiez ou non. »

On fit croire au duc du Maine que Son Altesse ne redoutait rien tant que de le voir de bon accord avec sa femme. Il signa le traité de paix, à condition que le cardinal de Polignac ne viendrait plus se mettre en tiers dans le ménage. « Les voilà raccommodés, dis-je, à la nouvelle que l'on m'en donna; les méchancetés s'en vont recommencer et nous tomber sus comme grêle. »

En effet, pendant la nuit on eut l'audace d'attacher à la porte du Palais-Royal un grand tableau peint sur toile, représentant trois potences, au-dessus desquelles volait un paon se mirant dans sa queue. C'était une allégorie que je comprenais trop pour l'expliquer: on m'en aurait cru l'auteur. Le Régent s'amusa de cette peinture, qu'il fit exposer dans la galerie, promettant de récompenser celui qui en découvrirait le sens. Tout le monde vint essayer son savoir-faire. Arouet ne fut pas le dernier à venir. « Oh! oh! dit-il, cela sent l'*Œdipe* d'une lieue! » Cette parole

était d'autant plus hardie, que l'on accusait Voltaire d'avoir composé la tragédie d'*Œdipe* contre Son Altesse royale, comme s'il y avait grand rapport entre Jocaste et la duchesse de Berri. Un sphynx des ténèbres afficha de nuit ces vers latins, *ad pictoris commentarium* (1).

Hic fastus, Relosane, tuos junonius ales,
Spurticiasque tuas crux tibi trina notat.
Quà regnas arte agnovit plebs atque senatus.
Hæc tibi, princeps, crux debita prima fuit.
Contemptos credas divos, Relosane, secundà
Dignus eris ; merces tertia fit scelerum (1).

« Diable! dit le Régent, lorsqu'on lui montra ces vers, si M^me^ du Maine faisait des hexamètres et des pentamètres latins, je la récompenserais de l'explication du tableau.

(1) « Pour commenter l'œuvre du peintre. »

(2) « D'Orléans, l'oiseau de Junon est ton image; ces trois croix désignent tes infamies : le peuple et le parlement savent par quel art infernal tu règnes. La première croix est due au sorcier; toi qui méprises le Ciel, la seconde croix appartient à l'impie; la troisième est la récompense de tous tes crimes.»

(*Notes de l'Editeur.*)

— Monseigneur, repris-je, ce sont des cuistres de collége qui ont fait ce beau chef-d'œuvre allégorique. Ils mériteraient une seule potence, fût-elle moins haute que celle d'Aman.

— A la bonne heure, qu'ils conspirent de cette manière et en latin, à leur fantaisie, je ne m'en fâcherai pas. »

Je pense que le tableau avait été conçu et composé dans l'arsenal de Sceaux. Il y avait dans ce château plus d'un homme à pendre.

La leçon que je voulais donner à Albéroni avait eu son effet; la guerre, déclarée à l'Espagne, s'était passée en marches et contremarches. L'armée française, commandée par Berwick, obtint quelques succès dont s'intimida Philippe V. Ce prince, assez aimé en France, je ne sais comment ni pourquoi, comptait sur la défection de nos troupes. Il se repentit d'avoir été poussé si loin, qu'il ne pouvait reculer sans déshonneur; de là son mécontentement contre Albéroni, mécontentement qui s'accrut, puisque disgrâce s'ensuivit. Le prince de Conti demanda, avec le commandement de la cavalerie, la lieutenance générale de notre armée. Je la lui fis accorder par l'envie que j'avais

de diminuer la famille royale. Mais le petit masque, arrivé à Baïonne, se ressentit de la peur qu'il a d'être tué. La dyssenterie lui servit de prétexte pour rester en route, et toute sa campagne se borna à faire figure sur sa chaise percée. « Que voulez-vous? disait sa femme, Conti est plus poltron que quelqu'un qui le serait beaucoup. » Il suivait l'armée avec une fièvre violente à redoublemens, selon l'état de nos affaires en ce maudit pays. Son exemple gagna les soldats, qui se décimèrent par suite de la dyssenterie. Il n'a pas remporté beaucoup de gloire de son expédition. Pour ma part j'en fus satisfait, et l'Angleterre, jalouse de toutes les marines du monde, me sut un gré infini de l'incendie de vaisseaux au port du Passage: ce fut pour elle un feu de joie magnifique. Albéroni vit tomber son crédit pièce à pièce, et le chevalier de Saint-Georges eut les vents et les destins contraires, en dépit de son protecteur. Il n'aborda pas même en Écosse : j'avais aidé les vents de tout mon pouvoir.

Je regarde comme mon triomphe, en fait de négociations, la chute d'Albéroni, si haut élevé, que rien ne semblait devoir l'atteindre. Tous les

papiers et détails de ce grand œuvre sont conservés ailleurs. La postérité verra comment, avec l'appui d'une nourrice de la Reine et de trois ou quatre paysans de Parme, j'ai miné le pouvoir de ce cardinal, qui résistait aux ressentimens de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Je fus content de mes étrennes. Dans les premiers jours de janvier 1720, Albéroni reçut un ordre du Roi de partir dans les vingt-quatre heures, et d'aller hors d'Espagne. Albéroni ne fit aucun effort pour gagner Philippe, qui achetait à si bas prix la paix avec le Régent; il ne prit que le temps de faire ses malles, tant il craignait qu'on le retînt à Madrid avec autant de soin qu'on en mettait à le chasser. Ce qu'il emporta d'or et d'argent dut appauvrir l'Espagne.

Albéroni, sous la conduite d'un officier français, se réfugia sur les terres de France; l'emprisonner à la Bastille pour le reste de ses jours, était une vengeance machiavélique dont je sus me préserver. Il me parut plus beau de jouir de son abaissement comme de mon ouvrage. C'est moi qui lui

délivrai un passe-port pour aller sans inquiétude de Gironde à Antibes, où il s'embarqua. J'avais affecté de signer mon nom en grandes lettres, et je lui fis dire que, s'il désirait venir à Paris, je le priais d'accepter un appartement au Palais-Royal, de plain-pied avec le mien. Il ne répondit pas à mes politesses, et passa en Italie, où l'on se méfia de cet hôte dangereux. Gênes et Rome lui fermèrent leurs portes; mais le Pape eut besoin de ses talens, qui parurent avec désavantage sur une moins vaste scène: il s'agissait de détruire la petite république de Saint-Marin! Cependant il peut espérer de vivre aussi paisible qu'un bourgeois du Marais, car on commence à lui tenir compte d'avoir conservé l'inquisition en Espagne. Je dirai de lui comme Madame disait de la Maintenon: *Pater noster, libera nos* d'Albéroni! *Amen* (1). Aujourd'hui le cher cardinal doit avoir cinquante-huit ans; moi j'achève tout doucement ma soixante-cinquième. La chance

(1) « Notre père, délivrez-nous d'Albéroni, ainsi-soit-il.» Allusion aux paroles du *Pater*, qui finit par *libera nos a malo*. (*Note de l'Editeur.*)

est contre moi, qui ai de plus que lui sept ans et une rétention d'urine (1).

(1) Jusqu'ici ces mémoires se suivent presque sans autres interruptions que celles que la prudence a pu imposer aux éditeurs; aucun fait important n'est oublié, et l'ordre chronologique fait foi de l'exactitude du cardinal Dubois. Mais ici commencent de fréquentes omissions, sans que nous puissions dire si elles sont volontaires ou non; beaucoup d'intervalles de temps ne sont pas remplis; beaucoup d'événemens sont passés sous silence : il semble que Dubois, arrivé à une certaine époque, n'a pas eu le temps d'achever son livre autrement qu'en rassemblant des matériaux, ou peut-être que Mercier ou tout autre a enlevé de ces mémoires ce qui concernait les débauches inouies du Régent; nous le croyons d'autant plus volontiers, que l'on rencontre dans le manuscrit des renvois à des anecdotes qui manquent. Nous ne savons pas si nous devons regretter ces mutilations ou nous en réjouir. Il est probable que les passages supprimés se sentaient trop du caractère de leur auteur; cette perte est donc fort indifférente. Nous n'avons pas cherché à remplir ces interstices, et nous avons continué à réunir en chapitres, avec des sommaires, ces fragmens, qui sont certainement de la même main que le reste des mémoires.

(*Note de l'Editeur.*)

CHAPITRE IV.

Mauvaise santé du Régent. —Son intempérance— Portrait du comte de Nocé. — Portrait du comte de Broglie. — Le Luxembourg. — Chansons satiriques.— La Grange-Chancel; son portrait; ses *Philippiques*; sa punition. — Arouet de Voltaire; son portrait; son esprit et son caractère. — Chansons. — La tragédie d'*OEdipe*. — Arouet se moque en face du Régent. — Représentation d'*OEdipe*. La fille de Jocaste. — M^lle^ d'Orléans; son portrait. — *Ah! mon cher Cauchereau!* — Le couvent. — L'abbesse et la religieuse. — L'abbaye de Chelles. — Couplet.— Extravagance de la duchesse de Berri. — Mystère. — Son mariage secret avec Riom. — La tête de crapaud. — Grossesse. — Pélerinages aux Carmélites.— Maladie de M^me^ de Berri; ses derniers momens; sa mort; son enterrement.

J'ai dit que le Régent était bien changé au dehors comme au dedans depuis sa régence toute dissipée, non pas en plaisir, mais en épouvantables débauches, dont je riais tout haut et gémissais tout bas, car je savais par moi ce que

c'est que la fragilité des choses humaines, et combien il y a de lie au fond de la coupe des voluptés, sans parler de la santé, bien sans lequel tous les biens ne sont rien. Ainsi, n'est-il pas triste pour un cardinal-ministre d'avoir une vessie comme la mienne? je n'ose ni boire ni manger, de peur de tomber dans les mains des médecins et des apothicaires. Le Régent donc ne fera pas une longue vie; il mourra d'apoplexie foudroyante; c'est à quoi il est prédestiné, malgré le sang que lui tirent Chirac et Maréchal. Cependant rien ne l'arrête; il n'est pas plutôt hors de son lit qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'y remettre. Je lui pardonnerais le goût ou la fureur des femmes, eu égard à son robuste tempérament; mais ses soupers, et partant, ses ivrogneries, le rendent bourreau de lui-même.

Je ne l'avais pas accoutumé à ce vilain défaut, mais sa Berri et ses roués l'ont nourri à leur école; il ne boit pas moins de cinq bouteilles par chaque jour, et dans les cérémonies de table au Luxembourg, il faisait venir le *hanap de Charlemagne*, c'est le nom qu'il donnait à son verre, sorte de petit tonneau cerclé et bordé d'argent,

et le vidait d'une lampée. Toutes les femmes de ces festins nocturnes buvaient comme des hommes qui boivent bien. Aux vins de Chypre et de Tokay succédaient l'eau-de-vie et les liqueurs, et force était à la régence de se coucher sous la table. Avant la mort de la duchesse de Berri, Son Altesse royale ne cessait pas un instant d'être ivre, soit au conseil, soit à la messe. Le duc d'Orléans allait à Asnière chez la Parabère, au Luxembourg, à Saint-Cloud ou à Chelles, et revenait dans son carrosse sans pouvoir se porter. Une nuit il descendit de voiture sur la route de Saint-Cloud, s'enfonça jusqu'au cou dans un fossé plein de boue, et en cet équipage envoya chercher Emilie, sa maîtresse, pour le tirer du précipice, disait-il. Cet état déshonorant se renouvelait tous les jours, et mes sages avis ne pouvaient balancer les séductions de Nocé, qui servait de Mentor à ce nouveau Télémaque.

Nocé, que je n'ai pas placé dans ma description des roués (1), non plus que de Broglie, est

(1) Dubois ne parle des roués qu'en cet endroit; la description qu'il désigne manque dans le manuscrit.

(*Note de l'Editeur.*)

un scélérat de bonne compagnie; il m'a trompé long-temps, comme tant d'autres; je croyais à son amitié, qui n'était qu'un leurre de sa haine. Je loue le ciel d'avoir démasqué le traître, et de l'avoir mis hors de portée de me nuire. L'indigne manière dont il me desservit durant mon ambassade d'Angleterre rompit tous nos liens. Nocé a l'air d'un grand Arabe, ou Egyptien; Madame disait qu'il était noir, vert et jaune foncé; le mot est plus plaisant que juste. Il a des cheveux noirs et crêpus, un regard de caméléon et une haleine de serpent. « Nocé, lui disais-je, vous sentez ce que vous êtes; c'est du fiel, au lieu de sang qui coule dans vos veines. » Il n'a guère moins de cinquante ans, et se vautre encore dans le bourbier. Il n'a pas fallu moins de mon crédit pour renverser celui de Nocé, qui avait aveuglé Son Altesse royale au point de lui faire croire que la Parabère était fidèle. Il savait pourtant ce qu'il en était de cette vertu à dix amans. Nocé a bien quelque esprit, mais c'est une impertinence qui déborde en méchanceté. Il est fils d'un ancien sous-gouverneur du duc d'Orléans; à ce titre, il traitait d'égal à égal avec son cher Phi-

lippe. Il ne ménage pas plus Dieu que les hommes, comme s'il n'y avait pas de tonnerre ; mais tous ses vices sont subordonnés à l'ambition et au plaisir de faire le mal. Selon mon système de juger les gens d'après leur nom, j'ai reconnu que le sien venait du latin *nocere*, qui veut dire *nuire*. L'impératif de ce verbe donne *noce*, *nuis*. C'est Satan qui l'a si bien baptisé. Enfin, son premier mérite est d'avoir fait passer dans sa poche de celle du Régent deux ou trois millions de bon argent, qu'il ne dépensa pas à fonder des couvens.

Broglie est un autre drôle, moins intéressé, moins faux, moins scélérat que Nocé, mais il y a du sang italien dans ses veines ; c'est dire assez qu'il ne vaut pas grand'chose. Son frère aîné a été tué aux armées ; le cadet est un digne officier, ennuyeux à voir et à entendre, du reste, honnête homme, sans main pour prendre, sans langue pour mentir ; tel n'est point le roué, que l'on rouera quelque jour ; de visage, il ressemble à une chouette, avec ses yeux flamboyans et son nez en forme de bec ; il excelle à décocher une épigramme ; il trouve des expressions burlesques et en même temps si ingénieuses, que le rire

l'absout; il est toujours criblé de dettes, car, a-t-il quelques écus, il va les jouer et les perdre dans les tripots. Il a beaucoup contribué à me dégoûter des soupers du Luxembourg.

Je n'aurais pas le front d'écrire ce qui s'y passait; j'avais fini par m'excuser sur mes travaux pour ne pas y paraître. « Dubois, disait le Régent, nous manquera cette nuit; il faut laisser sa place videet son verre plein; nous nous souviendrons d'être sages pour ne pas encourir ses reproches. » Il est vrai que dans ces orgies je jouais souvent un rôle passif; et sans les bontés qu'une grande dame avait pour moi, les lumières éteintes, j'aurais été réduit à rien. Son Altesse royale même, eu égard à son humeur inconstante, n'était pas aussi heureuse qu'elle l'eût voulu. « Mes amis, répétait le Régent les larmes aux yeux, je suis un grand malheureux! il me faudra sacrifier Vénus à Bacchus! j'en suis venu au point où en était Jupiter, lorsqu'il enleva Ganimède pour lui verser à boire. » La duchesse de Berri, qui présidait à toutes ces fêtes avec une intarissable gaîté, savait l'art de consoler les ennuis de son père. Le souper commençait vers dix heures

du soir, et les convives ne sortaient de table que par deux et à tour de rôle: c'étaient des cris, des chants, des éclats de rire! Les femmes étaient d'ordinaire moins nombreuses que les hommes. Il m'est resté d'une de ces bacchanales une cicatrice à la joue, à cause d'un cristal que me lança Mme de Sabran, pour l'avoir embrassée. Pendant les nuits d'été, nous nous répandions dans les jardins, sans ordre et sans étiquette; la maîtresse de céans donnait l'exemple, et le Régent avait la prétention de ne pas demeurer en arrière. Je me rappelle que nous entendions dans le lointain les chartreux chantant l'*Angelus* de minuit; nous chantions aussi, mais sur une autre game. Cette vie sibaritique ne convenait plus à mon âge. Anacréon, que Richelieu me présentait pour modèle, était plus vieux que moi, je l'avoue; mais quand il festoyait le vin, l'amour et Bathyle, il n'était pas secrétaire d'Etat. Un vieillard a mauvaise grâce au milieu des folies de la jeunesse. Le Régent poussait même si loin l'oubli de son âge, que je lui disais fort inutilement:

« Monseigneur, vous avez plus de quarante ans.

— Oui, mon cher Dubois, répondait-il; mais j'en ai vécu plus de quatre-vingt.

— On ne s'en aperçoit pas à votre sagesse. »

Je ne lui pardonnais pas surtout de donner lieu à d'affreux soupçons; on a beau ne pas y croire, on gémit de les entendre.

De tous ses enfans, Son Altesse préférait ses trois filles, la duchesse de Berri, M^lle^ d'Orléans et M^lle^ de Valois; je comprends qu'il n'aime pas son grand nigaud de duc de Chartres. Qu'on en fasse un grand-maître des ordres du mont Carmel et de Saint-Lazare, rien de mieux; je suis bien trompé s'il ne s'enfroque pas quelque jour. Le Régent a donc affectionné ses filles, qui avaient pour leur père une prodigieuse tendresse, ce qui fit jaser; mais on s'y accoutuma, et l'habitude alla jusqu'à chanter dans les rues, les antichambres et partout, cette vilaine chanson qui commence ainsi :

Philippe est un joli mignon, etc., etc.

Ces infamies sont sorties de la boutique de M^me^ du Maine : vers et prose, chansons et épigrammes pleuvaient pour grossir ces calomnies,

et Son Altesse royale n'était pas le dernier à les répéter. « Que veut-on que je fasse? disait-il ; si le peuple ne chantait pas, il pleurerait. » Ce bon Prince ne voulait pas croire que ses familiers fussent les auteurs de ces injurieuses satires.

Parmi les plus sanglantes et les plus impunies, je citerai les *Philippiques* et la tragédie d'*Œdipe*. Les deux poètes qui les firent méritaient la corde. L'un fut mis en prison, d'où il s'échappa; l'autre fut comblé de présens. Tout le monde connaît La Grange-Chancel et Voltaire. La Grange que j'avais hanté en la compagnie de Racine, de Santeul et de Chaulieu, est un mouton avec une tête d'hyène : du reste, il est bon homme au fond, et bon vivant. C'est une figure de gnome, opaque, lourde et embarrassée d'embonpoint. On ne croirait pas qu'il y eût tant de fiel sous cette masse inerte, cette physionomie stupide et ces cheveux plats. On est fort étonné d'entendre sortir de cette épaisse enveloppe une voix aigre et criarde. — Il répète à tout propos, qu'il est bon, et que ses ennemis sont méchans. Il faisait des tragédies au collége, et celles qu'il compose encore aujourd'hui sont des ouvrages d'écolier. Il se dit com—

plaisamment l'élève de Racine, qui lui conseillait de faire des souliers, plutôt que des pièces de théâtre. L'abbé Grécourt, la princesse de Conti, dont il était page, M^me^ du Maine, qui lui avait fait part de ses faveurs, en firent ce qu'il est, un rimeur impudent, un libelliste enragé. Il n'avait que des obligations au Régent, qui le pensionna, et l'aida en plusieurs occasions; mais un procès s'étant élevé entre lui et le duc de La Force au sujet de quelques terres en Périgord, il voulut que sa cause fût la meilleure, parce que M. de La Force avait été protestant, puis abbé, puis duc, puis agioteur, puis accapareur, disait-il d'une voix de Thémis. Il s'adressa, pour avoir prompte justice, au duc d'Orléans, qui n'en put mais, et laissa le tribunal condamner La Grange aux frais et dépens : *Facit indignatio versus.* La Grange rejeta son malheur sur Son Altesse royale, et commença dès lors à l'étourdir de vers assez pitoyables, et, qui plus est, infâmes. Il disait tout haut les plus atroces choses contre ce Prince, qui n'y prit pas garde. L'impunité irrita La Grange : lorsqu'on lui demandait pourquoi il s'attaquait à plus grand que lui : « Pourquoi, ré-

pondait-il, le Régent a-t-il pris le parti de La Force contre moi! » La Grange était un loup furieux, que j'enchaînais avec de petites caresses et quelques dîners : je le fis venir et l'engageai à ne point forcer Son Altesse à lui fermer la bouche par autorité. « M. Dubois, me dit-il, je n'ai peur ni du Régent ni d'aucun de ses sycophantes. » Mes conseils s'envolèrent en fumée. Les visites qu'il me rendit à ce sujet, et sans conversion de sa part, excitèrent de méchantes langues à m'attribuer une partie des *Philippiques*. On répandit à la cour que je fournissais les faits que La Grange mettait en odes.

« Hé bien! l'abbé, me demanda le Prince, on parle d'horreurs écrites sous ta dictée contre mes filles et mes ministres.

—Monseigneur, répliquai-je, si ma main avait commis le crime de trahir Votre Altesse, je la couperais sur l'heure.

—Crois-moi, ne coupe rien, si ce n'est les oreilles des calomniateurs; mais prie La Grange d'épargner les dames. »

Déjà les premières *Philippiques* étaient terminées, lorsque la conspiration Cellamare fut dé-

ouverte. La Grange s'était si intimement impa-
onisé à Sceaux, que je fus tenté de le loger à
Bastille; mais la crainte de l'arme de Juvénal
l'empêcha d'en rien faire. La Grange, avec une
ardiesse incroyable, se déclarait le poète des
hilippiques, qui couraient le monde manuscrites
t imprimées à Amsterdam par les soins de ce
redin de Rousseau. On poussa l'attention jus-
u'à envoyer au Palais-Royal une copie plus
pouvantable que les autres, avec des notes en-
enimées de la plus noire perfidie. Saint-Simon
vait dès l'origine montré au Régent les deux
remières odes dans lesquelles on l'accuse haute-
ent d'avoir empoisonné les Princes et de vou-
oir usurper la couronne. Le Régent les déchira
n disant : « Voilà l'ouvrage d'un fou ou d'un
onstre! je ne veux pas prendre connaissance de
es libelles; car je le ferais condamner à mort. »
'est moi qui lui apportai l'ode troisième, qui an-
onçait une suite à cette entreprise des Furies. Je
e voulais pas perdre La Grange, mais sauver le
égent de cette conspiration poétique. Le soin
ue l'on a pris d'anéantir cet exécrable libelle
our qu'il n'en transpirât rien à la postérité me

décide à rapporter, quatre strophes comme des monumens de la rage de ce moderne Archiloque. Après avoir peint le commerce incestueux de Cynire avec sa fille Myrrha, il s'adressait à Vénus pour continuer cette effrénée allégorie contre le Régent et la duchesse de Berri :

Suis-les dans cette autre Caprée,
Où, non loin des yeux de Pâris,
Tu te vois bien mieux célébrée
Que dans l'île que tu chéris.
Vers cet impudique Tibère
Conduis Sabran et Parabère,
Rivales sans distinction ;
Et pour achever l'allégresse,
Conduis Priape à la Princesse
Sous la figure de Riom.

Que parmi de lassives troupes
De tes sujets les plus zélés
Le vin se verse à pleines coupes
Par la main des enfans aîlés;
Que la nature sans nuage
Montre en eux tous ces avantages,
Comme nos premiers aïeux :
Qu'ils tournent leurs mains effrontées
Contre des modes inventées
Pour le supplice de leurs yeux.

Vainqueur de l'Inde, dieu d'Eryce,
Soyez les âmes du festin ;
Faites que tout y renchérisse
Sur Pétrone et sur l'Arétin ;
Que plus d'une infâme posture,
Plus d'un outrage à la nature,
Excitent d'impudiques ris,
Et que chaque digne convive
Y trace une peinture vive
De Capoue et de Sybaris.

Dans ces saturnales augustes
Mettez au rang de vos égaux
Et vos gardes les plus robustes,
Et vos esclaves les plus beaux ;
Que la faveur ni la puissance,
La fortune ni la naissance,
N'y puissent remporter le prix ;
Mais que sur tous autres préside
Quiconque a la vigueur d'Alcide
Sous un visage de Pâris.

Voilà les horreurs que l'on vomissait contre régent de France! Les noms de Caprée pour Luxembourg, de Pâris pour la ville de Paris, ient des voiles si transparens, que l'on n'avait ; même l'alternative de feindre d'ignorer sur i tombaient ces grossières insultes. Malheu- ısement il se rencontrait beaucoup de vrai

dans cette fange. Le Régent entra dans une terrible colère de voir sa chère fille de Berri mêlée en ces atrocités. « Nocé, cria-t-il au premier moment, va-t'en avec quinze mousquetaires à la poursuite de ce misérable La Grange ; tue-le comme un chien, ce sera de la besogne de moins pour le bourreau.» Nocé y serait allé; mais je l'arrêtai en représentant à Son Altesse que ce serait fournir des armes contre lui, et que cette vengeance n'était ni juste ni nécessaire. Il se rendit à mes avis et m'en sut bon gré ; je fis avertir La Grange de s'enfuir, et quand je le crus hors d'atteinte, je mis des gens à sa poursuite. L'infernal Nocé avait déjà répandu le bruit que le Prince voulait se défaire de ce barbouilleur de libelles. La renommée enchérit bientôt sur ce bruit indiscret ; on alla jusqu'à dire que La Grange avait été assassiné; sa disparition subite justifiait cette assertion fausse. La Grange en eut avis, et voulut voir de près la figure qu'il aurait après sa mort ; il rentra en France, et fut pris à Avignon par un affidé de d'Argenson, moins attaqué et plus furieux que le Régent. La princesse de Conti obtint que, sans forme de procès, La

Grange serait envoyé aux îles Sainte-Marguerite; elle obtint, peu de temps après, que l'on faciliterait l'évasion de son ancien page, qui vagabonde en Suisse, en Italie et en Hollande, continuant ses *Philippiques* et en infectant toutes les oreilles; puisqu'il nommait le Régent Busiris et Procuste, n'eût-on pas bien fait de le traiter à la manière de ces tyrans de l'antiquité. Certes un pareil poète est plus dangereux que vingt Cartouches.

La tragédie d'*Œdipe*, qui fut représentée avec tant d'éclat et approuvée par Son Altesse royale, m'a toujours semblé dirigée contre les mœurs du Palais-Royal et du Luxembourg. Je l'ai dit, on ne m'a pas voulu croire : cependant le public a vu clair comme moi, et de là des sarcasmes poussés jusqu'à l'hyperbole. D'ailleurs, Arouet n'était pas à son coup d'essai satirique; depuis sa sortie des classes, il épigrammatisait à tort et à travers; il avait composé les fameux vers des *Moabites* et des *Ammonites*. Il avait mis sur le compte de son confrère en Apollon, Lebrun, qu'il haïssait, les *J'ai Vu*, auxquels il put ajouter : *J'ai vu* la Bastille! Je suis cause de sa prison, qu'il a si fort sur le cœur : il devrait me remercier de l'avoir

logé et nourri aux dépens du Roi ; ça lui a été du bon temps pour faire de la satire. On parle beaucoup de son poème de la *Ligue*, qui, pour se passer sous Henri IV, n'en est pas moins sans doute une allégorie du temps présent, avec la conspiration Cellamare et les du Maine. Quant à *Œdipe*, il aura beau se défendre d'intentions hostiles, je les lui prêterai toujours. Si le duc d'Orléans avait eu égard à mes avis, l'incestueux Œdipe aurait valu à son auteur, au lieu d'une médaille d'or à l'effigie de Philippe d'Orléans, quelques années d'ombre et de pénitence. Mais non, ce coquin d'Arouet égratigne d'une main et caresse de l'autre ; il flatte et calomnie ; il tient de la nature du chat, le plus faux de tous les animaux domestiques. Au Thibet, je parie qu'Arouet adorerait les excrémens du Grand Lama ; il s'en moque à Paris. Il n'a ni cœur ni âme ; mais il a de l'esprit ; il n'a que cela, mais il en a jusque dans la plante des pieds : c'est de l'esprit diabolique, si l'on veut. On prétend qu'il me ressemble ; je ne m'en ferai pas compliment. Toutefois il ne m'aime guère, malgré l'encens qu'il me brûle sous le nez ; vienne ma

disgrâce, et il me jettera de la boue. Il ne m'avait pas oublié dans les *J'ai Vu :*

J'ai vu des gens de rien tenir les premiers rangs.

Dans les lettres qu'il m'a écrites, il me compare seulement aux Sulli et aux Colbert, et dans ses épîtres en vers, il met le cardinal de Richelieu bien au-dessous de moi; j'en ris tout bas et fais bonne contenance.

Voltaire est un grand corps diaphane, et qui pourtant ne laisse pas voir facilement le fond de sa pensée. Sa figure maigre, pâle et osseuse, est empreinte d'une raillerie d'autant plus perfide qu'elle abonde en belles paroles. Il y a dans sa bouche pincée une continuelle épigramme, soit qu'il parle aux princes, soit qu'il parle aux valets. Il ne respecterait pas Dieu davantage, et même il affecte de traiter la religion avec un souverain mépris. « Prenez garde, lui ai-je dit, vous vous attaquez à forte partie, les prêtres et les dévotes! » Pour ma part, je ne me pique pas de piété, mais l'intolérance religieuse est mon antipode. Voltaire met de l'intolérance dans la philosophie. Tout devient poison sous sa plume; il extrait du

venin de la Bible, qu'il cite volontiers. Sa modestie n'est qu'une gaze jetée sur la haute opinion qu'il a de lui-même ; en cela, il fait preuve de goût. Mme de Villars a raison de dire, qu'il est comme une pierre d'aimant qui communique sa propriété au fer qu'elle touche ; en effet, j'ai vu des bêtes se déniaiser dans son commerce. Il y a de quoi faire une réputation, des bribes d'esprit qu'il laisse tomber sans y songer. Je l'ai signalé comme l'homme de France le plus dangereux, et l'événement démontrera ce qu'il peut faire avec sa plume, qu'il a nommée l'arme du ridicule. Il déteste les rois, et s'est fait leur courtisan ; il déteste les nobles, et il recherche la noblesse, s'intitulant pompeusement M. Arouet de Voltaire ; il envie fortune et honneur, et s'en va prêchant la médiocrité et l'obscurité du poète ; il veut jouer le rôle d'Encelade contre le ciel, et flatte plus d'un cardinal.

« Monsieur, lui ai-je dit, vous qui avez fait *Œdipe*, sauriez-vous expliquer l'énigme de votre caractère?

—Monseigneur, m'a-t-il répondu, je ne sais pas trop ce que je suis, mais je sais ce que je veux être. »

Enfin Arouet, que le Régent a comblé de faveurs, est auteur anonyme de presque toutes les épigrammes qui nous assassinent. Le plus horrible, c'est qu'il ne manque jamais de me les apporter avec de grands *hélas* d'indignation. Il finira par être cloîtré à la Bastille pour faire pénitence. Ainsi Crébillon m'a donné comme certain que les vers qui coururent à propos d'*OEdipe* sortaient de la même fabrique :

La grosse Valois, etc. etc.

Arouet a fait la demande et la réponse :

C'est beaucoup d'honneur à Philippe,
Que de lui comparer OEdipe.
L'un ignorait ce qu'il faisait,
Mais l'autre sait bien ce qu'il fait.

Son Altesse royale ne sait pas les haines que l'on ameute contre lui avec de méchantes rimes. Gare au gouvernement qui se laisse battre en bréche par le ridicule où le mépris. Arouet! avec son *OEdipe*, nous a plus maltraités que la conspiration Cellamare.

Il avait composé cette tragédie à dix-neuf ans.

Sa détention à la Bastille, que j'eusse préférée à ma rétention d'urine, lui donna le loisir de mettre la dernière main à son ouvrage. Ce n'était pas peu de chose que d'avoir à vaincre l'*Œdipe* du grand Corneille; celui de Sophocle n'intéresse que les collèges. Sitôt qu'il fut hors des verroux, il fit des démarches à la Comédie-Française pour qu'on représentât *Œdipe*: « Le succès, disait-il aux acteurs, sera à la portée de tout le monde, car le Régent est au Palais-Royal. » Les acteurs firent ce qu'ils purent pour le détourner de donner cette tragédie au théâtre, et, pour le dégoûter, exigèrent de nombreux changemens, et un amour *honnête*, selon l'expression de Dufresne. Arouet poussa Philoctète à côté de son incestueux OEdipe, et sollicita la permission de jouer la pièce. Le père La Rue, qui la connaissait, m'exhorta secrètement à la faire défendre. Mais Arouet, s'appuyant de tous ses amis et protecteurs, me devança auprès de Son Altesse royale. J'étais présent, ainsi que M^me^ d'Orléans, à l'audience qu'il sut tourner à son avantage.

Il arriva présenté par le marquis de Breteuil et nous apitoya par ses génuflexions. Il avait un

bel habit de cour, et je l'arrêtai au milieu de sa première phrase, pour lui demander où il l'avait acheté.

« Monseigneur, me dit-il, j'ai conspiré contre la mythologie, qui représente Apollon à moitié nu, et contre Boileau, qui nous le montre crotté jusqu'à l'échine, en la personne de Colletet.

— Monsieur, repris-je, tant que vous ne conspirerez pas autrement, vous vivrez sans crainte de la Bastille.

— Je ne crains, répliqua-t-il, que de déplaire à Son Altesse royale.

— En ce cas vous n'avez rien à craindre, dit avec bonté le duc d'Orléans : on raconte des merveilles de votre *OEdipe*.

— Ah ! Monseigneur, répondit-il, je veux vous en faire juge vous-même.

— C'est un vilain sujet qu'OEdipe ! interrompit M^me^ d'Orléans.

— Je ne l'ai cependant choisi que pour vous plaire, riposta le petit Arouet en se mordant les lèvres.

— Oui, continuai-je, mais Aristote ne prescrit-il pas de finir par la punition du crime ?

—Mon OEdipe, dit Arouet, se crève les yeux, comme vous savez.

— C'est un affreux supplice d'être aveugle, ajouta le Régent en touchant son œil malade.

— Puis-je espérer, interpréta le poète, que vous le serez pour les défauts de mon ouvrage?

— Soit, Monsieur des *J'ai Vu.*

— Monseigneur, je vous jure que je ne suis pour rien dans cette platitude; mais je me réjouis d'y pouvoir ajouter que *j'ai vu OEdipe* représenté sous les auspices de Votre Altesse.

— Voltaire, dit M. de Breteuil, parlez-nous un peu de votre chef-d'œuvre.

— En quatre mots voici la pièce, reprit l'insolent : Jocaste est une très-digne reine, qui s'est mariée avec son fils sans s'en douter, du moins l'histoire le dit; OEdipe a de plus tué son père Laïus, toujours sans s'en douter: tant il est vrai que la fatalité est de beaucoup dans le mal qu'on fait, et non pas dans le bien !

—Oui, répliqua Breteuil, Jocaste n'est-elle pas pas en affaire de cœur avec un certain Philoctète? cela est fort plaisant.

— Et de bon exemple, dit M^me^ d'Orléans.

— Oh mon Dieu ! repartit Arouet, qu'est-ce qui s'avise d'épouser sa mère aujourd'hui ! la grave antiquité est pleine de quiproquo semblables.

— Ne seriez-vous pas d'avis de changer le nom d'OEdipe? proposai-je.

— Pourquoi cela? m'objecta le poète d'un air pétillant de malice, n'est-ce pas son véritable nom?

— En vérité, dit le Régent, Corneille a bien fait une tragédie sous ce titre.

— Sans doute, lui fit observer Arouet; mais on prétend qu'il ne l'eût pas faite sous la Régence. Pour dernière grâce, Monseigneur, je vous prie d'assister à la première représentation.

—Avec M^me^ d'Orléans et ma famille, » promit le bon Régent.

Arouet sortit radieux des traits de satire qu'il avait lancés à bout portant. Quand il fut dehors ainsi que Breteuil et la duchesse :

« Parbleu ! m'écriai-je, Monseigneur, ne voyez-vous pas que ce marmot se moque de vous?

— Est-ce sa faute s'il a un visage à grimace de singe ?

—Comment ! vous n'avez pas compris qu'Œdipe était Philippe d'Orléans ?

— Fi donc! alors Jocaste serait Mme d'Orléans, ou Madame; et toi tu serais Philoctète, l'ami d'Hercule et la terreur des monstres.

— Je m'étonnerais si Arouet n'avait pas peur de moi. Quant à l'ami d'Hercule, je suis le vôtre, et cela me suffit.

— Je suis curieux de voir si le parterre me reconnaîtra. »

La représentation eut lieu. Je soupçonne Arouet d'avoir préparé ce prodigieux scandale. Le duc d'Orléans était en loge avec Madame, Mme d'Orléans, la duchesse de Berri, Mlle d'Orléans et Mlle de Valois. Toutes les maîtresses et tous les roués garnissaient la salle, et le parterre était plein de cabaleurs. Déjà sur les affiches le titre d'*Œdipe* avait été remplacé au crayon par le nom de *Philippe;* celui-ci affecta de ne rien laisser paraître de son mécontentement : mais avant que la toile se levât, les spectateurs regardèrent sa loge avec des murmures et des rires insultans. Le Régent fit semblant de ne s'en pas apercevoir, et continua de causer bas avec sa

fille de Berri. Lorsque Dufresne parut sous les traits d'OEdipe, on remarqua, dans une stupéfaction bruyante, qu'il avait calqué son air sur le Régent lui-même. Pour achever la ressemblance, sa perruque était en tout point pareil à la sienne. Son Altesse royale ne put s'empêcher de sourire, ses filles l'imitèrent; je ne saurais dire les applaudissemens qui éclataient, soit qu'OEdipe parlât de ses crimes, de son inceste, ou du malheur de ses sujets.

Quand il se voit enfin, *par un mélange affreux*,
Inceste et parricide, et pourtant vertueux,

tous les regards, fixés sur le Régent et sa famille, portèrent ce vers à son adresse, et, pour déguiser son embarras, il eut l'idée d'applaudir; son exemple fut suivi de tout le monde, et par cette résolution, dont le succès n'était pas certain, il déjoua la méchanceté, qui se promettait de lui porter un coup terrible dans l'opinion. Il est vrai cependant qu'au moment où le grand-prêtre dit :

Malheureux, savez-vous quel sang vous donna l'être ?
Entouré de forfaits à vous seul réservés,
Savez-vous seulement avec qui vous vivez ?...

on entendit une voix qui interrompit l'acteur : « Plaisante question ! qui le sait mieux que lui ? » L'acteur continua :

> O Corinthe ! ô Phocide ! exécrable hyménée !
> Je vois naître une race infâme, infortunée,
> Digne de sa naissance et de qui la fureur
> Remplira l'univers d'épouvante et d'horreur.

« Diable, reprit la même voix, combien donc auront-ils d'enfans ? » Mme de Berri changea de couleur et fut sur le point de s'évanouir. Cette singulière impression n'échappa point à la partie de l'auditoire qui voyait le spectacle dans la loge de Son Altesse royale.

La représentation fut troublée par un incident fort burlesque : la fille que la Desmares avait eue du duc d'Orléans était en loge ouverte avec son frère naturel, le chevalier d'Orléans. Cette belleeso nne était depuis peu de temps hors du couvent de Saint-Denis, où elle avait été élevée sans savoir de qui elle était fille. Desmares ne l'avait pas vue depuis sa naissance, parce que les religieuses avaient déclaré qu'une comédienne gâterait, par sa présence, le fruit d'une éducation

faite à l'ombre des autels. Desmares, qui avait des accès de maternité, ne pardonna pas cette rigueur au Régent, qui déjà, d'après mon conseil, s'était refusé à prendre sur son compte un autre enfant, sous prétexte qu'il était trop arlequin.

« Qu'entendez-vous par là? lui demanda Desmares.

— J'entends, reprit Son Altesse, qu'il est de trop de pièces différentes. »

L'électeur de Bavière se montra moins difficile et s'accommoda de l'*arlequin*, en gratifiant la mère d'une tabatière enrichie de beaux diamans. M^lle^ Desmares, après sa sortie du couvent, venait d'être installée au Palais-Royal, sous la tutelle paternelle; elle pleura beaucoup de n'être point légitimée comme son frère, le chevalier d'Orléans, qui l'accablait d'amitié avant qu'elle fût mariée au marquis de Ségur. On la menait au théâtre pour la décloîtrer tout-à-fait. Jocaste, qui s'occupait moins de ce qui se passait sur la scène que dans la salle, distingua une angélique figure qui rougissait des amours d'OEdipe. Elle sentit un je ne sais quoi qui faillit la distraire de

son rôle. Arouet, quoique fort affairé après la queue du grand-prêtre, s'aperçut le premier du trouble de sa reine, et lui dit à l'oreille :

« En ce moment vous oubliez OEdipe,
Reine des cœurs, pour penser à Philippe.

— Petit sphinx, reprit-elle, tu l'as deviné.

— Ma princesse, y pensez-vous?

— Sans doute; va-t-en savoir quelle est cette jolie mijaurée, en loge avec le chevalier d'Orléans.»

Arouet, pour obéir à cette impérieuse reine, courut après Fontenelle. « C'est l'instinct maternel qui a parlé, dit celui-ci, cette jeune personne est sa fille. » Arouet attendit la mort de Jocaste et la fin de la pièce, pour apprendre à la Desmares ce qu'il savait.

« Hé bien, Arouet, lui dit-elle, tandis que les bravos retentissaient autour d'eux, est-tu content? tu ne m'embrasses pas?

— Si fait, répondit Voltaire en action et en paroles; mais ne vas-tu pas embrasser ta fille, qui t'applaudissait d'une façon si filiale?

— Ma fille! »

Sans ôter sa couronne ni ses habits de théâtre,

elle s'en vint tout effarée à la loge où sa fille ne pensait non plus à elle que si elle n'eût jamais existé.

« Tiens, voilà Desmares! dit le chevalier d'Orléans.

— Voilà Jocaste! dit la petite religieuse.

— Voilà ma fille! dit l'actrice en la pressant dans ses bras, au grand étonnement de celle-ci. Oui, c'est mon enfant, » répétait-elle avec des larmes.

Mais cette pauvre enfant pleurait aussi d'être fille d'une comédienne. Le duc d'Orléans fut si mécontent de cet esclandre, qu'il envoya Desmares coucher au Fort-l'Évêque. Arouet obtint sa liberté le lendemain. Cet effronté dédia sa tragédie à M^me^ d'Orléans, ce qui mit le comble au tumulte. M^me^ de Berri, par bravade, je crois, assista cinq fois de suite avec toutes ses dames aux représentations d'*Œdipe*. « *Lassata, non satiata recessit* (1), » disait, d'un air superbe, Juvénal-Arouet.

(1) « Elle se retira lassée plutôt que rassasiée; » citation d'un vers fameux de Juvénal.

(*Note de l'Editeur.*)

Je n'oserais apprécier jusqu'à quel point était juste le rapprochement muet que l'on faisait entre OEdipe et Philippe d'Orléans. Je nie avec conviction les rapports coupables qu'on lui a prêtés avec ses trois filles ; j'ai dit que le Régent était bon père, et voilà tout.

Sa seconde fille, M^lle^ d'Orléans, était digne d'inspirer de l'amour à tout autre qu'à un père ; mais si bien des plus huppés seigneurs de la cour se hasardèrent à l'aimer, pas un n'en vint à son honneur ou à son déshonneur, comme on voudra l'appeler. Elle était admirablement bien faite avant son séjour à l'abbaye, qui lui a donné trop d'embonpoint ; aussi, du temps qu'elle faisait l'ornement du Palais-Royal, avait elle adopté une manière de robe claire de tissu, et faite en sorte qu'elle dessinait toutes les formes de ce beau corps ; sa coquetterie se bornait là. Sa peau blanche et rosée, ses dents d'ivoire, ses yeux azurés, ses cheveux d'un blond doré, chacun de ces avantages particuliers en faisait une beauté parfaite. Ses petits pieds et ses mains délicates suffisaient pour passionner les plus froids. L'éducation ne l'avait formée qu'à demi. Chanter à ravir,

danser encore mieux, exceller dans les ouvrages de femme, peindre comme son père, ce n'était rien pour elle; son bonheur était de se livrer à des goûts et à des exercices de garçon : peut-être qu'en sautant il lui était arrivé la même chose qu'à Marie Germain, qui devint homme tout-à-coup. Elle préférait à des jeux plus paisibles, les chiens, les chevaux et la chasse. Le Régent voulait qu'on ne contrariât pas ses penchans, et riait de l'entendre dire qu'elle se ferait religieuse. Elle avait une hardiesse martiale que j'avais raison de redouter. Un jour que je passais dans le jardin de Saint-Cloud, mon chapeau en tête, elle se trouva sur mon passage, un pistolet à la main.

« L'abbé, ne bouge pas, me dit-elle, je veux voir si j'abattrai la pomme de Guillaume Tell.

— Mademoiselle, repris-je tout effrayé, choisissez un autre but que mon chapeau.

— Non pas, l'abbé, tu es posé comme il faut; ne t'inquiète pas, je suis plus adroite que tu ne crois.

— Au secours! Grâce, M^lle^ d'Orléans! »

Le coup était parti, et ses éclats de rire ne me

rassuraient pas. Le pistolet par bonheur n'était chargé qu'à poudre.

« Comment, l'abbé, me dit le Prince, à qui je racontai cette gentillesse, tu as peur d'une religieuse !

— Grand Dieu ! quelle religieuse ! »

Il est vrai que le duel de Mme de Nesle et de Polignac, en l'honneur de Richelieu, n'avait pas encore fait foi du courage des femmes. Mlle d'Orléans, qui faisait la prude, s'amouracha pourtant d'un histrion. C'est le seul amour *véritable* que je lui aie connu : elle n'était pas encore abbesse de Chelles.

Mlle d'Orléans avait un goût prononcé pour l'Opéra, sanctuaire de toutes les déesses de la mythologie ; ce goût paraissait assez incompatible avec celui du couvent. L'Opéra n'est pourtant qu'un couvent d'un ordre particulier, dans lequel les novices ne sont point admises. Mlle d'Orléans y allait donc souvent en loge avec sa mère ; elle admirait surtout les danseuses, qui sont d'ordinaire faites au tour et pétries de grâces. Je ne sais pourquoi elle arrivait et repartait en soupirant. Madame lui demanda le pourquoi de cette

tristesse intempestive : « Ah ! dit-elle, je songe à toutes les âmes que Satan vole au bon Dieu ! » c'était une admirable charité chrétienne. Depuis quelque temps, je m'apercevais, sans rien dire, que Mlle d'Orléans s'occupait moins des âmes de danseuses à sauver, et plus de Cauchereau, qui fait un très-agréable chanteur ; voilà tout ce que je sais de ses talens. Du reste, il a les formes et la beauté d'une femme ; blanc de teint, avec des pieds et des mains fort délicats. Je ne sais qui l'appelait Mlle Cauchereau, sans méchante intention. Toutes les fois qu'il chantait, Mlle d'Orléans ne manquait pas d'y venir, et roulait des yeux mourans qui me donnaient envie de rire. Un soir que Mme d'Orléans était seule avec sa fille dans la loge, j'y entrai pour y chercher Son Altesse, qui battait les buissons des coulisses. Je m'approchai de Mme d'Orléans, qui me reçut, comme toujours, avec une froideur polie et nonchalante. Mlle d'Orléans tenait ses yeux attachés sur messire Cauchereau, qui me sembla d'intelligence. L'air qu'il roucoulait avait un caractère italien fort tendre. Mlle d'Orléans se délectait à l'entendre, et lorsqu'il eut fini par une brillante

roulade, elle s'écria tout haut : « Ah! mon cher Cauchereau! » Cette galante exclamation était dite d'un ton si amoureux, que l'auditoire en rit avant de savoir d'où elle partait; mais quand sa rougeur eut décelé Mlle d'Orléans, la gaîté redoubla, et l'on battit des mains ; Cauchereau trépignait de colère; Mme d'Orléans était stupéfaite et irritée; Mlle d'Orléans faillit s'évanouir ; moi, témoin impassible de cette scène bizarre, j'avais peine à garder mon sérieux en pensant au *cher Cauchereau.*

« Mademoiselle, dit enfin la mère, vous irez dans un couvent, jusqu'à ce que je vous pardonne.

— Volontiers, Madame, » reprit la fille en relevant la tête d'un air martial.

Je n'aurais pas cru que le Régent fût assez peu philosophe pour se fâcher contre le *cher Cauchereau;* il le voulait envoyer aux îles Sainte-Marguerite; mais Mme d'Orléans le pressait de faire de sa fille une religieuse; Mme de Berri le lui conseillait dans l'intérêt de sa sœur : enfin, après bien des débats, le duc d'Orléans s'est résigné à ne pas contrarier cette vocation inexplicable, quoi qu'on die. Il eut plusieurs conférences avec

Mlle d'Orléans, après lesquelles il avait les yeux remplis de larmes. Certes il en coûte à un bon père de se séparer de sa fille pour l'ensevelir dans un couvent. Il évita même de m'en parler, de peur de rouvrir ses blessures; seulement il dit devant moi : « L'abbaye de Chelles n'est pas loin, heureusement. » Madame n'avait pas été avertie de cette résolution subite; on craignait qu'elle ne s'y opposât, tant elle avait en horreur les religieuses. On feignit que Mlle de Chartres désirait seule entrer dans un cloître, de son propre mouvement : au fond, elle ne demandait pas mieux.

Deux jours après l'aventure de l'Opéra, Mlle d'Orléans revint d'une promenade qu'elle avait faite à cheval à l'abbaye de Chelles, avec sa sœur de Berri. Madame et Mme d'Orléans se trouvaient ensemble à se quereller comme de coutume. Mlle d'Orléans entra fraîche et souriante, et, comme si ce fût une comédie, se jeta aux genoux de Madame, en disant :

« Voulez-vous, Madame, me permettre d'aller à Chelles faire mes dévotions ?

— Et pourquoi à Chelles, s'il vous plaît? répondit Madame, d'un ton sec; ne pouvez-vous

« Ces statues de marbre, dit Nocé, ne faisaient pas attention aux hommes! » A quoi bon chercher des regrets! ces petites saintes avaient d'ailleurs tout ce qu'elles souhaitaient. Pendant le sacrifice de Mlle d'Orléans, le Prince se tint renfermé avec Mme de Valois, la seule fille qui lui restât. Il continua ses visites à Chelles, où il ne manqua jamais d'aller passer la journée une fois par semaine. Mme de Villars, au grand dépit de Mme d'Orléans, céda sa place à Mlle de Chartres; elle fit du bruit de ce qu'en attendant une abbaye vacante, on lui donnait une pension de douze mille livres. Je n'allai qu'une fois avec Son Altesse prendre l'air que l'on respire chez les colombes de Chelles; je ne sais qui m'avait fait une réputation si vilaine, que je ne vis que des fugitives et des voiles baissés. Il est vrai que je n'avais pas encore mon chapeau de cardinal. Enfin Madame est morte en disant : « Je voudrais bien savoir ce qui plaît tant à sainte Bathilde. » Je n'ajoute point foi à ce couplet d'une chanson anonyme :

C'est le mystère
Qui préside au dortoir;

Le soin de plaire
En fait tout le devoir.
De ce charmant réduit
On écarte le bruit;
Et pour plus d'une affaire
L'amour est introduit
Par le mystère.

Richelieu, qu'il ne faut croire qu'à moitié, s'est vanté d'une excursion à Chelles sous les habits d'un jeune abbé; mais comme il a dit devant moi que c'était en costume de novice qu'il avait fait ce beau coup, je l'ai laissé se donner un démenti à lui-même. Il m'est revenu que ces religieuses n'avaient que faire de galans.

Mme de Berri est morte bien misérablement: elle a fait pénitence en ce monde, car mieux vaudrait être laitière avec une bonne santé, que princesse du sang et condamnée par les médecins. Cela me commande un retour sur moi-même, qui suis cardinal avec une si pauvre vessie. J'ai sujet d'avoir peur de la mort; j'ai tout à perdre et rien à gagner. Mme de Berri avait pourtant quelques belles qualités, de la dévotion malgré toutes ses erreurs, de la générosité et de la grandeur d'âme. Je ne vois pas grand mal à écouter

le plus d'amans possible quand on peut leur tenir tête; mais c'est folie d'être soi-même son bourreau. J'en avais souvent averti le duc d'Orléans, qui ne se dérangea pas de son système de prédestination.

« Monseigneur, lui avais-je dit, Mme de Berri se tuera comme d'un coup de pistolet; elle ne se refuse rien.

— Parce que sa naissance et son rang lui accordent tout.

— Je ne suis pas fils d'apothicaire pour ne pas me connaître en médecine; si votre fille continue d'aller de ce train, je ne lui promets pas une longue route.

— Courte et bonne, Dubois, n'est-ce pas une de tes maximes?

— Non, Monseigneur, longue et bonne.

— Dis-moi où l'on en vend? Va, je te défie de vivre un jour de plus....

— Que je ne vivrai ! sans contredit. Mais si je rencontre un précipice devant mon chemin, je chercherai à l'éviter, plutôt que de m'y lancer la tête la première. »

Mme de Berri ne se corrigea pas. Elle faisait

mille enfantillages qui semblaient annoncer que son esprit n'était pas moins dérangé que sa santé. Elle tranchait de l'asiatique ; une fois j'entends dans la rue un tumulte de gens et une musique guerrière ; je pensai qu'il nous arrivait quelque ambassadeur de Siam ou de la Chine, ou bien encore que Law recommençait ses parades du Mississipi ; je me mis à la fenêtre, comme tous les bâtards, et je fus témoin d'une entrée triomphale de M^me^ de Berri sur un char d'opéra traîné par des chevaux blancs, escortée de ses mousquetaires, de trompettes et de tymbales. On aurait dit la fête de la déesse Cérès avec tous ses corybantes. Elle traversa Paris en cet équipage burlesque. Une autre fois elle arriva à l'Opéra sous un dais porté par quatre Hercules de sa maison. Chacun cria haro sur le *baudet*. Quand elle reçut l'ambassadeur de Venise, il lui fallut une estrade où mettre son fauteuil, parce que, disait-elle, une princesse du sang de France vaut trois *dogues* de Venise.

Ce ne furent pas là ses seules fautes ; j'ai parlé le plus honnêtement possible de son Luxembourg, et je n'ai pas voulu en dire davantage. Mais ces

roués, ces gardes, ces amans, ces femmes perdues, ces soupers nocturnes, ces mystères de la Muette, tout cela trouvera un historien. Nous verrons si le généalogiste de Saint-Simon foulera aux pieds sa pudibonderie, lorsqu'en son journal il lui faudra toucher, par écrit, ce qui n'a pas même été dit de bouche; en tous cas, qu'il se gare de la Bastille! Les erreurs des grands sont des secrets d'État. Pour moi, soit vieillesse amère, pruderie ou discrétion, il est des choses que ma main droite ne dirait pas à ma main gauche.

La Duchesse, par une de ces inconcevables fatalités que reconnaît le duc d'Orléans, avait épousé Riom, qui n'avait d'autre mérite que d'être neveu de Lauzun. Ce mariage s'était fait secrètement; puis le Régent y avait consenti, de crainte de chagriner son enfant chérie. Riom avait pris un terrible empire sur M^me^ de Berri, qui se laissait conduire par lui, comme à la lisière. Qu'avait-il pourtant ce Riom de si avantageux? Il faudrait le demander à M^me^ de Polignac, qui enferma dans sa chambre, pendant deux jours et deux nuits, cette tête de crapaud, comme l'appelait Madame en bon allemand. Cette expression peint

l'homme. Une peau tachetée comme celle d'un serpent, huilée comme celle d'un nègre, changeante comme un caméléon, n'est-ce pas là quelque merveille! Son nez retroussé et sa bouche démesurée, voilà ses agrémens. L'esprit est à l'avenant, lourd, grossier, et gascon par-dessus tout. Avec cette encolure a-t-on le front de faire le muguet de cour!

« Ma fille, disait Madame à la Duchesse lorsqu'elles étaient de bonne intelligence, votre Riom ressemble à une figure de paravent chinois.

—Je le veux bien, répondait-elle; mais je m'en contente.

—La Mouchy, votre seconde dame d'atour, s'en contente aussi.

— Bien difficile qui ne s'en contenterait pas! je vous promets qu'avec lui ce ne sont pas des amours en peinture! »

La Duchesse disait, comme autrefois son père: « Je ne suis pas jalouse; que si on se trouve à une bonne table, peu vous importe les miettes qui tombent à terre; bien sot qui se baisserait pour les ramasser. » Suivant cette morale, Riom avait vingt maîtresses, et sa femme de Berri ne s'en aper-

cevait pas. Elle eut de lui un, peut-être deux, peut-être trois enfans, que l'on a cachés en attendant que le mariage fût déclaré. La mort déplorable de la Duchesse a rompu tous ces projets.

Mme de Berri était grosse de plusieurs mois, et en faisait mystère, surtout à son père : c'est pourquoi elle ne s'absentait d'aucune partie de plaisir, et même elle alla en chasse galoper à cheval après les *boudins*; c'est la façon dont elle désignait le sanglier, qu'elle aimait avec gourmandise. Riom était parti pour la guerre d'Espagne avec le régiment qu'elle lui avait acheté; les nuits du Luxembourg, d'Asnière et de la Muette continuaient de plus belle. La Duchesse ne sortit pas saine et sauve des imprudences qui n'étaient que des bravades. Elle eut une couche ou une fausse couche à la suite d'une soirée passée sur l'herbe. En ce temps-là les femmes grosses étaient si communes à la cour, qu'on n'y prenait pas garde, mais bien à celles qui ne l'étaient pas. A ses relevailles, Mme de Berri, non bien rétablie et le sentant, s'ingéra de changer de conduite. Depuis un temps, elle allait, en forme d'amusement, faire des pénitences

chez les Carmélites de Chaillot, où elle avait sa cellule. Deux ou trois de ses dames l'accompagnaient, et là, durant deux ou trois jours, elle se cloîtrait, comme si le jeu lui eût plu. Les prêtres, qui ont l'œil dans le palais des rois, savaient mieux que personne les incartades de la Duchesse : ils ne soufflaient mot, mais ils étaient à leur poste. Enfin ils tonnèrent contre les pélerinages de M^me^ de Berri. Celle-ci s'en inquiéta peu, et réitéra ses voyages. On dit qu'elle prit du froid dans une promenade au jardin pendant qu'il pleuvait; on la ramena malade à Paris; ensuite à Meudon. Deux mois après, elle partit pour Saint-Denis!

La maladie eut de singuliers symptômes; comme elle cacha son accouchement jusqu'à la fin, les médecins la traitèrent pour une hydropisie; elle avait des douleurs insupportables dans toutes les parties du corps, et jusque dans les cheveux. Ses pieds étaient gonflés de poches d'eau. On pensa ensuite à la goutte; mais bains, saignées et drogues ne purent triompher de ce mal inconnu, effrayant, comme celui dont mourut l'Antiochus de la Bible. Le Régent, poursuivi par d'étranges idées, s'obstinait à lui demander la cause de son mal; elle in-

ventait cent mensonges, jusqu'à dire qu'elle avait mangé des melons à certaine époque. La Mouchy, qui employait ce temps à voler sa maîtresse, ne disait à personne la vérité. Madame vint se jeter au travers de la faculté, avec sa médecine allemande. Elle voulait qu'on lui mît la glace aux pieds et la moutarde à la tête; ou bien elle débitait à la moribonde des sermons qui commençaient et finissaient par : Riom la tête de crapaud. Elle lui dit fort mal à propos :

« Est-il vrai que vous soyez mariée avec Riom, qui n'est pas prince de la maison d'Aragon, mais cadet de Gascogne ?

— Ah ! Madame, reprit-elle, laissons là cette plaisanterie ! n'ai-je pas l'honneur d'être connue de vous, comme trop orgueilleuse pour descendre si bas ? »

Cependant le mal empirait; le duc d'Orléans, qui ne s'aveuglait pas sur l'état de sa fille, ne quittait plus Meudon. M^me^ de Berri demanda les sacremens, et l'on fit des promesses au clergé, qui les donna après des difficultés de comédie. Je ne me suis pas fait rendre compte de ces sortes de détails; on exigea seulement une renonciation

à l'égard de Riom. Les sacremens furent administrés en règle. Il y avait de quoi rendre le Régent dévot; aussi bien il finira par là. Cette pauvre Duchesse avait perdu tout son embonpoint, et s'en chagrinait en regardant ses mains et ses bras de squelette. Une heure avant sa mort elle demanda un miroir, et sourit de sa maigreur excessive. L'émétique qu'on lui fit prendre avança sa mort, qui fut douce; dans la nuit du 19, elle appela son père à voix basse, lui parla dans l'oreille, l'embrassa, et poussa un grand soupir, qui fut le dernier. Ce n'est pas elle que je plaignis, mais son malheureux père! Lorsque j'entendis l'orage qui dura toute cette nuit-là, je regardai ma montre, qui marquait deux heures et demie; je m'écriai, par un pressentiment que je ne puis comprendre: « La duchesse de Berri est morte! »

Son corps fut ouvert. Les médecins s'étonnèrent qu'elle ne fût pas morte plus tôt. On l'emporta la nuit à Saint-Denis, sans pompe; sa maison escortait le cercueil. Cette perte n'en fut pas une pour ceux qui ne l'avaient pas connue dans son intérieur. Ses amans la regrettèrent. Quand son convoi passa, la Mouchy, non contente de l'avoir

dépouillée de son vivant, joua de la flûte à la fenêtre. Le Régent l'exila de Paris, ainsi que son mari. Il aurait dû la faire pendre pour apaiser les mânes de sa fille!

CHAPITRE V.

Épitaphes de la duchesse de Berri. — M^lle^ de Valois; son portrait; ses amours; bonne à marier. — Chagrin à la cour. — La Grande Duchesse de Florence. — Les fiançailles. — La rougeole. — Départ et voyages. — Les *Imitations*. — Résignation de la princesse de Modène. — Salvatico. — Les *Ah! Ah!* — Maîtresses du Régent. — Bergeries de la comtesse d'Argenton. — M^me^ de Parabère. — Son mari. — L'ivrogne. — Le diamant. — M^me^ de Parabère et l'archevêque de Cambray. — Portrait de cette dame. — Le Régent, David et Salomon. — M^me^ de Sabran; son portrait. — Le mari chambellan. — Lettre au *chien de race*. — *Philippe* à l'Opéra. — La Souris enlevée par Richelieu. — Emilie; son portrait. — L'affaire importante. — La robe et les billets de banque. — Le Régent loup-garou. — La mère et la fille. — M^me^ du Deffant. — M^me^ d'Averne; son portrait; son caractère. — L'amant et le payeur. — Un mari. — Le ceinturon. — Vers inédits de Voltaire. — M^me^ de Nicolaï. — Le Dubois femelle. — M^me^ de Falaris. — Ordonnance du médecin.

La duchesse de Berri eut deux singulières épitaphes : l'une en Espagne, l'autre à Saint-

Denis. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à l'armée où était Riom, le prince de Conti, à qui elle avait refusé ce qu'elle accordait à tant d'autres, en lui disant : « Nous avons assez de bossus dans la famille royale! » fit éclater une joie indécente; il oublia sa dyssenterie pour courir après Riom, fort triste de la perte qu'il faisait du titre de duc, et mal consolé par un héritage de quatre cent mille livres de dettes. Le prince de Conti lui cria de loin :

Elle est morte la vache aux paniers !
Il n'en faut plus parler !

Riom se prit à rire. Pendant ce temps-là, un mauvais plaisant avait affiché dans l'église de Saint-Denis un placard portant ces mots entourés de dessins allégoriques : *Hîc jacet Voluptas!!!*

Je voudrais bien savoir à ma mort ce que l'on dira de moi. Il me semble que mon panégyrique se trouve tout entier dans ces trois mots : *Dubois, cardinal-ministre.*

Si M^me^ de Berri n'était pas morte si vite, M^lle^ de Valois n'eût pas épousé le prince de Modène. Ce fut un mariage à couteaux tirés; assez

peu politique, puisqu'il était inutile, et je me réjouis de n'y avoir pas contribué. Madame a fait seule cette belle œuvre, et ni son fils ni sa petite-fille ne lui ont pardonné. Elle agissait pourtant dans un bon motif.

Mlle de Valois, maintenant princesse de Modène, était une réminiscence de Mme de Montespan, avec les défauts, la paresse et l'insouciance de sa mère. Elle a de plus une tête romanesque : à douze ans elle savait ce qu'une jeune fille doit ignorer ; elle ignorait ce que l'on doit savoir à son âge. Richelieu et quelqu'un encore firent son éducation, elle a fait le reste. Ce n'est pas une belle, ni même une jolie femme ; mais elle est appétissante, agaçante, et je m'étonne peu qu'on l'ait aimée tant qu'elle a voulu. Il y a dans ses yeux un je ne sais quoi qui attire, et son teint de rose s'accorde bien avec une peau de satin. Malgré sa nonchalance native, elle doit se fatiguer de sourire à chaque instant. Ce sourire habituel serait un attrait bien plus doux, si elle n'avait pas une grande vilaine dent, comme un croc de sanglier ; son nez ressemble à un bec d'oiseau de proie ; ses jambes sont longues comme des pattes de ci-

gogne; son corps, gros et ramassé; enfin la taille fort mal prise, gauche et guindée; cependant elle plaît. Elle aurait plus d'esprit si elle voulait prendre la peine d'en avoir; mais elle s'ennuie de tout, même de sa personne; de chant, de danse, d'étude, elle n'en veut pas pour rien, et je ne sais que l'amour qui la puisse tirer de cette apathie, plus grande encore que je ne dis.

Elle menait avec Richelieu une affaire galante qui était connue à la ville et publique à la cour. Le Régent *débonnaire*, comme dit la chanson, avait tout fait contre une passion qui le chagrinait. Ni le prétendu mariage de Richelieu avec M^lle^ de Charolais, ni son séjour à la Bastille, ni son exil, ne purent refroidir la tendresse que lui portait M^lle^ de Valois; les prières, les ordres de son père n'eurent pas ce pouvoir que l'absence n'avait pas sur son cœur. Son Altesse ne se découragea pas non plus à cause des mauvais bruits que les du Maine semaient dans toutes les oreilles. Depuis la mort de sa chère Berri, il versait des larmes amères dans le sein de sa fille cadette, et ne cessait pas plus ses voyages de Chelles, que ses entrevues avec M^lle^ de Valois, qui, en

cachette, avait encore des rendez-vous avec Richelieu. Tant qu'il resta à Conflans, chez le cardinal de Noailles, qui faisait presque l'office d'entremetteur, ce galantissime duc s'échappait toutes les nuits et les donnait à ses maîtresses. On le relégua bientôt à Saint-Germain-en-Laye; comme il était mieux gardé, M^lle^ de Valois inventait des ruses pour le voir, et le voyait toujours plus amoureux. Le duc d'Orléans ne fut pas le dernier informé de ce manége, et je présume qu'il se repentit de n'avoir pas fait trancher une des quatre têtes de Richelieu. La petite Valois n'était pas nonchalante à demander la grâce entière de son amant, qu'elle ne voulait pas croire infidèle. Le bon père, assez mal habitué à la contrarier, se contraria lui-même en rappelant le *duc de Conflans*, comme je le surnommai depuis son exil. Mais il se fit malade des ennuis qu'il eut de sa clémence. Je n'ai pas la hardiesse qu'il faut pour dire ce qui arriva dans la chambre de M^lle^ de Valois, où entra Madame sans être attendue : ce n'est pas Richelieu qu'elle y vit. Mais, au lieu de se mettre dans une colère allemande, elle étouffa de rire et dit à sa petite-fille: « Ma mie,

c'est le temps de vous marier, et vite ; je prendrai le premier prince venu, à moins qu'il ne soit cul-de-jatte comme Scarron : Dieu ait son âme ! » J'ai raconté la mort de la Maintenon (1), mais j'ai oublié de dire que cette mort avait réjoui Madame sans apaiser sa haine ; elle en parlait toujours avec le même acharnement ; et, sans elle et Mme du Maine, personne n'aurait songé à Versailles si la veuve de Scarron était ou n'était plus à Saint-Cyr. C'est là seulement que sa perte en fut une.

Madame mit en jeu ses immenses correspondances, et, si elle l'avait osé, elle eût payé des crieurs publics pour apprendre à l'Europe que Mlle de Valois était bonne à marier. Mais à défaut de cet expédient, elle envoya en Italie un ou deux portraits de sa petite-fille, flattée par le peintre comme par les courtisans. Pendant que les portraits allaient frapper à la porte de toutes les cours, Mlle de Valois se désespérait, Richelieu

(1) Ce passage manque dans le manuscrit, que nous imprimons avec le moins de retranchemens possibles. Mme de Maintenon était morte le 15 avril 1719.

(*Note de l'Editeur.*)

se désespérait, et plus que tous, le duc d'Orléans. On ne voyait que des yeux rouges; en vérité le père paraissait plus inconsolable que l'amant, et cela dura jusqu'à l'arrivée du courrier qui demandait la main de Valois au nom du prince de Modène, amoureux du portrait à défaut de l'original. Madame tança vivement Son Altesse, à cause du pauvre exemple de sa résignation. Le Prince comprit qu'il avait plus d'un tort, et essuya ses yeux, mordant ses lèvres, et retournant à Chelles pour prendre son mal en patience. Richelieu, qui avait eu l'ambition d'épouser M^lle^ de Valois, y renonça sans se faire grande violence; car il est plein de légèreté comme une bulle de savon. M^lle^ de Valois continuait ses correspondances avec son amant, qui fut le premier à les interrompre. Leurs amours duraient malgré tous, et les nuits ne se passaient pas à pleurer, comme le disait Madame, d'après l'air dolent et la figure pâle de la future.

La Grande Duchesse de Florence avait laissé là son mari et son duché pour revenir en France retrouver un drôle qu'elle aimait; c'était, m'a-t-on dit, un sacristain. Elle préférait

son sacristain et une médiocre pension, que ne lui payait pas son Grand Duc, à toute l'Italie, y compris le saint Siége. Que lui avait donc fait l'Italie ? Elle la méprisait si profondément, que Madame empêcha qu'elle vît Mlle de Valois avant son départ. La Grande Duchesse en fut bien aise, car, disait-elle, « si la nouvelle princesse de Modène fait une sottise, ce dont je la crois bien capable, on ne manquera pas de l'attribuer à mes conseils, et sa tante, la Grande Duchesse, deviendra responsable de sa conduite. J'aime mieux ne la pas voir; je suis trop franche pour l'engager à s'italianiser ; qu'elle fasse un enfant ou deux, et on ne l'empêchera pas de revenir ensuite à Paris. »

La cérémonie des fiançailles et de la signature du contrat eut lieu chez le Roi au mois de février (1); Valois devait se mettre en route deux jours après. Ces fiançailles eurent l'air d'un enterrement. Le présent du prince de Modène n'était pas mesquin cependant pour un petit princeteau comme il l'était; le plus beau de l'affaire ne

(1) En 1720. (*Note de l'Éditeur.*)

fut pas son portrait, qui ne s'embellissait pas d'une monture en diamans; ce qui fit dire à Richelieu que c'était sans doute l'enseigne du joaillier. Ce bon mot n'égaya pas Mlle de Valois, qui n'avait pas d'autre nourriture que ses larmes depuis trois jours. Il lui échappa de s'écrier : « Les Valois ne sont pas heureux ! l'Italie leur a fait toujours du mal ! (1) » Elle signa le plus tard qu'elle put, et jeta la plume sur son nom, de sorte qu'elle fit un pâté d'encre. « Ce n'est rien, reprit-elle en riant, ma signature porte mon deuil.

—Que portera son mari? » demandai-je à Guémené, l'ami de Richelieu.

On aurait dit la fiancée d'un mort.

Le chevalier d'Orléans la devait conduire en Italie, et faire honneur à son titre de général des galères; mais sa sœur avait juré Dieu et Richelieu qu'elle ne voyagerait pas encore. Elle alla faire ses adieux à l'abbesse de Chelles, qui avait eu la rougeole, la prit, et pensa s'en aller à Saint-Denis, au lieu de partir pour Modène.

(1) Elle entendait sans doute parler de Henri II et de ses trois fils, victimes de leur mère Catherine de Médicis. (*Note de l'Editeur.*)

Deux lettres de Richelieu lui furent meilleurs remèdes que les ordonnances d'Hippocrate. Une troisième lettre tomba dans les mains de Madame, qui s'indigna jusqu'à faire craindre une attaque d'apoplexie. « C'était bon, disait-elle en apostrophant ses portraits de famille, c'était bon quand ma petite-fille jouait encore à la poupée; mais à présent elle est princesse de Modène, et le Richelieu en ferait tout au plus une Valois, si le mariage manquait par sa faute. Mais par les onze mille vierges de Cologne, qu'il s'y hasarde! » Elle écrivit au duc de ne pas approcher des lieux où serait sa petite-fille, s'il ne voulait pas être traqué comme un loup.

La fiancée, à peine convalescente, reprit ses couleurs et sa gaîté, puis se mit en route sous la conduite de son frère naturel. Au départ, on pleura, on s'embrassa, on se souhaita bon jour et bon an. Le Régent accompagna sa dernière fille jusqu'à Longjumeau, et il l'eût suivie jusqu'à sa destination, si Madame n'avait envoyé à sa poursuite. La séparation ne fut douloureuse que de sa part. J'ai toujours cru que Richelieu, déguisé, s'était glissé dans la suite de la princesse,

et l'air dont il s'en défendit, quand je lui déclarai mes soupçons, ne servit qu'à les confirmer. La preuve la plus forte à mon sens, c'est que ce voyage ne se fût pas tant prolongé si lui n'en eût pas été. Je ne puis expliquer autrement son absence de Paris à cette époque. Les Italiens doivent être jaloux comme des Italiens. Pendant que l'on attendait des nouvelles de Modène, il arriva une lettre piteuse de l'époux, demandant sa femme aux échos d'alentour, et fort en peine de la voir en ses petits Etats. C'est ainsi que l'on découvrit le voyage de la princesse, qui, selon le mot de la Grande Duchesse de Florence, voulait tout voir, excepté son mari; elle avait écrit à son père, qui ne s'en était pas vanté, qu'elle allait visiter toute la Provence jusqu'à la moindre bicoque. Le duc d'Orléans eut aussi l'idée que Richelieu la pouvait mener si loin.

« L'homme aux quatre têtes, dit-il, est aussi étourdi qu'un autre qui n'en aurait pas une.

— Le duc de Conflans, Monseigneur, fait pénitence en quelque coin.

— Justement, il doit être à cette heure en pélerinage à la Sainte-Baume. »

Cependant Son Altesse écrivit en père courroucé à sa fille de se hâter de rejoindre son mari qui l'attendait incognito à Gênes. Richelieu reparut tout-à-coup au Palais-Royal.

« D'où venez-vous, Monsieur? lui demanda le Régent.

— Pas de la Bastille, je vous jure, Monseigneur. »

Comme son arrivée à Paris annonçait celle de la princesse à Modène, on ne chercha point à découvrir la trace de ses pas.

Avant que l'on reçût des nouvelles de la mariée, la Grande Duchesse de Toscane, qui avait des mots admirables, prophétisa en ces termes: « Du temps de la régence, non pas la nôtre, mais celle de la reine mère, lorsque l'on mit à la Bastille le prince de Condé et son frère le prince de Conti, celui-ci demanda dans sa prison l'*Imitation de Jésus-Christ;* le prince de Condé, riant de cette dévotion, demanda l'*imitation du duc de Beaufort*, qui venait de sortir de la Bastille; quant à notre princesse de Modène, lorsqu'elle sera bien repue de l'Italie, elle demandera l'*imitation de la Grande Duchesse,* pour revenir en

France. » En effet, elle écrivit à tout le monde des volumes, à l'exemple de sa grand'mère, et toute la cour fut remplie de ses plaintes; ses lettres avaient pour refrein : « Je m'ennuie! » Son Altesse m'a montré les détails de la nuit de ses noces; c'était à en mourir de rire : Grécourt en ferait une bonne histoire. Le lendemain le prince était plus ravi que s'il avait eu sujet de l'être.

« Fi donc! lui dit-elle, seriez-vous assez mal appris d'aimer votre femme comme un bourgeois de la Cité? A Paris, vous vous feriez moquer de vous.

— Pourquoi alors se marie-t-on? demanda le pauvre mari.

— Pour faire des enfans quand on peut. »

Toutefois il vint à bout de l'apprivoiser, et elle marquait dans sa troisième lettre que son prince avait figure humaine, et qu'ils feraient bon ménage. Son Altesse eut peur d'une imprudence de Richelieu, et voulut lui enlever lettres et portraits de M^lle^ de Valois; mais Richelieu jura si haut qu'il avait rendu les unes et les autres, qu'on fit semblant de le croire; non pas moi, car je le connais trop, pour penser qu'il se soit dessaisi de

sa généalogie galante, comme il l'appelle : ce sont pour lui des drapeaux conquis sur l'ennemi.

Richelieu publia une aventure qui eût suffi pour me persuader qu'il était du voyage de la fiancée ; il lui échappa même de se mettre à la place du narrateur. Salvatico, l'envoyé du prince de Modène, était un fou burlesque dans toute sa personne. Le choix de ce favori ne faisait pas l'éloge de son maître : il avait une figure longue d'un pied et comme perchée sur un cou de grue ; il ne marchait pas et sautillait ; il saluait en courbettes, et parlait du ventre un assez méchant français, plus gascon qu'italien. Il fut présenté à M^lle^ de Valois un matin qu'elle était étendue sur un canapé, la jambe pendante et à demi nue : cette jambe l'avait occupé jusqu'au lendemain matin, et il en devint amoureux. Le prince de Modène s'enflammait à la lecture des lettres de son envoyé. Sa fiancée le laissa soupirer tant que bon lui sembla, et Madame, qui remarqua comme tout le monde la situation du cœur de Salvatico, lui en sut gré, et pria sa petite-fille de le ménager, parce qu'il pouvait rapporter au prince comment était famée M^lle^ de Valois. Celle-ci ne se

gêna pas devant lui, et il eut bouche close; au contraire, il renchérissait de louanges à mesure qu'il apprenait quelque chose de nouveau sur son compte. Salvatico était sa deuxième ombre; il l'escortait jusqu'à sa chambre à coucher, et il passa une nuit à la porte. Chacun s'amusait de ce pauvre niais; les dames lui faisaient des déclarations qu'il prenait pour argent comptant, et qu'il repoussait avec horreur. Je le tins deux jours caché dans son appartement, parce que je lui avais fait dire qu'il se mît sur ses gardes, car M^me^ de Polignac le voulait faire enlever. Il s'en plaignit au Régent, qui lui promit un sauf-conduit. Enfin, M^lle^ de Valois n'était pas à plus de dix lieues de Paris, qu'il entama la déclaration, en présence d'une dame d'atour, que Richelieu ne m'a pas nommée, et qui pourrait bien être lui-même.

« Ah ! ah ! Madame, dit-il.

— Qu'est-ce ? lui demanda la princesse.

— Ah ! ah ! ah ! ma chère dame.

— Où voulez-vous en venir avec tous ces *ah ! ah !* »

La dame d'atour lui dit en bon français : « Drôle! vous mériteriez que je vous coupasse les deux

oreilles ! » La princesse, pour unique vengeance, se moqua de lui, et, sous prétexte d'un rendez-vous, le tint éveillé et sur pied toute la nuit. On lui rendit une jolie litanie de *ah! ah!*.....

Je sors de chez Son Altesse royale, que j'ai trouvée en compagnie de trois nouvelles figures de femmes, l'une blonde, l'autre noire, et la troisième rousse. J'ai fait réflexion que si je ne me pressais d'écrire la liste des maîtresses du Régent, j'en oublierais plus de la moitié. Elles sont déjà aussi nombreuses que toutes les jeunes dames de la cour, qui ne sont tigresses avec personne, et surtout avec le Régent. Ce n'est pas qu'il soit digne, par ses avantages personnels, d'être adonisé à quarante-huit ans : *Adieu paniers! vendanges sont faites!* il n'est plus même l'ombre de ce qu'il était sous le nom et les habits de M. Lucas ! Que les temps sont changés !

M^me^ de Parabère, que le Régent aime encore par boutades, après huit ans, non de constance, mais d'habitude, m'avait été d'un grand secours pour me débarrasser de M^lle^ de Sery, qui était devenue paon et pie-grièche en même temps que d'Ar-

genton. Elle lisait des romans jour et nuit, et voulait en faire dans le genre des bergers de l'Astrée; elle se couchait sur un canapé peint en gazon, et dans une chambre représentant des arbres et des bergeries; puis quand le Régent arrivait, elle lui disait doucement des vers empruntés aux églogues de Fontenelle, parlait de *tendres flammes*, de *sensible cœur*, et renouvelait toute la quinauderie des opéras. Son Altesse royale se dégoûta de ce régime de paroles galantes; il n'était pas élevé à se mettre aux pieds d'une femme, et à roucouler l'amour en tourtereau. Il renvoya, comme je l'ai dit, sa bergère comtesse, et se donna en partie à la Parabère : je n'en sais pas une qui l'ait eu entièrement.

Avant de le connaître, Mme de Parabère était vertueuse ou passait pour telle; elle n'avait pas profité à l'école de sa mère, Mme de La Vieuville, dame d'atour chez la duchesse de Berri; et quand elle épousa M. de Parabère, elle croyait, dit-on, que les enfans se faisaient par l'oreille. Son mari était insouciant pour tout ce qui ne tenait pas à l'ivrognerie ou à la gourmandise, mais crédule comme un badaud de Paris. Sa femme se laissa

aller à l'exemple : aux soupers du Luxembourg, on la nommait *le tonneau*, parce que le verre en main elle défiait les plus insatiables buveurs; mais elle ne gardait pas long-temps sa raison, et ne la retrouvait que long-temps après. J'ai dit que le Régent lui apprit à joindre à l'amour du vin un autre amour.

Peu de temps avant la régence, il donna un grand gala de nuit, auquel assistait Parabère et sa femme. Celle-ci, pendant le repas, enivra le duc d'Orléans avec ses regards, et sans préjudice du vin qu'il buvait pour se donner du cœur au ventre. Il se sentit en belle humeur de commencer la danse; tous les convives, hommes et femmes, avaient la tête pleine des fumées de la table; j'étais le seul Caton capable de lire sans lunettes. Le Parabère ne voyait ni n'entendait; M^me^ de Parabère étant placée à côté du Prince, le moment était favorable.

« Dubois, me dit Son Altesse, fait porter Parabère dans un lit.

— Lequel ?

— Pas celui de ma femme, maudit questionneur.

— Mais, Monseigneur, ce pauvre homme boirait encore cinq ou six bouteilles.

— Non, j'ai intérêt de soigner sa chère santé; emmène-le, et qu'il se couche. »

J'allai me placer auprès de Parabère, et je m'écriai : « Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle ! seriez-vous malade ?

— Moi !

— A moins que ce ne soit moi qui aie la vue trouble.

— En vérité, dirent les autres, Parabère se trouve mal.

— En effet, interrompit M^me^ de Parabère, mon pauvre mari ne va pas bien.

— Son pouls est horriblement agité, ajoutai-je.

— Il faut le transporter dans une chambre et le coucher, continua du même ton le duc d'Orléans.

— Il s'évanouit, » m'écriai-je; et faisant signe aux valets, je l'emportai avec eux dans le lit du Prince, qui nous avait suivi, ainsi que cette bonne M^me^ de Parabère, jouant l'inquiète. L'ivrogne ouvrait des yeux clairs comme des basilics, et se laissait faire; je le déshabillai et le couchai. Je ne

sais quand sa femme vint le rejoindre ; mais le lendemain il la trouva conjugalement à son côté, admirant l'hospitalité du duc d'Orléans; et comme le bien vient en dormant, la Parabère avait de plus que la veille un gros diamant de trois mille louis et quelque chose de plus. Le diamant était un présent destiné à M^me^ d'Orléans, qui ne pardonna pas ce larcin au *petit corbeau noir* de son mari; c'était le nom qu'il avait donné à M^me^ de Parabère. Cette dame chercha quelque invention pour justifier l'origine du diamant; elle s'en alla faire patte de velours auprès de son époux, qui n'était plus ivre qu'à demi; elle lui demanda adroitement quelques louis pour acheter des bijoux qu'on lui offrait à si bas prix, que cette bonne occasion ne se retrouverait jamais. Parabère, généreux comme un ivrogne, mit sa bourse à sec pour contenter sa femme. La dame n'eut pas plutôt la somme, qu'elle étala son diamant dans les sociétés du Palais-Royal. M^me^ d'Orléans en eut un serrement de cœur lorsqu'elle aperçut cette bague au doigt de M^me^ Parabère.

« Voilà une pierrerie admirable ! lui dit-elle, croyant l'embarrasser; d'où l'avez-vous ?

— C'est mon mari qui me l'a donnée, reprit sèchement la Parabère.

—Il vous fait des présens de prince, continua sur le même ton la Duchesse.

—Oh! Madame, répliqua Parabère, cela nous a coûté fort peu de chose.

— Je m'en doute bien, madame, interrompit Mme d'Orléans.

—Cent ou deux cents louis environ, dit naïvement le mari.

—Vous ne nous dites pas tout, s'écria la princesse; ce diamant vaut au moins trois mille louis.

— Madame, répondit Parabère en se tournant vers sa femme, j'avais raison de vous soutenir que vous aviez fait un bon marché. »

Les rieurs eurent beau jeu, et les moins perspicaces devinèrent ce que Mme de Parabère avait payé sa bague.

Cette dame commence à vieillir, elle n'est pourtant pas vieille; mais depuis sa première couche, elle s'est fanée de jour en jour : on ne fait pas impunément ce qu'elle a fait. Son mari est mort d'indigestion : elle a pu dès lors accepter des diamans sans sauver les apparences. Elle

ne quittait pas la duchesse de Berri, qui la traitait en sœur. Elle ne s'est pas contentée du Régent, qui ne se contentait pas d'elle; le vert Nocé était le plus assidu de ses galans. Il ne tint pas à elle qu'il ne fût pas exilé. Pour obtenir sa grâce, elle entra de force dans le lit du Prince; mais elle était assez ambitieuse et avide pour que mes menaces la fissent changer de gamme. Je lui dis bien net que si elle était curieuse de rejoindre Nocé, je m'empresserais de lui procurer ce petit plaisir : elle resta, et se tut. Elle n'était cruelle qu'avec ceux qui ne lui demandaient rien. J'ai suivi avec elle la parole de l'Evangile : *Petite et accipietis* (1). J'ai reçu même les intérêts du principal, car, en présence du Régent, elle m'osa donner un soufflet. J'étais alors archevêque de Cambrai.

« Madame, lui dis-je en colère, je croyais que chez nous les archevêques confirmaient.

— Tu n'es pas archevêque.

— Que suis-je donc, ma mie ?

(1) « Demandez et vous recevrez. »

(*Note de l'Editeur.*)

— On t'appelle *Dubois* à la halle aux poissons; ici on te donne ton véritable nom. »

La querelle s'échauffait; je tremblais pour mes yeux, car c'est là que visent les femmes qui ont des ongles. Le Régent nous mit d'accord. L'honorable dame n'était pas exempte du reproche qu'on me faisait. Une embrassade signa notre réconciliation, parce qu'il est dit quelque part : Tout royaume divisé périra.

Parabère était brune, et même bronzée comme une Espagnole; ses cheveux, d'un noir de jais, tombaient à flots jusqu'à ses jarretières; elle les élevait en pyramides lisses et luisantes. Elle est petite et svelte, avec de la grâce même dans ses mouvemens les plus brusques. Ses yeux ont encore un feu qui donne la vie, comme les rayons du soleil dérobés par Prométhée. Ce sont d'adorables yeux, grands et bien fendus, avec des cils d'une rare longueur, et des sourcils parfaitement dessinés. Son nez séduisait avant qu'elle l'eût déformé à force de le barbouiller de tabac; sa bouche, ornée de dents de perle, s'est gâtée, et ses lèvres ont pris une teinte violette. L'esprit qu'elle a ne la tuera pas.

Son Altesse royale s'en accommodait fort bien, « parce que, dit-il, je n'aime pas ces grandes langues de femmes qui parlent comme on écrit. Parabère me plaît presque dans son silence, parce qu'elle n'a rien à dire. » Cependant, soit qu'on la soufflât quelquefois, soit qu'elle rencontrât de l'esprit par boutades, je sais d'excellens traits qu'on lui attribue.

« Le Régent, dit-elle dans un souper, est un abrégé du roi David et du roi Salomon : il joue de tous les instrumens; il danse, non pas devant l'arche, mais partout; il boit, mange, se divertit, et ne songe pas au lendemain. J'ajouterai qu'il n'a pas sept cents concubines comme Salomon.

— A quoi bon ramasser des trésors pour n'y pas toucher? reprit le Prince; j'en aurais plus de sept cents, si j'avais de quoi les occuper. En revanche je n'ai pas de Bethsabée, comme David.

— Si fait, interrompit Richelieu; vous oubliez, Monseigneur, que si je ne suis pas mort comme Urie, ce n'est pas votre faute! »

La plaisanterie était un peu vive, et si parmi les convives femelles Richelieu n'avait pas eu plus

de trois maîtresses, il aurait payé cher une comparaison qui n'était pas raison.

Je ne m'arrête pas à Mmes de Nesle, Polignac, Guébriant, et tant d'autres qui n'ont pas payé tribut au Régent seul; cela vint au point qu'on aurait pu chercher un homme au Palais-Royal, comme Diogène dans les rues d'Athènes. La chose plaisante, à mon gré, c'est que Richelieu faisait toujours l'avant-garde dans les amours du Prince, comme s'il allait reconnaître le terrain. Aussi, à chaque nouvelle passade de Son Altesse, il disait : « Voilà un, ou deux, ou trois ans que j'étais aussi heureux que le Régent! C'est moi qui ai mangé le blé en herbe! »

Mme de Sabran ne succéda pas à Mme de Parabère *l'inévitable*, mais rivalisa quelques mois avec elle dans les bonnes grâces du duc d'Orléans, qui avait toujours l'une à sa droite, et l'autre à sa gauche. Mme de Sabran disait être originaire de Provence; mais je crois qu'elle venait plutôt en droite ligne de chez la Fillon. Son mari était un homme à mener par le nez et par les oreilles, qu'il avait d'une grandeur arcadique; du reste, bon gentilhomme. « Eh! Messieurs, disait le Ré-

gent, l'honneur n'est pas où il plaît aux femmes de le placer ! » Cependant, comme Sabran, résolu à voir sa femme maîtresse de quelqu'un, a préféré que ce fût d'un prince du sang, il mérite plus de reproches que sa femme, si toutefois il en mérite, ce qui est paradoxal. Mme de Sabran est une sorte de bonne fille, sans autre mérite que sa grande beauté, sans autre vertu que son inconstance, sans autre talent que celui de plaire à qui la voit. L'air effronté, les yeux hardis; c'est là ce qui avait tourné la tête de Son Altesse; elle ne parle pas, mais elle sème des paroles, avec un joli accent gascon qui me rappelle mes anciennes connaissances de Bordeaux. La ressemblance est parfaite du côté des expressions, qu'on est tout étonné d'entendre sortir d'une bouche de cerise. Jurer serait peu de chose : cela même ne sied pas mal à une petite femelle de vif argent; mais elle a le langage des mauvais lieux, des mots sales, que j'ai eu la faiblesse d'aimer, et qui faisaient pâmer de rire Mme de Berri. Le Régent prenait plaisir à lui répondre sur le même ton, et ce qui se disait des deux partis ferait rougir le papier. Allons, Dubois, mon cher cardinal, tu es devenu presque

un honnête homme, car Diogène a dit que la rougeur était la couleur de la vertu; témoin les chapeaux de cardinal. »

Je me suis gardé d'avoir la moindre relation avec Mme de Sabran, qui m'aurait traité, selon son expression, comme un valet ou comme un prince du sang; elle prétendait que ces deux extrêmes étaient formés de la même boue. Elle ne négligeait pourtant rien pour obtenir des présens d'argent et de bijoux. C'est ainsi qu'avec une hardiesse au-delà de toute idée, elle fit nommer chambellan son très-honoré mari. La scène fut burlesque et à la Calot. Le Régent, qui avait passé la nuit avec la danseuse La Souris, avait barricadé sa porte; car je ne sais si j'ai consigné dans ces Mémoires la crainte qu'il avait de se voir dérangé quand il était en tête à tête avec ses amours. Il m'avait tant répété, pour répondre à mes reproches sur sa prodigalité, que dans certains momens on obtiendrait tout de lui, même l'impossible, que j'en ai fait l'épreuve pour me faire mitrer archevêque de Cambrai. Sabran connaissait sans doute le faible de Son Altesse royale, car de grand matin elle vint heurter à la porte

traité de paix avec ce *chien de race*, quand le soleil se leva bien avant eux.

Le duc d'Orléans, fidèle à mes principes, faisait grand cas des danseuses de l'Opéra, qui lui auraient vendu père et mère. Son Altesse allait peu dans les coulisses, parce que toutes s'autorisaient de l'appeler *Philippe*. Un importun voulut leur donner des conseils de politesse, et s'attira cette réponse :

« Vraiment! peut-on nommer *Monseigneur* un homme que l'on a vu à ses pieds!

—Ces diablesses de danseuses, m'écriai-je, ne songent qu'à leurs pieds! » Parmi les mille et une déesses que le Prince traita comme des mortelles, je n'ai pris garde qu'à La Souris et à Emilie. Fixer les époques de toutes ces galanteries, ce serait affaire de chronologiste : j'en parlerai à l'auteur de la *Méthode pour étudier l'histoire*, ce drôle de Lenglet-Dufresnoy, agent de la duchesse du Maine, fripon, menteur, qui m'a volé mon argent dans la conspiration Cellamare, sous prétexte de révélations, qu'il ne m'a point faites. Je le ferai claquemurer à la Bastille. Ce misérable abbé a tout ce qui manque à de grands sei-

gneurs, de l'instruction et de l'esprit, il ne sera jamais qu'abbé et pamphlétaire.

La Souris ne portait ce nom qu'à cause de sa gentillesse et de sa légèreté; du reste, elle avait en horreur rats et souris, au point de faire une fausse-couche, parce que son homonyme vint se jeter dans ses jambes. C'est une merveilleuse danseuse, fort aimée du parterre, parce qu'en gambadant elle laisse voltiger sa robe au vent. Elle a de la grâce jusque dans le bout des doigts, et quand elle danse le menuet on ferait vingt lieues pour la voir. De figure, ce n'est pas une merveille, il s'en faut du tout; mais il y a dans ses petits yeux, sa petite bouche, comme dans ses petites mains et ses petits pieds quelque chose de bon augure, qui n'a pas trompé le Régent. Il l'enleva à deux ou trois enrichis de la banque de Law, et lui fit un pont d'or pour la retirer dans la maison que Thevenart de l'Opéra avait à Auteuil. Thevenart puisait à la source dans les faveurs de la déesse, qui se serait laissé séduire par un Satyre, pour n'en pas perdre l'habitude. La Souris afficha un luxe si insolent, des équipages, des laquais et des armoiries, que vingt maîtresses

négligées chargèrent Richelieu de leur vengeance. Celui-ci choisit le moment d'un bal donné par Thevenart aux dépens du duc d'Orléans. La Souris se rengorgeait de plaisir de voir tant d'habits brodés prosternés en révérences devant elle; les illuminations transformaient la petite maison en palais enchanté, et le feu de l'artifice ressemblait à de la féérie. Richelieu, qui pouvait dire, A bon chat bon rat, attira La Souris dans un bosquet, il se jeta à ses pieds, lui fit une déclaration, pour laisser le temps à ses gens d'ouvrir une petite porte où l'attendait un phaéton. La Souris, ne sachant ce qu'on voulait d'elle, attendit qu'elle se vît emportée par le char léger, pour se débattre et crier au ravisseur. La campagne était déserte, et le bois de Boulogne trouva la nymphe de meilleur accommodement. Elle se laissa faire quand il ne fut plus de remède aux témérités du Duc, qui couronna l'œuvre en amenant sa conquête en son hôtel, où elle passa la nuit à se moquer d'une altesse royale. La fête d'Auteuil fut désagréablement interrompue; le Prince avait pris son parti en philosophe : « Ils ont tort, me dit-il, de croire que cette fille épuisait ma santé;

ma bourse, peut-être; mais je ne veux plus de gibier d'Opéra.» Deux jours après, l'amour était au vif entre lui et Emilie, autre danseuse, voluptueuse comme une Circassienne du sérail de Constantinople. Richelieu ne se cacha pas de son enlèvement; le Régent ne lui en témoigna pas de colère. On a pensé que Mlle de Valois avait excusé l'impudence de son Duc; mais sans chercher si loin ce qui est si près, j'imagine que le duc d'Orléans était las de La Souris, mais non pas autant qu'elle de lui.

A La Souris succéda Emilie, la statue grecque de l'Opéra, comme l'appelait Richelieu, qui n'avait pu en tirer la moindre flamme. Cependant le Régent, si refroidi qu'il fût, se trouva bien de cette nouvelle maîtresse, qui parlait peu, écoutait tant qu'on voulait, tendait toujours la main, et n'avait de volonté que celle des autres. Emilie était grande, une vraie Minerve d'Opéra, sans un défaut apparent, et avec une peau de marbre blanc; elle ne savait ce que c'est que la jalousie, et le Prince eût couché avec l'univers entier, qu'elle lui aurait dit : A votre aise, ne vous gênez pas, j'attendrai. Elle ne demandait pas, mais recevait

tout; elle avait plus de lecture que les femmes de son état, et citait les histoires de Rome et de France. Richelieu l'avait aimée; le duc de Melun l'avait aimée, Firmacon l'aimait avec fureur, avec folie; c'est elle qui lui donnait de quoi soutenir le train de prince qu'il menait, lors même qu'il était page; mais Firmacon étant à l'armée d'Espagne, le Régent ne fut pas inquiété dans ses amours.

Son Altesse royale avait une estime singulière pour Emilie, qui lui donnait des conseils comme un général d'armée; la bonne fille citait Alcibiade et Henri IV, le roi David et Caton l'Ancien avec une gravité de conseiller aulique. Un matin je fis demander un moment d'entretien au duc d'Orléans, qui me l'accorda tout de suite, quoiqu'il fût couché avec une dame, qui n'était pas M^me^ d'Orléans. Je m'effarouchais peu de ces sortes de témoins, qui se cachaient dans la ruelle pendant que je parlais bas d'affaires; mais cette fois, celle que j'avais à traiter était délicate et plus secrète que s'il se fût agi de me nommer pape. J'entrai cependant d'un pas majestueux dans la chambre où se tenaient les cours d'amour du

Régent. J'aperçus le plus-beau corps de femme qu'il fût possible de voir, les houris de Mahomet y comprises. Je fus tellement ébloui, que je me cachai le visage avec les deux mains pour éviter les distractions : je n'étais pas encore archevêque de Cambrai. « Regarde tant qu'il te plaira, Dubois, me dit le Prince, mais parlons d'affaires.» Pendant cette allocution, Emilie, car je l'avais reconnue au visage, ne bougeait ni ne fermait les yeux ; c'était un tableau digne de Carle Vanloo, ou plutôt de mon petit Boucher, qui fait si bien les nus.

« Pardon ! répondis-je, Monseigneur ; je suis de trop ici, et je me retire.

— Je t'en défie, me cria le Prince d'une voix qui m'arrêta en contemplation. Emilie, retiens-le par le collet.

— Je ne suis pas M^me^ Putiphar, reprit l'historienne, pour arracher le manteau d'un nouveau Joseph.

— Mais ! Monseigneur, continuai-je, j'étais venu pour affaire importante.

— Eh bien ! repartit le Prince, voyons ton affaire importante.

— Mais, Monseigneur, je ne puis en présence.....

— Va, va toujours; notre Emilie est discrète; elle a de l'esprit, du jugement, et couche avec l'histoire; elle nous donnera peut-être un bon avis.

— Philippe, dit-elle, me croit donc autant de discrétion que le jeune Papirius au sénat de Rome?

— Malpeste! s'écria le Régent, qui croirait qu'il y a là dedans une érudition de bénédictin? Enfin, qu'est-ce qui t'amène à cette heure?

— Monseigneur, bégayai-je, je venais vous proposer....

— Demande-lui quoi, Emilie?

— Vous proposer une maîtresse.

— Bon ! ceci mérite attention. Vaut-elle Emilie?

— Monseigneur, je n'ai pas été à même d'en juger; mais Mme de Tencin me l'a recommandée; c'est un bel-esprit.....

— O ciel! les beaux esprits ne sont pas d'ordinaire de beaux corps.

— Vous changerez d'avis en faveur de Mme du

Deffant, qui n'a pas encore joué de rôle politique.

— Ah ! tu nommes cela un rôle politique. Qu'en pense l'Emilie?

— Je pense, Monseigneur, répondit la philosophe danseuse, qu'il ne coûte pas beaucoup d'y aller voir.

— On voit que cela ne te coûte rien ; enfin nous verrons. »

J'admirai l'insouciance jouée ou réelle de cette courtisanne, qui conseillait une autre maîtresse à son amant; il me semble que, sans recourir à l'examen des pièces du procès, je m'en serais tenu à l'Emilie.

Elle n'était pas prude, et ne se comparait qu'à Laïs ou à Phryné; elle aimait l'argent, et pour le gagner aurait vendu son âme. Dans une orgie, où je n'assistai pas, le Prince dit :

« Messieurs, savez-vous que l'Emilie est la plus belle femme de la cour?

— De l'Opéra, vous voulez dire? reprit Nocé, qui soutenait la Parabère.

— Non; je maintiens qu'elle n'a pas son égale, et vous le prouverai, quand il vous plaira.

— Monseigneur, dites à ces Messieurs que je suis née en même temps que Vénus, de l'écume de la mer.

— Passe pour l'écume, dit Nocé.

— Que ceux qui ont des yeux voient ! Emilie, étends ta robe, et prends garde que les billets ne tombent à côté ! »

Nargue d'une fausse honte. Emilie éleva sa robe au niveau de sa tête, pour recevoir la pluie de papier que le Prince y jetait, aux yeux de chacun, qui n'en avait pas assez de deux. Emilie gagna plus de vingt mille livres presque sans y penser.

L'amour du Régent pour cette fille dura pendant six mois, jusqu'à ce que Firmacon revint d'Espagne plus amoureux encore qu'à son départ. Il entra dans une colère de matamore : « Coquine, criait-il, puique tu as partagé les restes de la Parabère et de la Sabran, je veux faire de toi une rouée ! » et il la roua de coups et l'enferma dans un couvent de Charenton, où il faisait le guet à la porte pour que personne n'approchât de sa maîtresse. « Je ne cours jamais après une fille, me dit le Régent ; mais à la première occasion j'enverrai Firmacon au couvent. »

Il le fit mettre à la Bastille pour avoir donné, dans les Tuileries, des coups de canne à un gentilhomme qui estropiait son nom.

Dès cette époque, après la mort de Mme de Berri, le Régent passait pour un monstre, un mangeur de chair humaine, un buveur de sang. Comme un cardinal ne peut courir les rues, je ne sais si cette horreur dure encore, mais elle était horriblement enracinée dans le peuple en 1720, comme j'eus occasion d'en être témoin. Peu de temps après mon élévation à l'archevêché de Cambrai, je fus forcé d'aller incognito dans le faubourg Saint-Jacques. J'étais en habit bourgeois, et je fus attardé jusqu'à la nuit tombante. En passant auprès d'une boutique, j'entendis mon nom et celui du Régent prononcés au milieu des pleurs et des grincemens de dents : c'était une mère de famille corrigeant un petit garçon et admonestant une fille de dix-huit ans.

« Drôle, disait-elle à son fils, si tu n'es pas plus sage, je te ferai croquer par le loup-garou, Croquemitaine, ou le Régent.

— Qu'est-ce que le Régent ? demanda l'enfant.

— C'est un démon qui te mangera le cœur,

ni plus ni moins qu'une mauviette, et t'emmènera dans l'enfer avec lui. Et toi, coquine, disait-elle à sa fille, si tu sors encore à la brune, tu seras enlevée par quelque *Cambrai*. (Depuis mon sacre, on nommait ainsi à la halle certains poissons dont j'ai parlé.)

— Bon ! ma mère, répondait la fillette, vous me faites peur de Dubois et du Régent comme si j'avais encore dix ans.

— Tu verras, malheureuse, que ces diables incarnés t'emporteront !

— Non pas en enfer sans doute ?

— Non, mais au Luxembourg ! où l'on coupe les femmes en morceaux ; mais au Palais-Royal ! où l'on adore Satan sous la figure d'un bouc ; mais à Saint-Cloud !.....

—Bah ! ma mère, j'ai vu le Régent à l'Opéra, et je vous assure qu'il n'est pas si laid que mon cousin, dont on veut faire mon mari.

— Je te le répète, c'est ton destin ; le duc d'Orléans fera de toi une fille perdue, et j'en mourrai de chagrin. »

Ce dialogue me rappela la fable du loup, de la mère et de l'enfant, et je me hâtai de détaler

de peur d'être reconnu. On aurait crié au loup! Le lendemain cependant, ayant raconté mon aventure au Régent, qui en rit à gorge déployée, il eut la fantaisie de voir cette délibérée fille. On la lui amena; elle n'était pas laide, et je crois qu'elle ne fut pas mécontente des deux jours qu'elle passa chez un prince du sang.

Mme du Deffant eut de Son Altesse ce qu'elle souhaitait; mais je me repentis de cette négociation. La du Deffant ne me remercia pas seulement de ce que j'avais fait pour elle, quoique je fusse tenté de faire davantage; elle dit seulement à Mme de Tencin : « Ma chère, ton archevêque ne m'avait pas dit que j'aurais la concurrence à soutenir; elles sont là cinq ou six qui s'arrachent les morceaux du bec. » Cette dame, qui avait épousé fort jeune le marquis du Deffant, avait commencé fort jeune à jouir de la vie et de sa beauté; cependant je n'aimais pas sa mine de chatte avec un nez en trompette, une bouche d'oiseau et des yeux saillans et ternes qu'on croirait de verre. Elle se dit philosophe, parce qu'elle ne croit pas aux femmes honnêtes, comme si c'était un article de foi. La Fillon est de cette phi-

losophie-là. Du reste, la du Deffant met la pratique à côté de la théorie; et de plus franche dévergondée, je n'en connais pas. Elle s'entoure de savans, de chansonniers, de poètes et d'académiciens; elle se consacre au service de tous les beaux esprits. Le Régent s'en dégoûta sitôt qu'il en eut goûté : ne voulait-elle pas soutenir une thèse contre lui, pour savoir quel était le plus grand génie d'Arouet ou de Lamothe. Son Altesse répondit *ad rem* à cette précieuse; mais il ne put si bien s'en dépêtrer qu'elle ne lui laissât une de ses élèves, M^me^ d'Averne, par le nom de laquelle il jure encore, comme on jurait autrefois par le Styx. Bien entendu que, pendant tout ce trafic, les anciennes maîtresses conservaient beaucoup de leurs attributions; ainsi a-t-il fallu exiler la Parabère pour ne plus l'avoir sur les bras et dans son lit malgré soi.

M^me^ d'Averne, dont le règne a cessé l'an dernier, était, est, et sera toujours une maîtresse femme; elle fait sa prude devant le monde, et la première fois qu'elle reçut le duc d'Orléans, elle lui dit en s'écartant : «Monseigneur, laissez-moi faire ma prière à Dieu.» M^me^ du Deffant, quoique

plus jeune, s'est surpassée dans cette éducation. Madame d'Averne, avant de la connaître, n'avait pas mieux respecté le chef de son mari : Richelieu, comme de coutume, avait précédé Son Altesse royale dans l'intimité de cette dame, qui avait l'encolure d'une reine de Saba; elle était plus imposante que belle; mieux faite que gracieuse; son visage était inerte, inanimé; ses yeux faux et caméléons; ses joues pâles; mais elle avait, en guise d'aimant, une gorge fort réjouissante : à cela près, elle n'aurait pas fait revenir un mort. Je m'aperçois que je parle de toutes ces dames à l'imparfait, comme si elles étaient mortes à la peine; mais, Dieu merci! elles vivent et vivront plus long-temps que moi, je suppose; mais on peut dire d'une femme qui a bien vécu pendant six ans, qu'elle est à peu près passée, et cela, jusqu'à ce qu'elle soit trépassée. Je reviens à Mme d'Averne : puisse le Régent ne pas m'imiter en cela! C'est une habile accapareuse, et le Trésor n'en a pas été quitte pour moins de trois millions avec elle. Son mari s'estime, sinon fort honoré, du moins fort enrichi par le deshonneur de sa femme. Son Altesse royale avait tort de se laisser

subjuguer et despotiser par cette princesse, qui voulait passer bail, comme s'il se fût agi d'une bourse ou d'une maison de plaisance. Elle aurait désiré chasser toutes les maîtresses passées, présentes et futures, comme elle fit exiler la Parabère, qui avait dit seulement que Mme d'Averne sentait le soufre. Elle ne pouvait souffrir que Mme de Sabran allât en loge à l'Opéra avec le duc d'Orléans; elle jetait sa bile en petits mots âcres comme la bave d'un serpent. Désespérée de voir un soir le Régent aux prises avec Mme de Sabran, de manière que tous les spectateurs la croyaient redevenue maîtresse en titre, Mme d'Averne dit à haute voix :

« Si j'avais le malheur de perdre les bonnes grâces de Son Altesse royale, je ne paraîtrais plus dans le monde.

— Vous pourriez, répondit Sabran, reparaître partout, bien sûre de n'être pas remarquée. »

Ce que craignait de perdre Mme d'Averne, c'étaient les trois mille livres de sa table par mois, et les petits profits du moment :

> Elle *aurait du Régent* emporté les serviettes
> Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

Son égoïsme apparaissait dans ses moindres actions, comme dans ses plus naturelles paroles. Un jour Chirac, le docteur aux prophéties lugubres, disait au Prince :

« Monseigneur, vous mourrez d'apoplexie.

— Trouve-moi une mort plus douce, si tu peux, riposta Son Altesse.

— Oui, mais vous mourrez probablement dans les bras d'une femme.

— Encore mieux, mon ami !

— Ah ! grand Dieu, Philippe ! s'écria Mme d'Averne, ne me faites pas une si belle peur, j'en ferais une maladie de quinze jours ! »

Cette prude renforcée avait pourtant un amant, le marquis d'Alincourt, qui s'inquiète peu d'un rival, pourvu que sa part ne soit pas diminuée d'autant. Il est joli et papillotté ; son miroir le lui a trop appris ; il est grand chasseur, et les dames le confessent. C'est bien comique de l'entendre jargonner en termes de vénerie. « Je suis en train de faisander Mme de Châtillon, disait ce triple fat ; j'en ferai quelque chose de tendre. » Il se brouilla tout en plein avec Mme d'Averne, parce qu'elle ne l'avait pas invité à une fête que

lui donnait le Régent en sa maison de Saint-Cloud. Le lendemain il la rencontra au bal, et lui fit d'amers reproches en style de Nemrod.

« Je ne le pouvais, répondit-elle; Philippe me l'avait défendu.

—Va donc à ton payeur!» reprit d'Alincourt en lui tournant le dos.

Mme d'Averne, scandalisée jusqu'au fond de l'âme, courut faire ses plaintes à Son Altesse et à son mari. Le Régent n'en fit que rire, en disant: «Au fait, il a raison.» Le mari se montra plus offensé que tous; il voulait tuer d'Alincourt, car il est colonel d'un régiment du Roi, et sinon brave, portant l'épée. Ce bon M. d'Averne avait des accès d'épilepsie, et la colère lui en donna un au milieu du bal; ce qui fut médiocrement plaisant. Quand il reprit ses sens, il trouva le duc d'Orléans faisant auprès de lui l'office de sœur de charité. « Monseigneur, lui dit-il *gros-somodo*, permettez-moi d'employer mon régiment à la garde de ma femme, et je vous jure que personne autre que vous n'en approchera. » D'Alincourt fit parade par vengeance des lettres et bijoux qu'il tenait de Mme d'Averne, et sa fidé-

lité, dont elle se couvrait comme d'une armure de diamant, reçut les plus rudes coups. Son Altesse royale se moqua de cette vertu ayant un amant et un *payeur:* mais M^me^ d'Averne, qui avait comme le renard plus de cent tours en son bissac, broda un magnifique ceinturon, qui fut bientôt terminé, attendu qu'elle ne défaisait pas la nuit l'ouvrage du jour, comme Pénélope, de conjugale mémoire. Ce ceinturon, brodé d'or, avait pour devise le nom de M^me^ d'Averne avec un grand P; ce qui donna matière à de grossières équivoques, car on n'expliquait pas ce P là, par *Philippe,* selon l'idée de la maîtresse. Au reste, le petit Arouet, qui semait des vers comme Aurore sème des roses en ouvrant les portes de l'Orient, se chargea d'imposer silence aux commentateurs par ce bel envoi mythologique.

Pour la mère des Amours
Les Grâces autrefois firent une ceinture.
Un certain charme était caché dans sa tissure.
Avec ce talisman, la déesse était sûre
De se faire aimer toujours.
Et pourquoi n'est-il plus de semblable parure?
De la même manufacture
Sortit un ceinturon pour l'amant de Vénus.

Mars en sentit d'abord mille effets inconnus.
Vénus, qui fit le don, ne se vit pas trompée ;
Aussi depuis long-temps le sexe est pour l'épée.
Les Grâces, qui pour vous travaillent de leur mieux,
Ont fait un ceinturon sur le même modèle.
Que ne puis-je obtenir des dieux
La ceinture qui rend fidèle,
Pour l'être toujours à vos yeux (1) !

Les plaisans, qui ne manquent pas à la cour, imaginèrent de dire que le Régent avait répondu à cet envoi par celui d'une ceinture de chasteté à l'italienne. Son Altesse n'était pas capable de ces précautions; cependant le ceinturon d'épée n'eut pas le pouvoir de retenir ce prince dans la fidélité. Mme d'Averne a été abandonnée comme les autres.

Mme de Sabran, qui avait sur le cœur un mot de sa rivale la préférée, fut satisfaite d'en détacher le duc d'Orléans. Elle se fit l'entremetteuse d'une nouvelle passion. Mme de Nicolaï, du Parlement, avait encore toute la chasteté que lui avait

(1) Nous ferons observer que ces vers ne se trouvent dans aucune édition de Voltaire. Ils seront recueillis dans un volume inédit faisant suite aux œuvres de Voltaire.

(*Note de l'Editeur.*)

laissée quelques années de mariage, c'est-à-dire qu'elle n'avait aimé que M. de Nicolaï. Mme de Sabran prit sur elle de lui faire jeter sa gourme conjugale. Il y eut de petits soupers, qui achevèrent la défaite de Mme de Nicolaï, qui n'eut pas le talent de se maintenir en un poste si glissant: néanmoins Mme d'Averne fut détrônée, et le Régent témoigna la reconnaissance qu'il avait pour les services de Mme de Sabran. Un soir qu'il la surprit, causant sur un escalier non éclairé avec M. Raimond, pendant le bal de l'Opéra. « Madame, lui dit-il, la place n'est pas commode; que ne veniez-vous dans mon cabinet? je vous l'aurais prêté à charge de revanche. Vous m'avez bien servi en pareille occasion. » J'avais aussi des imitatrices.

Cette liste de maîtresses en titre est sans doute incomplète surtout si l'on cherche les héroïnes de tant d'aventures galantes, qui se ressemblent quant au dénoûment. La dynastie regnante de ces dames est gouvernée par Mme de Falaris, plus débauchée que toutes les autres ensemble. Son mari a commencé son instruction, et d'autres, après lui, y ont mis la main, je ne dirai pas la

première main. Son Altesse ne l'appelle que son *tyran*, par allusion sans doute au Phalaris de Syracuse. Cette dame, si j'en crois ceux qui sont à même d'en juger, a de quoi tuer les gens à force de bonheur. Dernièrement le Prince eut une révolution d'humeurs, et Chirac, à la suite d'une consultation, prit à part Mme de Falaris, et lui dit d'un air sibyllin :

« Madame, il ne tient qu'à vous de nous enlever notre Régent.

— Comment ? M. Chirac, vous plaisantez.

— Madame, un homme qui voit tous les jours mourir grands et petits n'a pas envie de plaisanter.

— Mais encore, dites-moi ce qu'il faut faire ?

— Mon avis est qu'il faudrait plutôt ne rien faire. »

Le duc d'Orléans est venu mettre fin aux confidences de Chirac.

« Mon cher docteur, lui a-t-il dit, à vous en croire, je ne boirais ni ne mangerais.....

— Il est question de vous faire vivre, voilà tout.

— Plutôt mourir que..... »

« Au reste, ajouta-t-il en se tournant vers moi, je suis tranquille : Stairs m'a prédit, par l'épreuve des verres d'eau, que Dubois mourrait un an avant moi. Tâche de reculer la prédiction, mon cher Dubois.

— Ah ! Monseigneur, remerciez-moi de ce que je me suis mis au régime ! »

CHAPITRE VI.

Dubois amoureux.— Portrait de Mme de Tencin.—Quatre personnes. — Intrigues de Dubois en cour de Rome.— Le jésuite Lafiteau.—Le chapeau rouge et l'archevêché. — Les étrennes de 1720. — Singulier expédient.— Les dragons des Hespérides.— Le serment. — Opiniâtreté de Dubois.— Lettre signée par le roi d'Angleterre. — Expédition de Maroy. — La femme de l'archevêque. — L'archevêque chez Madame. — Embarras de Massillon. —Complimens et félicitations au nouvel archevêque de Cambrai. — La polygamie de Dubois. — Lettre de M. Salentin. — Justification de Dubois. — Bons mots. — Persécution. — La Fillon et son abbaye. — Le certificat de bonnes mœurs.—Ordination de Dubois.—Trafic du chapeau rouge. — Le père Sébastien. — Sacre de Dubois. — Le juron. — Fausse nouvelle. — Dubois Amphitryon. — Les deux sacres. — Les évêques.

Le plus mauvais peintre fera le portrait de sa maîtresse; Mme de Tencin mérite à tous égards que je la peigne telle qu'elle est, et non pas telle qu'elle était; car il n'y a pas encore de passé

pour elle. Il me tomberait une couronne sur la tête aussi bien que l'on m'a coiffé d'un chapeau de cardinal, je lui en offrirais une moitié; mais dans l'Église ces partages ne sont pas permis. Elle se contente donc, cette divine dame, de faire les honneurs de mon archevêché, tenu au Palais-Royal.

« Mon cher collègue, me disait Massillon, vous êtes archevêque pour l'amour de Dieu !

— Et pour l'amour de Mme de Tencin. Je sais qu'il est fort ridicule d'être amoureux à mon âge, en mon état de santé comme en mon état politique; mais cet amour me paraît une expiation de ses aînés. D'ailleurs, je n'entends plus par amour ce que j'entendais autrefois. »

Mme de Tencin, qui a enterré ce bon abbé de Louvois, a sans doute fait vivre quelques honnêtes gens qui étaient capables de supporter le régime d'une jolie femme. Je ne sais ce que je suis devenu; mais je me prends à être jaloux de l'histoire ancienne; car, pour la moderne, il n'y a pas moyen de mordre. La conduite de Mme de Tencin est une lime qui brise les dents de la calomnie. Il me semble que dans ses yeux il y a

quelque chose de la béatitude éternelle. Ces yeux, qui m'ont fait faire tant de folies, ne sont pas ceux d'une vierge de Raphaël, tant s'en faut; ils ont une malice qui vaut des paroles; ils disent tout ce qu'ils veulent, c'est-à-dire beaucoup, et la volupté y tempère l'esprit. Sa taille est élégante, haute, et cependant un peu voûtée, ce qui vient, dit-elle, de son premier métier de religieuse, alors qu'elle était plus souvent à genoux qu'autrement; sa figure est rondelette, avec un petit nez à facettes, des joues du plus vif incarnat, des dents de nacre dans une bouche un peu largement fendue, mais toujours entr'ouverte par un appétissant sourire. On lui reproche d'avoir un cou long d'une aune, mais il a tout-à-fait bonne grâce, tant il est mobile. Je pourrais étendre ma description du connu à l'inconnu; mais je suis trop archevêque pour montrer ce qu'il faut cacher, et la gaze est une mondaine invention que ne tolèrent pas les canons de l'Église. Richelieu, qui est bon juge en pareilles matières, a dit, sans flatterie, que M^me^ de Tencin a de quoi plaire à la fois à quatre personnes, un archevêque, un banquier, un duc et un prince du sang. Il ne

parlait pas ainsi sans arrière-pensée ; mais je l'ai rendu confus en répondant que de ces quatre personnes, l'archevêque seul plaisait à Mme de Tencin. Quant aux qualités du cœur et de l'esprit, elles sont chez cette dame au complet : elle excelle à se maintenir en une posture convenable à la cour et en tous lieux ; elle ne demande rien, on lui accorde tout. Elle s'est chargée, par exemple, de pousser son frère dans la carrière ecclésiastique avec des mains profanes; elle a déjà fait d'un prieur de Sorbonne un abbé de Vézelay, qui n'est pas plus pauvre d'esprit que d'espèces, en dépit de l'Evangile. Ce frère est un libertin, capable ou coupable de vilaines choses, et si l'on m'en croyait, on l'enverrait en Italie, où il n'aurait pas la peine de se corriger. Mme de Tencin m'est fort attachée, et je ne le lui suis pas moins. Je ne doute pas de son désintéressement, dont j'ai eu des preuves, puisqu'elle a rejeté les millions de Law, et s'est contentée de gagner à la banque. Je ferai quelque jour un testament qui lui sera favorable ; car mon imbécile de frère ne saurait pas dépenser cent mille livres de rentes. Je suis parvenu à en

faire un directeur des ponts et chaussées, voire même un secrétaire du cabinet du Roi; mais il sent toujours l'apothicaire, au point que je désespère de le nettoyer mieux qu'il n'est.

Mme de Tencin, qui avait à cette époque comme aujourd'hui l'intendance générale de ma maison, sinon sans économie, du moins avec un luxe éblouissant, souffrait de ne pas me voir cardinal, comme mes modèles Richelieu et Mazarin. Ce n'était pas cependant que j'épargnasse les soins, l'argent et les cadeaux. Le père Lafiteau, dont j'ai fait le portrait, tout confit en jésuitisme (1), travaillait en cour de Rome moins dans mes intérêts que dans les siens. Il s'était fait fort de me rougir à peu de frais, et pendant plusieurs années qu'il prit séance auprès du trône papal, il ne m'obtint que des promesses. Plus Mme de Tencin s'impatientait de ce que j'avais la tête couverte peu chaudement, plus je redoublais d'instances, de lettres et de présens pour gagner saint Père et cardinaux. Je mis dans mon parti le chevalier de Saint-Georges, qui

(1) Le manuscrit ne dit rien du père Lafiteau avant ce passage. (*Note de l'Editeur.*)

s'engageait à me servir de tout son pouvoir, lequel était médiocre, à condition que je lui ferais passer des secours d'argent. Le cardinal Albani, neveu du Pape, promettait aussi plus qu'il ne tenait, et avec tant de garanties et d'espérances, j'étais ce qu'on pourrait appeler entre deux chapeaux la tête nue. Je poussais des soupirs ou des cris de rage qu'on devait entendre par-delà les monts, et pour toucher l'inflexible Clément XI, je lui jetais toujours au visage la bulle *Unigenitus*, dont au fond je me moquais comme de Colin-Tampon. Cette correspondance, pour laquelle trois secrétaires ne suffisaient pas, et qui avait des rameaux en Italie, en Hollande et en Angleterre, se trouve toute entière dans mes Mémoires politiques, avec un grand nombre de pièces originales. C'est en les relisant d'un esprit plus calme que je m'aperçois que Lafiteau m'a constamment sacrifié à son ambition particulière. Je me suis trop pressé de le mitrer évêque de Sisteron. S'il revenait encore à Paris, comme en 1719, sous le nom d'abbé de Moranges, j'aurais besoin de me tenir à quatre mains pour m'empêcher de lui en donner au moins deux sur sa face de cafard ;

après quoi, puisque les femmes se battent en duel au pistolet, il ne serait pas étonnant qu'un archevêque et un évêque en vinssent aux mains avec d'autres armes que celles de l'Eglise.

Le père Lafiteau était à Rome le seul ambassadeur de France, quoique le cardinal de La Trémouille, archevêque de Cambrai, en portât le titre. Ce maudit jésuite se donnait une grosse importance, et il m'aurait écrit des allocutions paternelles pour la réforme de mes mœurs et de ma religion, si je ne lui avais, une fois pour toutes, dit de revenir à Paris, dans le cas où ce chapeau, que l'on donnait à M. de Mailly, ne serait point assez élastique pour coiffer l'abbé Dubois. La réponse, que j'attendais décisive, ne fut qu'une porte de derrière. Lafiteau, faisant le gros dos comme un chat en colère et des condoléances comme une oraison funèbre, mettait encore ma bourse à contribution pour le cardinal neveu, qui sollicitait un envoi de livres, et de tableaux, et de médailles, et d'antiquités : cette diable de lettre était une lettre de change de vingt mille livres, payable à vue. Je fus tenté d'envoyer le chapeau à tous les diables, avec les sangsues du

Pape; mais un post-scriptum, qui n'était qu'un piége de plus, me fournit les moyens de leur fermer toute retraite. Lafiteau me donnait parole, aux nom, lieu et place de Sa Sainteté, que le premier chapeau qui vaquerait passerait sur mon chef, pourvu, ajoutait-il par une restriction ignacienne, que d'ici là j'eusse été nommé évêque ou archevêque. « Parbleu! m'écriai-je d'inspiration, je passerai par tout ce qu'on voudra, même par un diocèse, pour arriver au chapeau rouge. » Mme de Tencin, qui, selon sa matinale habitude, vint chercher des nouvelles de ma santé, me passionna pour la mitre et pour la crosse :

» Je considère moins, me dit-elle, les revenus de l'évêché que les honneurs dont il est le marche-pied. Je vous jure que je serais encore chanoinesse, si j'avais eu quelques chances de devenir papesse.

— Attendez pour cela que je sois pape. Mais je vois un obstacle à ces hauts projets.

— Quel obstacle ?

— Ma rétention d'urine et mon mariage.

— Il est avec le Ciel des accomodemens.

— Ce n'est pas tout, et un évêché ?

— Faites-en établir un au Mississipi.

— En effet, ce serait un moyen ingénieux de m'exempter de la résidence. »

Cependant je pensais fort sérieusement à faire de moi un archevêque, n'en pouvant faire un cardinal ; Mme de Tencin était seule confidente d'un dessein qui semblait un contre-sens énorme à ma réputation ; je me gardai bien d'en instruire Lafiteau, fort réjoui, comme je pensai, de m'avoir découragé. Cependant je persévérais à gagner l'âme du Pape, tout entière à la constitution ; je le payais en même monnaie de promesses frivoles ; en même temps je préparais le Prince à ma requête inattendue. Je me doutais bien que de ma part la demande d'une prélature lui paraîtrait une plaisanterie, et devrait être traitée comme telle ; je me rappelais que dans un souper du Luxembourg, la tête pleine de vin, il me disait avec un épanchement de tendresse bien propre à m'inspirer de la confiance :

« Dubois, demande-moi ce que tu veux, fût-ce la moitié de ma fortune, tu l'auras.

— Eh bien ! Monseigneur, repris-je, je vous

répondrai comme à Louis XIV : Nommez-moi cardinal?

— Y penses-tu, l'abbé?

— Certes oui, j'y pense, et si vous n'y pensez pas, je saurai vous en faire souvenir.

— Le seul chapeau rouge qui te convienne, c'est un bonnet de fou.

— Monseigneur, ne vous privez pas du vôtre, je ne suis pas si chauve que je ne puisse rester la tête nue. »

La veille du 1er janvier 1720, j'allai, suivant l'usage, offrir à Son Altesse mes vœux de nouvelle année.

« Merci, Dubois, me dit le Prince qui comptait des billets de banque, nous sommes de vieux amis, et je suis prêt à te le prouver de la façon qui te plaira le mieux.

— En ce cas, Monseigneur, vous allez faire un effort de mémoire.

— Non, l'abbé, il faut se respecter pour être respecté; tu ne pourras jamais sous la simarre, la mître ou le chapeau rouge, dépouiller le vieil homme, c'est-à-dire l'abbé Dubois.

— Ah! Monseigneur, tel ne me vaut pas, qui en dépouille bien d'autres!

— Veux-tu parler de Law? c'est un brave et honnête Ecossais! Nous finirons par le convertir.

— Il ne vous coûterait pas davantage de faire deux conversions au lieu d'une. Je veux rentrer dans le sein de la religion.

— Puisse alors la religion rentrer dans ton sein! mais je te conseille de ne pas quitter le titre d'abbé.

— Aussi ne le quitterai-je pas à bon marché.

— Voici quelques billets doux pour te faire patienter jusqu'à ta mort.

— Monseigneur, je prends toujours, quitte à rendre ensuite. »

C'étaient des étrennes de roi ou de Law. Un million en actions et en billets de banque, et de plus cent mille livres argent comptant pour en gagner d'autres, rue Quincampoix. Je n'en demandai pas davantage pour le moment, et si je n'oubliai pas l'évêché, je fis mine de l'oublier.

Le lendemain, 1^er^ janvier, M^me^ de Tencin étant occupée à me souhaiter une bonne année, ac-

compagnée de plusieurs autres, dit la chanson, on me remit une dépêche de Rome; je quittai tout pour l'ouvrir, et je sautai de joie en criant :

« L'archevêque de Cambrai est mort ! »

L'évêque de Sisteron m'annonçait cette nouvelle inespérée, en me suppliant de le proposer pour remplacer le cardinal de La Trémouille. Le coquin, que j'avais recueilli, gueusant et n'ayant rien, m'avait fait assez sot pour prêter mes épaules à son élévation; il était temps que je travaillasse pour moi.

« Qu'allez-vous faire? me dit M^me^ de Tencin, qui était mon directeur de conscience.

— Ce qui vous semblera bon.

— Il ne s'agit pas de cela, mais d'aviser au plus sûr et au plus expéditif. Allez trouver le Régent.

— Il est en affaires.

— De quelle espèce?

— Demandez-le à la dame qui lui tient compagnie.

— D'où savez-vous cela?

— Le moyen de l'échapper, un premier jour de l'an !

— Je devine; c'est à qui aura l'étrenne...

— Ma foi! tâchons que ce soit moi.

— Vous m'avez souvent dit des merveilles au sujet des bons momens de Son Altesse royale.

— En effet, j'en sais de votre sexe, Madame, qui s'en sont bien trouvées.

— Alors, hâtez-vous, entrez de force dans la chambre à coucher, et faites acheter cher votre retraite. »

Cet avis désintéressé méritait d'être suivi de point en point. Mme de Tencin m'aida de ses mains à m'habiller, non pas en grand costume, mais dans une toilette plus décente que celle où je m'attendais à surprendre le Prince. Je partis, emportant la lettre d'Hugues, le secrétaire de feu La Trémouille, et les vœux ardens que poussait au ciel Mme de Tencin pour la bénédiction de mon entreprise.

J'arrivai jusqu'à la porte de la petite galerie; mais, comme Hercule, il fallait tuer ou endormir le dragon des Hespérides : ce dragon avait quatre têtes béantes de valets, qui se ruèrent à ma rencontre avec des cris de gens déterminés à ne livrer passage qu'à la force.

« Monseigneur, me dirent-ils, Son Altesse...

— C'est bon ! répliquai-je en passant outre.

— Le Prince dort, crièrent-ils en m'arrêtant par mon collet.

— Eh bien ! je le réveillerai, persistai-je en faisant un effort pour entrer.

— Monseigneur, il ne dort pas.

— Alors, pourquoi tant de difficultés ?

— La porte est défendue à tout le monde, même à M^me^ d'Orléans.

— C'est ce que nous allons voir.

— Mais...

— Comment, drôles, vous osez me résister...

— L'ordre de Son Altesse royale...

— Ne me regarde pas ; je vous ferai chasser.

— Et si nous vous laissons passer, on nous chassera aussi.

— Ne savez-vous pas, misérables, que j'ai le droit de venir à toute heure chez le duc d'Orléans.

— Oui, Monseigneur ; mais non pas quand il..

— Quand il...

— Vous entendez bien ; il nous a dit qu'il aimerait mieux recevoir deux coups de pieds au derrière que d'être dérangé.

— Faquins, je veux entrer et j'entrerai ; c'est à

vous de choisir d'être chassés, ou de partager cette bourse entre vous; égratignez, criez, déchirez mon habit, vous ne m'empêcherez pas d'entrer; vous aurez fait votre devoir, et la bourse est à vous.»

Leur silence était une réponse: je leur jetai la bourse, et m'acheminai tranquillement vers la porte, tandis que ces domestiques intelligens faisaient de belles grimaces pour me retenir. J'en eus cependant mon habit en lambeaux, la joue égratignée, et je me précipitai dans la chambre comme un éclair.

La démarche était hardie, ma disgrâce pouvait en être le prix. Je m'aperçus du premier coup-d'œil que l'on ne m'attendait pas : le Régent cependant, rouge de colère, ne se dérangea pas, comme je le craignais. « Malheureux, cria-t-il, je te ferai pendre ou empaler ! Sors, drôle, scélérat!... » Ce fut une cataracte d'injures qui me tombaient droit sur la face, fort habilement composée pour jouer la surprise.

« Parleras-tu, butor, ajouta le Prince, impatient de me voir battre en retraite; qui t'a fait si téméraire de me désobéir ? Que veux-tu ? dis et va-t'en; ne m'oblige pas de te pousser dehors.

— Un mot, Monseigneur.

—Deux et trois, puisque tu es arrivé jusqu'ici; mais laisse-moi.

— L'archevêque de Cambrai vient de mourir à Rome; je désire lui succéder.

— Toi, archevêque!

— Pourquoi non?

— Pourquoi? je te le dirai, mais dans un autre instant.

— Il me faut une promesse, Monseigneur.

— Une promesse, soit! Mais va donc!

— Un serment.

— Volontiers! Tu n'es pas encore loin?

— Jurez-moi que je serai archevêque de Cambrai.

—Archevêque du diable! oui, je le jure: pars!

— Adieu, Monseigneur, et merci. »

Ce serment arraché, semblait un rêve au Régent, qui se leva persuadé que j'avais voulu plaisanter; il m'en parla sur un ton goguenard:

« M. l'archevêque, me dit-il, si j'avais eu sous la main quelque épée ou quelque pistolet, vous auriez pu apprendre que tout n'est pas profit au métier de curieux.

— Je vous remercie, Monseigneur, de la parole que vous m'avez donnée...

— Moi, je t'ai donné quelque chose !

— Je serais bien ingrat de l'avoir déjà oublié; l'archevêque de Cambrai se dit votre obligé.

— N'est-ce pas raillerie, et as-tu l'intention d'insister pour l'exécution d'un serment fait en l'air.

— En l'air ! non pas, Monseigneur.

— Tu veux, mon pauvre Dubois, succéder à Fénelon ?

— De loin, par droit de conquête.

— Ne s'est-on pas déjà trop amusé à tes dépens? as-tu résolu de me faire le plus ridicule des hommes ?

— Ce n'est pas mon affaire, Monseigneur: vous avez fait un serment, et je suis certain que vous le tiendrez.

— Sans contredit, mais tu ne l'exiges pas ?

— Au contraire, je ne cède à personne mes avantages, et, pour la régence de France, je ne vous rendrais pas votre parole.

— Bourreau, que dira-t-on ?

—Vous le savez mieux que moi ; mais je ne suis pas à cela près.

— Demande-moi tout, excepté un archevêché.

—Impossible, Monseigneur; je compte sur un si inviolable serment ; d'ailleurs j'aurai un témoin.

— Si tu l'exiges, il faut bien y consentir; imagine au moins un expédient pour me tirer d'embarras ; et fais que je n'aie pas honte.

— Il me vient une idée qui en vaut une autre. Le blâme ne vous atteindra pas; je vais obtenir du Roi d'Angleterre une lettre pressante par laquelle vous serez sollicité de m'accorder cet archevêché en récompense des services que j'ai rendus, dans les traités de la triple et de la quadruple alliance.

— Diantre ! il sera plaisant qu'un prince protestant demande un archevêché catholique pour un abbé de ta sorte!

—Bah! une lettre composée par moi et signée du roi de la Grande-Bretagne produira le meilleur effet.

— Une autre fois tu me feras écrire par le roi

de la Chine, afin que je te nomme pape. Rends-toi donc justice, coquin.

—Monseigneur, vous savez que je ne rends rien, pas même les injures.

— Je consens, puisqu'il le faut, à te faire archevêque; mais qui te fera prêtre? »

Je ne fus pas en peine de répondre, et j'allai dresser le brouillon de la lettre que devait écrire au Régent le bon roi Georges. J'écrivis en même temps à Destouches, à Stairs, à Stanhope, et à tous ceux de Londres, qui étaient en position de pousser à la roue. Voici la lettre du roi d'Angleterre, ou plutôt la mienne.

MONSIEUR ET TRÈS-CRER COUSIN,

« Je suis si content des bons offices que m'a rendus, comme à vous, M. l'abbé Dubois, lors de » la triple et de la quadruple alliance; que je vou- » drais lui en témoigner ma satisfaction et l'estime » que je fais de son caractère. Je lui ai fait offrir » des pensions et des présens, qu'il a noblement » refusés, malgré l'amitié où nous en sommes. On » m'apprend de Rome que votre très-amé cardinal

» de La Trémouille est mort laissant un archevêché » à donner. Je ne sais quelles sont vos intentions » à ce sujet; mais comme je me rappelle combien » M. l'abbé Dubois désirait un archevêché, je lui » donne ma voix royale pour celui de Cambrai, » avec votre permission, et c'est moi que vous » obligerez en l'élevant à cette dignité, qu'il est » digne de remplir sous tous les rapports. »

Cette épître me revint sans autre changement que la signature de Georges Ier, roi d'Angleterre et les grands sceaux du royaume. La lettre de Destouches qui l'accompagnait était toute dirigée vers le même but; et de reconnaissance, je lui répondis par une pension de six mille livres. Muni de ma lettre, j'allai chez le Régent, non plus à une heure indue, et je réclamai l'accomplissement de sa parole. Il me salua archevêque de Cambrai, et me demanda à l'oreille ce que je comptais faire de ma femme.

— J'en viendrai à bout avec de l'or et de la ruse.

— Prends garde qu'on ne t'accuse de même que je le fus à la mort des Princes.

— Je lui défie de se vanter qu'elle est ma femme.

— Il n'y a pas de quoi ! »

Je priai le Prince de tenir secrète ma nomination jusqu'à ce que j'eusse avisé à tout.

J'avais assez de confiance en Maroy pour lui confier une commission aussi délicate. Je lui avouai que j'étais marié, et lui donnai les instructions nécessaires pour retirer mon acte de mariage et l'anéantir; je lui indiquai l'église de Bordeaux dans les registres de laquelle il le devait trouver, laissant à son imagination le soin de le soustraire à tout prix. Il partit, et revint au bout de huit jours, qui avaient éventé le bruit de ma nomination. Je fus complètement tranquillisé lorsqu'il me raconta que, s'étant présenté sous mon nom pour lever une copie de l'acte de mariage, le sacristain n'avait pu retrouver les registres de la paroisse au-delà de quarante ans, et qu'il lui avait avoué ingénûment que les vieux registres servaient à allumer le feu du curé. Il chercha lui-même dans les débris qui en restaient, et ne trouva pas une feuille qui se rapportât à l'année de mon mariage. Mes inquiétudes furent dissipées, et je me pré-

parai à nier effrontément le sacrement, sinon la cohabitation. D'ailleurs j'avais idée qu'on irait plus volontiers à Brives-la-Gaillarde rechercher des traces de ce mariage, que l'on commençait à signaler vaguement. Je me doutais bien que ce méchant tour était l'œuvre de ma femme, et je ne m'en effrayai pas, puisque les preuves, seules croyables en pareille matière, n'existaient plus. J'attendis de pied ferme ma moitié, qui ne manqua pas de venir demander sa part de l'archevêché.

Je ne fus pas surpris de voir reparaître, non pas un spectre sortant des tombeaux, mieux eût valu, mais le visage de ma vieille femme, un visage riant et agaillardi; elle était connue de Manet, qui savait à peu près la vérité.

« Holà! commère! lui dis-je, la porte de mon cabinet bien fermée, vous avez senti l'odeur de la marmite, et venez voir si c'est pour vous qu'elle chauffe?

— Sans doute, mon cher époux; il est bien juste que je profite de vos bonnes aubaines.

— Halte là ! coquine ; veux-tu pas que je te fasse sacrer archevêque en même temps?

—Si cela me rapportait 20,000 liv. de rente, je dirais oui.

—Écoute, drôlesse, c'est à toi de choisir du silence ou de l'hôpital.

— M. l'abbé, à mon tour à vous faire la loi; je suis votre femme, et le ferai connaître.

—Comment le prouveras-tu, gaupe, et qui te croira?

— Les actes de mariage ne sont-ils pas enregistrés à Bordeaux comme à Paris?

— Cherche.

— Enfin, je n'entrerai dans aucun accommodement, si ma pension viagère n'est pas doublée et reversible sur la tête de mes enfans.

—Tu as des enfans, malheureuse?

—J'en ai quatre, sauf les oublis, et je les mets sous votre protection.

—Crois-tu que je veuille être père? ça été déjà trop d'une fois.

—Quoi! vous n'aurez pas pitié de ces victimes innocentes?

—Innocente toi-même!

—Je vous les amène tous les quatre à votre sacre.

—Tiens, vieille chouette; je fais ce que tu veux pour avoir la paix; mais je te jure, par ma mître d'archevêque, de te mettre à l'hôpital pour le reste de tes jours, si j'entends parler de toi ou de tes fils de catin. »

Jusqu'à présent, Pierrette est demeurée fidèle à notre traité; la somme que j'ai placée en son nom me dispense même de sa sotte présence, et je la crois étrangère à tous les mauvais bruits qu'on a fait courir sur mon mariage. A en croire Saint-Simon, par exemple, j'aurais épousé les onze mille vierges. Ces calomnies étaient difficiles à déjouer; j'ai pris le bon parti d'en rire tout le premier. Par exemple, si je deviens pape, Mme Dubois reviendra peut-être m'arracher des secours; je dîne assez bien pour lui jeter quelques os.

Une fois possesseur de la parole du Régent, donnée de sang-froid, et de la lettre du roi d'Angleterre, je crossai tous les pygmées qui m'avaient voulu arrêter dans mes grandeurs. On riait en cachette, et l'on m'accablait de félicitations. J'avais déjà été sacré de la main de Mme de Tencin. Ma première visite fut à Madame, que j'étais bien aise de désespérer du spectacle de ma fortune : elle

causait justement avec Massillon, qui, embéguiné de sa vertueuse renommée, n'osait plus prononcer mon nom, et s'était bien défendu de parler à Madame de l'archevêque de Cambrai.

« Eh bien ! Massillon, n'as-tu rien annoncé à Son Altesse? lui dis-je pour cause.

— Moi ! s'écria-t-il étourdi de l'apostrophe.

— Quoi donc? demanda Madame ; j'ai reçu ce matin les notes de la semaine; la nouvelle en question doit y être.

— Non, sans doute, répliquai-je; elle n'est pas encore publique.

— Dites ! interrompit vivement Madame.

— Monseigneur vient de me nommer archevêque de Cambrai.

— Toi, prestolet !

— Vouliez-vous donc que je restasse l'abbé Dubois toute ma vie?

— Je ne veux rien.

— Me croyez-vous indigne de cette place?

— Je ne crois rien.

— Désapprouvez-vous le choix de Monseigneur?

— Non.

— Je suis heureux d'avoir votre suffrage.

— Fi donc!

— J'étais appuyé par le roi de la Grande-Bretagne.

— Ah! »

Je ne persistai pas à avoir le dernier mot dans cette scène répétée de Molière, et je me disposais à sortir sans que Massillon eut fait autre chose que de regarder tous les portraits palatins, comme si ce fût la première fois qu'il les voyait. Le Régent, qui s'était arrêté à la porte avant d'entrer, entra en riant :

« N'avancez pas, Philippe, lui cria Madame, ou je vous lance mon écritoire par la figure!

— Ne me trouvez-vous pas assez diable comme je suis, pour me vouloir noircir encore?

— Je vous fais mon compliment, M. de Cambrai : mais depuis quand êtes-vous nommé?

— Depuis le 1er janvier, répondis-je, à huit heures précises du matin; n'est-ce pas, Monseigneur?

— Pourtant, reprit Madame d'un ton plus doux, vous m'aviez promis, Monsieur, que l'abbé ne parviendrait jamais, de votre vivant, à un évê-

ché ou archevêché, et que vous seriez cardinal plutôt que lui.

—Il est vrai, Madame, riposta le Prince d'un air attendri; mais je n'étais pas maître d'agir ainsi, ou du moins j'ai eu de bonnes raisons pour changer d'avis.

—Madame, continuai-je, c'est la grâce de Dieu qui s'est fait sentir à moi!

—N'auriez-vous pas mieux fait, Monsieur, continua Madame en s'adressant au Prince, de donner cet archevêché au pauvre abbé de Saint-Albin, qui n'est pas légitimé?

— Grand malheur! m'écriai-je, ce petit marsouin fera toujours assez bien son salut pour un bâtard qu'il est.

—Monsieur, dit Madame en trépignant, certes, vous ne soutiendriez pas une thèse comme il a fait en Sorbonne : quant à sa bâtardise, elle est plus noble que la vôtre. Philippe, je vois bien que vous n'aimez pas cet enfant; c'est pourtant de vos bâtards le seul qui vous ressemble.

—Autant qu'à moi, à peu près, interrompis-je. »

Je sortis là-dessus, jouissant de la colère de

Madame; mais j'attendis Massillon, qui semblait refroidi pour moi, depuis que j'étais plus qu'un évêque de Clermont en Auvergne.

« Massillon, lui dis-je, vous me connaissez mieux que pas un; c'est à vous que je m'adresserai pour avoir un certificat de bonnes mœurs. »

Massillon paraissait changé en statue; il répondit par un signe de croix, comme pour se défendre des embûches du Tentateur.

J'arrivai majestueusement dans la galerie où le nouvel archevêque faisait les frais de l'envie et de la médisance. Mon entrée produisit une diversion en ma faveur, et les flatteurs me vinrent baiser la griffe. Arouet, ce serpent du Palais-Royal, s'avança tortueusement en mâchant un compliment dans une satire.

« Monseigneur, me dit-il avec des génuflexions,

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

— Comment l'entendez-vous, M. l'homme aux salamalecs?

— Ah! Monseigneur, je l'entends fort bien; ce n'est pas être sot que de se faire archevêque.

— Cependant, Monsieur, vous ne le serez pas, j'imagine.

— Non, Monseigneur, s'écria-t-il avec une sorte d'enthousiasme, mais je ferai une religion.

— Laquelle, s'il vous plaît?

— La plus simple et la plus naturelle possible.

— Gare à vous, M. Luther! les bûchers ne sont pas si bien éteints qu'ils ne puissent se rallumer! »

Les courtisans, qui m'entourèrent, rompirent brusquement notre prise de bec.

« Monseigneur, me dit Mme de Tencin avec une voix de première nuit des noces, montrez donc la belle lettre que vous a écrite Sa Majesté britannique.

— Oui, oui, répétèrent plusieurs voix, votre brevet d'archevêque délivré par un protestant. »

Je fis semblant de n'écouter pas, et je déployai ma lettre, qui passa de main en main : je me rengorgeais, croyant déjà être en rochert et en camail.

« Bon Dieu! dit Nocé avec un éclat de rire prolongé en échos, quel est ce dessin tracé sur cette lettre?

— C'est un poisson! remarqua le malin Arouet.

—Ce sont des armes parlantes, » ajouta Richelieu.

En effet, une figure de poisson était représentée au crayon justement au-dessus de mon nom sur l'adresse. J'ai toujours soupçonné Nocé de cette méchanceté, dont on régala Son Altesse royale, qui arrivait en souriant à un papier ouvert en forme de lettre.

« Devinez, Messieurs, ce qu'on m'écrit, dit-il après avoir entendu l'histoire du poisson.

— On vous écrit, Monseigneur, que la Fillon est nommée chanoinesse, répondit Richelieu.

— Quelle horreur ! ajouta M^me^ de Tencin.

— On vous adresse l'extrait de naissance de l'archevêque de Cambrai, dit Nocé.

— Non, c'est plutôt son certificat de bonne conduite. »

Les éclats de rire me laissèrent le temps de respirer : je fixai les yeux sur le Régent, qui me fit signe de ne rien craindre.

« Messieurs, dit ce bon Prince, on a fait courir des bruits indignes, qui tendraient à prouver que Dubois est marié.

— Marié! s'écrièrent toutes les dames avec effroi.

— Mais j'ai fait remonter à la source de ces calomnies, et je ne trouve pas moins de six mariages, que l'on dit être en bonne forme : voici une lettre anonyme, qui m'annonce que ce pauvre Dubois est l'époux légitime de Mlle Populus, fille d'un chasublier du pont de Notre-Dame, et mariée en secondes noces à un nommé Gochereau de Toulouse.

— C'est Cauchereau de l'Opéra, sans doute? dit Broglie en se grattant l'oreille.

— Je suis d'avis, ajouta Nocé, que le chasublier sera bien le fait d'un archevêque.

— Messieurs, continua le duc d'Orléans, j'ai pris des renseignemens sur la Dlle Populus et son mari Gochereau; on ne les connaît ni à Paris ni à Toulouse; c'est un mensonge infâme. On m'écrit d'Orléans qu'une ancienne femme de l'abbé Dubois, nommée Mlle Léger, et remariée au sieur Collasse, réclame ses droits sur l'archevêque de Cambrai; il est inutile de vous dire que cette calomnie est tout-à-fait dénuée de preuves.

— Monseigneur, interrompis-je, on en aura

oublié une dixaine, que je me charge de vous indiquer.

— Voici encore, reprit le Régent, des certificats de curés ou d'abbés qui prouveraient que Dubois est marié légitimement à M^lle^ Letellier.

— C'est une de mes amies, s'écria Richelieu, elle est la femme de tout le monde, c'est sa folie!

— A la Fouine..... continua Son Altesse.

— Je l'ai vue, dit Nocé; elle ressemble à l'abbé comme si c'était son frère.

— A la Jumeau! acheva le Prince.

— Elle est aussi connue au Palais-Royal que sa robe verte, répliqua Broglie.

— Est-ce là tout? demandai-je sans me déconcerter.

— On en pourrait trouver quelques autres, dit encore le Régent en tournant ses regards sur l'assemblée; mais je vous réserve pour le dénoûment cette lettre écrite par M. Salentin, ministre du roi de Prusse; lisez vous-même votre arrêt, l'abbé. »

Je commençai à croire qu'il n'était plus question d'une plaisanterie, et je lus d'un ton mal assuré cette dépêche sans nom et sans adresse.

« Une femme de très-basse extraction et ori-
» ginaire du pays de Hainaut, réduite à la dernière
» misère, vient de déclarer être mariée avec l'abbé
» Dubois, et en avoir plusieurs enfans. Comme un
» peu plus de générosité de la part de ce ministre
» aurait fort bien fermé la bouche à cette créature,
» on ne sait pas comment il a fait pour perdre son
» peu de jugement jusqu'au point de ne pas pré-
» voir la prostitution que cette découverte lui at-
» tire. Du reste, beaucoup de gens lui prêtent des
» habitudes si infâmes, qu'à leurs yeux, c'est lui
» faire trop d'honneur que de lui supposer du
» goût pour les femmes. L'accident qui lui arrive
» fait voir qu'il est homme à tout faire, et qu'au-
» cun péché ne l'embarrasse. »

— Dubois est donc un Barbe-Bleue? s'écria Nocé.

— Je ne m'étonne pas, dit Law, si M. l'abbé a besoin de tant d'argent pour sa maison.

— Attendez, Messieurs, ce n'est pas tout, répondis-je, il m'arrive encore une demi-douzaine de femmes par la poste.

— C'est assez, interrompit Son Altesse avec fermeté; ne voyez-vous pas que tous ces mariages

prouvent qu'il n'en existe aucun. Je vais faire rechercher les auteurs de ces calomnies souterraines, de ces lettres perfides, j'en ferai une punition exemplaire. Dubois est archevêque de Cambrai; respectez-le en faveur de son titre, sinon de sa personne.

— Baisse la tête, fier Sicambre, dis-je à Richelieu.

— Enfin, continua le bon Prince, puisque j'ai jugé Dubois digne de l'honneur que je lui fais, ce serait m'offenser moi-même que de l'offenser.

— Monseigneur, reprit l'incorrigible Arouet, vous êtes plus faible que Jésus-Christ, qui ne voulut pas changer des pierres en pains.

— M. de Voltaire, dis-je à l'auteur d'OEdipe, je vous répèterai ce que disait le Tentateur : Si vous vous prosternez et m'adorez, je vous donnerai tout ce qui vous plaira.

— Donnez-moi seulement l'absolution, Monseigneur. »

Il s'inclina profondément devant moi, et je lui appliquai un demi-soufflet, avec cette formule : *Confirmabo te.* Le Régent m'attira dans un coin, et me demanda ce que je pensais de son expé-

dient pour faire taire les bruits de mon mariage. Je l'en remerciai du fond de mon cœur, et lui appris le résultat du voyage de Maroy. Ce récit l'enchanta, et il m'ordonna de me mettre en mesure pour le sacre, qui aurait lieu aussitôt après que je serais prêtre. « Cependant, ajouta-t-il, je n'y pourrai pas assister.

— Rougiriez-vous de l'œuvre de vos mains? répliquai-je.

— Non pas, mais j'ai promis à Madame de n'y pas aller.

— En ce cas, Monseigneur, vous pouvez sacrer qui vous voudrez; je ne prête pas mon front.

— Bon! tu en as bien assez pour cela. »

Je m'en allais fort triste, lorsque je rencontrai Mme de Parabère et le duc de Mazarin, qui m'arrêtèrent par ces deux allocutions :

« N'est-il pas vrai que tu vas recevoir le baptême, l'abbé?

— Non pas, Monseigneur va faire sa première communion.

— Voilà deux bons mots, Madame, répliquai-je, qui auront bonne grâce à être répétés.

— Ainsi soit-il, dit le Duc en me quittant la place.

— Madame, continuai-je, êtes-vous en état de me rendre un petit service.

— Un grand, si vous voulez, mon cher abbé.

— Comme on ne donne rien pour rien, je vous promets deux cent mille livres en actions.

— Cela vaut mieux qu'en paroles; j'accepte, sans savoir ce dont il s'agit.

— De faire en sorte que Son Altesse soit présente à mon sacre.

— La chose est d'autant plus aisée que j'y consacrerai ma nuit.

— Vous savez donc, belle dame, le moyen de tout obtenir de Philippe?

— En lui accordant tout. »

Je regardai ma cause comme gagnée entre les mains d'un si séduisant avocat.

Le cardinal de Noailles avait cru m'embarrasser beaucoup en exigeant un certificat de bonne conduite et la preuve que j'étais prêtre. Je me hâtai de le satisfaire pour imposer silence à mes envieux et à mes ennemis. Le bruit de ma nomination était répandu dans le public; on en glosait

de tous côtés, et les satiriques avaient déjà pris la plume. Je remis une somme à Fontenelle pour qu'il se chargeât d'anéantir couplets et épigrammes (1). Il eut même l'adresse de tirer des reçus dans lesquels ces grenouilles du Parnasse se bâillonnaient la bouche à raison de cent ou deux cents livres : une menace de la Bastille était au bout de cet argent. En même temps, j'écrivis à Rome pour demander l'indult du Pape, le chapeau de cardinal, et pour annoncer à l'évêque de Sisteron, ma créature, qu'il était nommé, par mes soins, chargé des affaires du Roi à la cour de Rome. Lafiteau fit son deuil de l'archevêché, et

(1) Voici une épigramme bien connue sur le nouvel archevêque de Cambrai :

Je ne trouve pas étonnant
Que l'on fasse un ministre,
Et même un prélat important,
D'un m....., d'un cuistre.
Rien ne me surprend en cela :
Et ne sait-on pas comme
De son cheval Caligula
Fit un consul à Rome?

(*Note de l'Editeur.*)

voyant bien que son sort était entre ses mains, il ne tarda pas à m'envoyer une promesse définitive du chapeau, qui pourtant se fit attendre jusqu'à l'année suivante. Pendant ce temps-là, j'étais en butte à des railleries qui venaient se briser sur ma mître d'archevêque. Je ne pardonnai pas à Nocé d'avoir fait une comédie d'un bon mot.

La veille de mon ordination, la Fillon, qui avait les grandes et petites entrées au Palais-Royal, comme une princesse du sang, se présenta en grand deuil à l'audience du Régent avant que j'y arrivasse; tous les roués l'entourèrent, comme si d'avance il ne fussent pas instruits du rôle qu'elle avait à jouer.

« Ah! ah! dirent-ils, Monseigneur, la Fillon fait pénitence.

— Il vaut mieux tard que jamais, répondit le Prince.

— Oui, Monseigneur, il y a temps pour toutes choses, riposta la Fillon.

— Eh bien! nous apportes-tu du fruit nouveau?

— N'en est-ce pas que ma conversion?

— Fillon, dit Nocé, tu mérites la discipline.

— Nous l'enrôlerons parmi les Flagellans, reprit Broglie.

— Non, Messieurs, répliqua-t-elle, je renonce aux vanités du monde et veux profiter des bontés de Son Altesse royale.

— Quelles bontés? demanda le Régent.

— Je vous prie, Monseigneur, puisque vous êtes si généreux envers les gens de mon métier, de m'accorder une abbaye!

— C'est juste, dirent tous les jeunes écervelés; Dubois a déjà un gros archevêché.

— Oses-tu bien te comparer à Dubois? répondit en riant Son Altesse.

— Dieu m'en préserve, Monseigneur! reprit Fillon, et je compte bien le surpasser dans la conduite des demoiselles.

— Nous lui donnerons tous un certificat de bonne vie et mœurs, » ajouta Nocé.

J'arrivai sur ces entrefaites, fort préoccupé de la cérémonie du lendemain, et quoique les rires redoublassent à mon aspect, je ne reconnus pas Fillon à ses habits d'enterrement.

« Monseigneur, me dit Richelieu d'un air grave, voici une des épouses de Votre Eminence.»

Je m'avançai en tremblant de tous mes membres, et Fillon se retournant vers moi, j'aperçus le visage effronté de l'entremetteuse :

« *Vade retro, Satanas, exorciso te!* m'écriai-je.

— Sais-tu ce que demande Fillon, l'abbé? me dit le Prince.

— Pour elle? répondis-je.

— Sans doute, riposta Nocé; la bonne mère a encore des prétentions.

— Il faudrait la marier avec l'abbé, remarqua Broglie.

— Quelque chose qu'on fasse, nous ne serons pas cousins, dis-je en colère.

— Dubois, reprit le Régent, je te laisse juge en cette affaire. Fillon sollicite une abbaye.

— Il faut la renvoyer à son couvent, m'écriai-je; ma crosse! s'il vous plaît, je vais lui montrer le chemin du salut. »

Je lui montrais en même temps le chemin de la porte; elle salua profondément et se retira plus vite qu'elle n'était venue. « L'abbé, me criait le Prince, demande-lui si elle veut entrer aux Carmélites comme novice! » Je fus consolé de cette farce, en apprenant officieusement que

la Parabère avait tenu ce qu'elle avait promis, et que Son Altesse paraîtrait à la cérémonie de mon sacre.

Je tombai comme une bombe chez mon ami Massillon, qui, admonesté par le cardinal de Noailles et par une vingtaine de prétendans à la prélature, gardait le lit, et se plaignait de la goutte aux mains pour ne pas écrire ce que je voulais.

« Cependant, lui dis-je tout d'abord, vous auriez les deux mains coupées que je ne vous ferais pas grâce de mon certificat.

— J'aime trop la vérité pour vous cacher que je suis fort embarassé...

— Et pourquoi donc? il me semble que le cardinal de Richelieu et le cardinal Mazarin sont des exemples et des comparaisons...

— Si vous y tenez absolument, je le ferai ce certificat, mais dans un autre instant.

— Lorsque je n'en aurai plus besoin?...

— Alors, plutôt que de vous fâcher, composez-le à votre guise, et je le signerai.

— Vraiment, il serait beau que l'abbé Dubois devînt l'indigne secrétaire de l'éloquent Massil-

lon; d'ailleurs, j'aurais peur de me brûler trop d'encens sous le nez.

— Que voulez-vous que je dise?

— Le sais-je? N'avez-vous pas de belles phrases en provision, un prédicateur comme vous, membre de l'Académie française!

— Puisqu'il le faut absolument... mais le péché n'en doit être attribué qu'à vous seul!

— Deux fois pour une, si vous êtes à cela près.

— Mon Dieu! quel rôle vais-je remplir!

— Un fort beau! celui de parrain d'un homme tel que Dubois! »

Il se releva sur son séant de l'air d'une *Iphigénie en Aulide immolée*, prit la plume d'une main tremblante, écrivit, effaça, soupira, recopia, et me mit aux mains un certificat en bonne forme, dans lequel il rendait hommage à la pureté de mes mœurs, à mes aumônes, à mes bonnes intentions, à ma science ecclésiastique.

« Digne ami! m'écriai-je, c'est du dévoûment; je n'aurais pas fait mieux.

— Que le Ciel me pardonne le mal, s'il y en a!

—Vous êtes étonné, et le serez bientôt davantage lorsque je serai cardinal!

— Vous!

— Avant la fin de l'année, et je dirai comme Desbarreaux :

> Et dessus quel endroit tombera le tonnerre,
> Qui ne soit tout couvert de sang de Jésus-Christ!

— Mon cher Dubois, je commence à revenir des vanités du monde; j'irai m'enfermer dans mon diocèse, et consacrer le reste de ma vie au troupeau du bon Pasteur.

— Moi, je ferai résidence à la cour, et si l'on met en doute la pureté de mes mœurs, mes aumônes, mes bonnes intentions, ma science ecclésiastique, j'étalerai votre certificat.

— Rendez-le-moi, je vous en supplie!

—Après mon sacre, volontiers, avec deux autres signatures d'évêque.

— Cela me raccommodera avec ma conscience.

—Adieu, mon cher *Petit Carême*, il faut que j'aille me faire...

— Prêtre!

— Mon petit évêque de Nantes a reçu mes ordres; il va maintenant me donner ceux de l'Église. »

Je laissai Massillon avec ses remords reméditer son sermon *sur le petit nombre des élus*, et j'allai tout disposer pour me faire ordonner prêtre. Je ne croyais pas si difficile de donner un ordre. Je craignais que la cérémonie ne fût troublée par les roués et par la Fillon, si l'on savait l'endroit où elle aurait lieu. M. de Tressan m'avertit même d'un complot du cardinal de Noailles pour empêcher que je devinsse un des membres de l'Église : il était question d'employer la force des armes et de recourir à la justice séculière. Je n'avais rien à craindre, si ce n'est le scandale, et j'étais résolu à l'éviter. Le bon évêque de Nantes aplanit toutes les difficultés, et, persuadé qu'il n'y avait pas moyen de revenir sur un sacrement, je me laissai faire, quitte à n'écouter pas ensuite les reproches de Janus-Noailles.

Selon les instructions de Tressan, le 23 février je mandai Bastide, successeur de Chef, mon premier maître-d'hôtel. « Un cuisinier comme toi, lui dis-je, sait que la langue n'est pas toujours une

bonne chose; je te prie de ne te servir de la tienne qu'avec prudence. Dans ce sac sont huit cents livres, sur lesquelles tu feras les dépenses nécessaires. Va-t'en dans la chapelle des Quinze-Vingts, tu remarqueras un homme auprès du bénitier à gauche; tu lui feras signe, et il te suivra; vous irez au Carrousel, où vous trouverez un carrosse attelé de quatre chevaux, et deux personnes dedans, qui vous attendent; vous prendrez place, et n'ouvrirez qu'à la barrière ce paquet, qui vous instruira de votre destination. » L'homme du bénitier était l'aumônier de M. de Tressan; les deux personnes de la voiture, ses valets-de-chambre, et ce paquet cacheté contenait une lettre pour un curé de village au-delà de Poissy. Bastide montra beaucoup d'intelligence dans sa mission; il remit la lettre au curé, qui, après l'avoir lue, lui dit de retourner à Poissy et de faire apprêter un grand souper dans la meilleure hôtellerie. L'évêque de Nantes et moi nous arrivâmes le soir même dans un équipage à six chevaux. Comme la journée du lendemain devait être laborieuse, nous soupâmes et nous couchâmes. J'avoue que cette nuit-là je ne

dormis pas, et rêvai tout éveillé : il me semblait voir la chambre pleine de cardinaux en habits de cérémonie.

De grand matin, M. de Nantes vint me chercher à petit bruit; nous sortîmes par une porte de derrière, et, à travers la campagne, gagnâmes le presbytère du village, où le bon curé nous fit une réception plus glorieuse que si c'eût été à l'Académie française. Mon neveu, le chanoine de Saint-Honoré (1), avait envoyé en secret les ornemens nécessaires que je lui avais demandés. Ce fut une rude corvée que tout un jour dépensé en religion, dans une église froide et humide, et cela presqu'à jeun. Mes entrailles criaient, mon caractère sortait des gonds, mes nerfs s'agitaient, tandis que je recevais comme un poids de deux cents livres le sous-diaconat, le diaconat et la prêtrise. L'évêque de Nantes eut

(1) Dans la première partie de ses Mémoires, Dubois dit que ce chanoine n'a pas vécu long-temps : il est présumable qu'il fit obtenir au frère de ce dernier la survivance du canonicat. Du moins, est-il certain qu'un neveu du cardinal, chanoine de Saint-Honoré, fut un de ses héritiers.

(*Note de l'Editeur.*)

plus de constance que moi : « Il faut bien souffrir un peu, me dit-il, pour les mérites de l'archevêché. » J'étais dans une disposition d'esprit si irritable, que j'avais plutôt l'air d'un possédé que d'un ordinand ; je m'allai jeter contre un banc en disant ma première messe, et je poussai de douleur un juron, que je déguisai vite dans un *Dominus vobiscum*. L'évêque de Nantes se tint les côtés pour ne pas rire. Mon expédition finie, je me fis délivrer un brevet de prêtre par ce paysan de curé, qui me remercia, les larmes aux yeux, d'un présent de dix mille livres. Le coup que je m'étais donné me faisait boiter cahin, caha.

« D'où venez-vous donc, Monseigneur? me dit Bastide à mon retour à l'auberge.

— Je viens de me déchirer la jambe, répondis-je avec une grimace.

— Vous avez dû bien jurer?

— Pas autant que j'aurais voulu, je te jure. »

Je retournai le soir même au Palais-Royal, tout joyeux de pouvoir dire la messe. Le fripon de Bastide me fit payer chèrement ce plaisir ; mes huit cents livres y passèrent, et plus.

Le cardinal de Noailles rongea son frein de me savoir prêtre malgré lui et malgré moi. Mon certificat acheva de le mettre sens dessus dessous.

« Ce n'est pas un homme, dit-il, que l'abbé Dubois!

—Demandez à Mme de Tencin, » répondit Richelieu.

Cependant je retardais mon sacre, ayant honte de n'être pas encore cardinal. Lafiteau ne cessait d'entretenir mes espérances, et l'on me fit acheter la promesse du chapeau plus de trois cent mille livres, accordées par le Régent au chevalier de Saint-Georges, qui n'aspirait qu'à devenir roi d'Angleterre, pour l'honneur de l'Église romaine. Ce pauvre niais de Stuart ne veut pas croire qu'il se ferme son royaume à jamais en s'intitulant roi par la grâce du Pape; néanmoins il faisait de son mieux pour me couvrir la tête, car il avait grandement besoin d'argent. Cependant le chapeau n'arrivait pas. Je fus tenté de le jeter pardessus les moulins. J'écrivis *tarabin tarabas* à mon jésuite, pour lui laver la tête; et comme sa réponse n'arrivait pas, je me résignai à n'être sacré qu'archevêque. Le mois de juin commen-

çait, et depuis janvier on avait eu tout le loisir de s'accoutumer à ma nouvelle figure; le rire était las, les plaisanteries usées, et même la sourde indignation du clergé apaisée comme par enchantement. Je pris donc jour pour mon sacre, et allai prêter serment au Roi le 6 juin.

« Dubois, me dit le Régent, prends garde que je ne te fasse observer ton serment avec la même ponctualité que j'ai mise à tenir le mien!

— Moi, Monseigneur, je consens à tout, excepté à la résidence.

— Conserve donc le Palais-Royal pour diocèse, et que le Palais-Royal te conserve.

—Dieu me bénisse! » répliquai-je en éternuant.

Sa Majesté me considéra en mon nouveau costume; mes yeux rencontrèrent les siens, et je ne fus guère édifié de lui avoir ri au nez.

« Monsieur, dis-je à l'abbé de Fleury, apprenez à Sa Majesté qu'il y a des évêques que je ne prendrais pas pour bedeaux.

— M. Dubois, dit le jeune Roi, votre perruque est de travers. »

Je fus assassiné de regards durant cette séance, que ma diurie prolongeait avec mes souffrances;

je fis des gestes et des grimaces, qui me donnaient l'air d'un diable aspergé d'eau bénite.

« Qu'a-t-il donc l'abbé ? demanda le Roi; on croirait qu'il n'a pas la conscience tranquille.

— Ce n'est pas la conscience, Sire, » répondit le duc d'Orléans sans autre explication.

Pour obvier aux inconvéniens d'une représentation de quatre heures, je fis faire par Truchet, de l'Académie des sciences, que l'on nomme le père Sébastien, un urinal à ressort et portatif.

« Monseigneur, me dit le père Sébastien, je suis l'homme qu'il vous faut; c'est moi qui ai dirigé les jets d'eau de Versailles.

— Un moment ! il ne s'agit pas de jets d'eau.

— Reposez-vous sur mon habileté; je connais l'hydraulique et les machines.

— Avise surtout à ce qu'il n'arrive pas d'accident.

— Il suffit, Monseigneur; vous en serez content, comme des jets d'eau de Versailles. »

Je me défiais de ses jets d'eau, et ce ne fut pas sans un sentiment de crainte que je m'aventurai avec sa machine, composée d'une éponge renfermée dans un vase de fer-blanc. Je fus tenté

de penser, d'après l'événement, que c'était un tour de jésuite.

Le grand jour vint; l'église du Val-de-Grâce avait été décorée magnifiquement: un amphithéâtre était élevé dans la nef; des tapisseries, des guirlandes de fleurs, des décorations d'opéra, rien ne fut épargné. Toute ma maison était habillée de neuf; Maroy, en juste-au-corps de satin, faisait un des maîtres des cérémonies. Pour moi, j'étais si joyeux, que je chantais des psaumes et des répons; je répétais mon rôle à demi voix, je m'apprenais à distribuer des bénédictions; Mme de Tencin me servait de valet-de-chambre, et cette bonne dame était gonflée de joie de me voir en soutane violette avec le rochet de dentelles et de moquette. Pendant ma toilette la fenêtre était ouverte, et une couturière d'une maison voisine prit mes bénédictions pour des signaux amoureux. Pour être archevêque, on n'en est pas moins homme: Forceville, en accommodant ma perruque, me saupoudra le visage de farine; le drôle l'avait fait exprès pour m'éprouver, mais je courus après lui, et des coups de pied donnés à un valet ne sont pas un péché mortel.

Ce fut une belle cérémonie; j'aurais voulu être à la fois acteur et spectateur. Le duc d'Orléans y parut, avec son fils le duc de Chartres, dans une tribune du chœur apparente. Mme de Tencin, parée comme un archevêque, était placée en face de moi, par une galanterie de l'évêque de Nantes. Le cardinal de Rohan officiait pontificalement, assisté de M. de Tressan, qui montrait aux dames ses belles mains, et par Massillon, qui expiait son certificat. L'église était pleine à comble de prélats, de princes, de gentilshommes, de dames et de cent-suisses. On ne voyait que diamans, étoffes de brocart d'or et d'argent. Je n'étais pas assez fat pour croire que c'était moi à qui l'on faisait honneur en assistant à mon sacre; mais au Régent, à la protection duquel je m'étais accroché. J'aperçus bien des sourires sur bien des bouches; mais je redoublai de majesté, faisant sonner ma crosse et briller mon anneau, fait d'un d'un seul diamant, présent de Son Altesse royale. Le Prince ne perdait pas un de mes mouvemens, qui ne manquèrent pas de gaucherie, de sorte que j'allais à droite au lieu d'aller à gauche, et que j'embrouillais la cérémonie sans penser à mal.

Tout alla bien jusqu'aux litanies, où il fallait m'agenouiller et me tenir devant l'autel. Je me fis répéter deux fois l'ordre de cette dangereuse position; car mon urinal était, non-seulement incommode, mais très-mal inventé. Je jurai tout bas contre le père Sébastien, jusqu'à ce que ma colère s'échappa en même temps qu'autre chose. « B... de père Sébastien! » m'écriai-je en me sauvant dans la sacristie. Cette fuite soudaine causa une rumeur, qui s'assoupit à ma réapparition. Les évêques officians avaient été stupéfaits de l'énergique litanie que j'avais proférée, et dont j'étais scandalisé moi-même; Massillon eut l'idée que j'avais vu, comme Balthazar, une main écrivant sur le mur des caractères de feu. La cérémonie continua d'une manière décente. J'exultais, et j'avais chanté *Magnificat* en l'honneur de Son Altesse royale, *qui exaltavit humiles*. Ce mauvais plaisant de Richelieu s'approcha de moi dans un moment où j'étais assis sur mon siége pontifical:

« L'abbé, me dit-il, voilà ce qu'on gagne à être archevêque; vous n'êtes plus secrétaire d'État. »

Le traître s'esquiva après avoir empoisonné

ma joie. J'avais d'autant plus lieu de croire ce qu'il me disait, que plus d'un m'avait déjà menacé de la résidence. Je fis triste mine, et je tournai vers le Régent des yeux larmoyans, qui demandaient grâce. Ce supplice dura jusqu'à la fin de la cérémonie. Je m'empressai de joindre le duc d'Orléans avant qu'il partît pour Saint-Cloud, comme il en était convenu, afin de me laisser l'entière disposition du Palais-Royal.

« Monseigneur ! lui dis-je d'une voix pitoyable, est-il vrai que vous refusez mes services?

— Qui a dit cela à Ton Éminence?

— Richelieu m'est venu bourdonner aux oreilles cette nouvelle, qui m'a fait maudire mon ambition ecclésiastique.

—En effet, je pourrais me formaliser de ce que Dieu te partage avec moi; mais je ne suis pas jaloux de mes droits.

— Ainsi, je resterai votre bien dévoué secrétaire d'État.

— Ah ! tu me rappelles que je t'ai ôté ta place !

— Par ma crosse !

— Vois, on m'a appris ce matin ce que j'ai fait.

— Monseigneur, ne riez pas ainsi, je m'irais pendre de douleur au haut de la cathédrale de Cambrai.

— A te parler franc, Dubois, je n'irai pas de gaîté de cœur me priver d'un vieil ami d'enfance.

— Vous avez raison, Monseigneur, et si je meurs avant vous, comme il a été prédit, vous me regretterez plus d'une fois.

— Les gazettes anglaises ne pensent pas de même.

— Je leur pardonne, car j'occupe la place de Fénelon ! »

Le Régent me montra divers passages des gazettes de Londres, qui annonçaient que j'avais quitté ma charge de secrétaire d'État. C'était une perfidie du comte de Sennectère ou de mes ennemis de France. J'avais le cœur gros de cette lâche attaque, et avant le dîner je dictai à Lavergne des lettres qui sentaient encore le secrétaire d'État. Ce vilain bruit de Londres m'étourdit pendant tout le repas, et ma mauvaise humeur se fit jour à travers mes politesses. J'étais content comme archevêque, mécontent comme ministre,

et si j'avais eu ma crosse à la main j'en aurais donné de bons coups.

Le festin fut splendide; les deux principales tables avaient été dressées dans le grand appartement du Régent. Le corps diplomatique, la cour, la robe et la prélature avaient fourni des convives de bon appétit. Quatre-vingts cent-suisses, ayant un officier en tête, comme à la parade, portaient les plats; des pages et des valets-de-chambre conduisaient le service. Amis et ennemis étaient chez le véritable Amphytrion où l'on dîne; Villeroy, Tallard et Berwich s'étaient attachés d'eux-mêmes à mon char qui s'armoiriait de crosses. Les cardinaux de Rohan et de Bissy avaient les places d'honneur, puisque c'était une fête ecclésiastique. J'entendis quelqu'un dire à côté de moi que, pour faire les *pendans*, on avait choisi deux *pendards*. La plaisanterie avait de l'aigreur. Toutes les personnes de distinction étaient invitées au Palais-Royal. Les prêtres, curés et vicaires qui m'avaient sacré trouvèrent au Val-de-Grâce une table bien servie pour se refaire de leurs fatigues. Le repas du Palais-Royal fut attristé par ma mine renfrognée, que ne

réussit pas à éclaircir l'agréable conversation de Fontenelle. Mon nigaud de frère, qui s'impatronisa brutalement dans une place d'honneur, lançait par momens de grosses sottises qui m'écrasaient de tout leur poids. J'espère que le bon Dieu me tiendra compte, à titre d'indulgences, de ce que j'ai souffert dans cet éternel dîner. Par bonheur que Son Altesse royale en avait voulu faire tous les frais. Il coûta plus de trente mille livres, avec les porcelaines cassées. Soyez donc archevêque, à présent!

La comédie fut dans l'office, comme tout Paris le sut le lendemain; le mot est assez comiquement naïf pour que Fontenelle ne puisse se l'attribuer, ainsi qu'il fait de toutes les saillies d'à-propos. Je crois qu'à la place de Ruffin, j'aurais fait la même réponse. Les laquais, valets et cochers et valetaille des Éminences étaient occupés à faire main-basse sur les restes du festin; mets exquis, vins français et étrangers, tout était la proie de ces sauterelles. Les têtes animées, on parla politique d'antichambre; la livrée se disputa sur les prééminences des évêques et cardinaux, ses maîtres. Les avis étaient partagés.

« Il me semble, dit le laquais de l'archevêque de Reims, que mon maître est le plus grand seigneur de vous tous : car, non-seulement il porte le chapeau rouge, mais il a l'honneur d'être duc et pair et de sacrer le Roi.

— Oui dà, répartit mon laquais avec ou sans malice, si ton maître sacre le Roi, le mien sacre Dieu, et tous les jours encore. »

L'aveu était *dépouillé d'artifice.*

On voulut me donner un ridicule que je ne pris pas : on me nomma l'archevêque de..... je n'oserais pas dire quoi. On m'envoya des lettres, des épigrammes, des poissons, des groseilles, mille polissonneries des halles. Je ne baissai pas la tête, et pour rougir, j'attendis que je fusse cardinal. Pour m'éclipser à toutes ces railleries, je préparai pour le mois de janvier de l'année suivante, une fournée d'évêques et d'archevêques; ce qui fit dire qu'il pleuvait des mitres et des crosses. J'eus occasion de rétorquer à Madame une de ses plaisanteries :

« A qui donnerons-nous l'évêché de Charenton? lui dis-je.

— Monsieur, me répondit-elle, à celui qui vous a fait archevêque.»

Mme de Tencin est bien heureuse d'avoir un ami qui a toujours une absolution dans chaque main.

CHAPITRE VII.

Les racoleurs.—Parade du Mississipi.— Aventure de M. et Mme Quoniam. — Prospérité du Système. — La rue Quincampoix. — Maroy enrichi. — Agioteurs principaux. — Le *prince Papyrius*. — Ovation de Law; ses amours. — Mme de Bouchu. — *Au feu.— Verse, coquin.* — Les duchesses. — Baisement de main. — Les amans de Mme de Tencin. — Calomnies. — Le roi Midas. — Le laquais maître. — Le cocher de Law. — La cuisinière de Mme Beson. — *Lapsus linguæ*. — Lâche brutalité du prince de Conti.— Abjuration de Law. — Chute du Système.—Ruse du président de Novion.—L'enchantement et le signe de croix. — La banque débanquée. — Edits et arrêts.— Exil du Parlement. — D'Argenson remet les sceaux à d'Aguesseau. — Popularité du prince de Conti. — Menaces d'une Saint-Barthélemy. — Troubles dans Paris; trois hommes étouffés. — Le peuple au Palais-Royal. — Audace et présence d'esprit de Leblanc. —Le pain et le vin. — Law sauvé. — Madame prise pour Law. — Les conseils. — M. de Chiverny et sa chaise à porteurs. — Le *carrosse en cannelle*. — Couplet inédit de Voltaire. — Le *jeu du Parlement*. — Fin du système. — Boursel et Law. — Les chansons. — Le Parlement de Law. — Départ de Law. — Sa retraite à six lieues de Paris. — Espionnage de Dubois.—Lettre inouie de Law. — Note au sujet de cette Lettre.—Apoplexie du Régent. —Fuite de Law.

La compagnie d'Occident prospérait, quoiqu'il ne manquât que des colons dans la colonie

du Mississipi. Cependant on embarquait beaucoup de monde, qui mouraient en route, ou bien en arrivant se trouvaient sans ressources. Mais la traite était longue, et les cris de ces malheureux ne traversaient pas les mers pour désenchanter les Mississipiens, comme on appelait les actionnaires, desquels j'avais l'honneur d'être, sans risques, Law m'ayant donné, *pro Deo*, ce papier que tout le reste achetait à prix d'or. Cependant, comme je l'ai dit, les contes de fées composés par Lamothe et Fontenelle, et proclamés sur les places par des racoleurs, entraînaient beaucoup de dupes. Voici une de ces parades qui jetaient de la poudre d'or aux yeux des badauds. Fontenelle, qui me l'a donnée, voulait me faire croire qu'elle était de Lamothe; elle me paraît fort amusante, surtout lorsque je me la représente débitée du haut des tréteaux par des baladins habillés en sauvages, et tympanisés de tambours et de cimballes. Il y en avait un à l'entrée de la rue Quicampoix que l'on allait entendre par curiosité; il était auteur et acteur: ses harangues étaient plus naïves que celles de l'académicien.

« Habitans de Paris, de l'Europe, de l'Asie, » de l'Afrique et de l'Amérique, voici ce que » Sa Majesté le roi de France, de Navarre et du » Mississipi a eu l'avantage de me communiquer, » pour que je vous le communique à mon tour. » Ce n'est ni la peste, ni la gale, ni autre ma- » ladie; au contraire, il s'agit d'un remède à la » maladie de faute d'argent. Vous tous, nobles » ou roturiers (car je ne prétends favoriser per- » sonne, et je m'adresse aux femmes mariées » comme aux autres; à tous les honnêtes gens » surtout qui n'ont pas d'ouvrage, de métier, d'a- » sile, mais qui ont de l'orgueil); vous tous donc » êtes invités à faire, pour votre plaisir, le voyage » du Mississipi, et à revenir plus riches que des » princes, avec deux mille ou cent mille livres » de rente, à votre fantaisie. Bien entendu que » j'ai remercié en votre nom Sa Majesté, qui s'in- » téresse à tous, même aux enfans qui tètent en- » core. Vous n'êtes pas seulement Français, vous » êtes Mississipiens, et dans un an et quarante » jours il n'y aura plus dans les Etats de Sa Ma- » jesté que des millionnaires, ce qui sera fort » avantageux pour le commerce et les marchands

» de papiers. Or donc, en attendant, le roi de » France et moi avons quelques propositions à » vous faire, que vous accepterez avec reconnais- » sance. M. Law, qui possède dans le Nouveau- » Monde des royaumes plus grands que la France, » plus riches que le Pérou, a besoin de sujets de » bonne volonté. Que ceux de tous âges, de tout » rang qui voudront s'embarquer sur ses vais- » seaux, soient certains de devenir ducs, princes » et même empereurs, une fois établis dans ce » pays de Cocagne que l'on nomme Louisiane, » parce qu'il y pousse des louis d'or comme des » champignons. Le Mississipi, dont je suis chargé » de vous faire les honneurs, est la propriété de » M. Law, qui, comme vous savez, a dans ses » coffres de quoi acheter la pantoufle du Pape. » C'est là une jolie province, où les blés ne se sè- » ment pas, où les pavés des rues sont d'or pur, » où les habits ont des boutons de diamant, où » les pauvres ont des palais et au moins quatre » domestiques, où le pain ne se vend que deux » sous la livre, où l'on se sert d'éléphans au lieu » de chevaux, où l'on vit cent ans, messieurs et » mesdames, et chaque année en vaut plus de

» deux des nôtres, plus de trois, plus de vingt.
» L'eau-de-vie s'y donne pour rien; le vin, per-
» sonne n'en veut; j'entends de vos méchans de
» Surène, car on y boit du vin qui n'a pas son
» pareil. Dans cette contrée délicieuse, où, pour
» ainsi dire, les allouettes vous tombent toutes
» rôties dans le bec, tous les habitans sont no-
» bles, jeunes et riches. On vous a parlé des mi-
» nes d'or de l'Amérique, mais ce n'est rien à
» côté de celles du Mississipi; chacun est libre
» de les exploiter. On sort le matin dans les
» champs, hors de la barrière, on creuse à deux
» pieds de profondeur, et on a de l'or plein son
» chapeau. Veut-on de l'argent, on creuse un
» trou dans un autre endroit; veut-on des pierre-
» ries, on n'a qu'à ramasser des cailloux au bord
» de la rivière. Nous avons sur notre liste vingt
» ducs et pairs, et cinquante ambassadeurs d'Es-
» pagne qui nous ont offert leurs services et leurs
» personnes. Nous sommes pareillement aux or-
» dres du public, et nous admettrons dans ce
» paradis terrestre généralement toutes les per-
» sonnes qui désirent faire fortune. Il suffit de
» se faire inscrire et de partir dans les carrosses

» du gouvernement. Il y a déjà cinq cent mil-
» lions de bourgeois, artisans, militaires et grands
» seigneurs qui ont retenu leurs places, c'est dire
» assez qu'il n'en reste pas beaucoup. Dépêchez-
» vous donc de les prendre. Je promets pendant
» la traversée, à chaque Mississipien, une ration
» de pain, viande, vin et eau-de-vie à discrétion;
» les malades seuls boiront de l'eau. Au reste,
» celui qui sur mer ne sera pas satisfait, on le
» renverra de suite en France pour lui laisser le
» temps de se repentir. J'ai oublié de vous dire
» que toutes les insulaires sont jolies; néanmoins,
» pour établir la concurrence, nous nous enga-
» geons à transporter aussi, saines et sauves, les
» dames qui désirent une voiture et des laquais.
» Ces dames seront chauffées, nourries et amu-
» sées aux frais du gouvernement. »

Ces absurdités emphatiques éblouissaient la canaille, et c'était à qui se ferait inscrire. On purgea de cette manière la bonne ville de Paris, engorgée de filles publiques sans éducation, de vagabonds et de voleurs. Mais comme ceux qu'on enrôlait ainsi étaient enfermés jusqu'à leur

départ pour un port de mer, un grand nombre regretta sa liberté, sacrifiée à de beaux mensonges. On expédiait à la Louisiane des vaisseaux chargés d'hommes, de femmes et de marchandises ; mais quand toute l'écume de la ville et des environs fut déportée volontairement, on n'eut plus personne à envoyer, et les racoleurs, qui étaient payés à tant par tête de colon, volontaire ou non, suppléèrent à cette disette par des violences intolérables. Il y eut beaucoup d'enlèvemens qui avaient l'air d'être permis par les ministres, et qu'on ne put réprimer tout-à-fait. Je sais des marchands qui perdirent leurs femmes et leurs filles ; d'autres qui les vendirent comme du bétail ; moi-même je saisis cette occasion pour envoyer au Mississipi des coquins et des coquines qui ne faisaient que du mal : vaut mieux loin que de près. J'aurais bien souhaité que ma chère femme prît ce dernier parti, mais elle refusa toutes les offres que je lui fis pour m'en soulager une fois pour toutes ; j'allai jusqu'à lui proposer une somme capable d'acheter la conscience la plus incorruptible. Elle me répondit pour raison, que de si loin la pension que

je lui faisais, pouvait être interrompue par accident. Enfin, elle s'enracina à Paris, tout à côté du Palais-Royal, de peur que je ne m'envolasse. Je ne fus pas plus heureux avec une drôlesse qui m'avait joué un tour de son métier, et qui méritait le fouet; mais pendant qu'elle était sur le point de s'en aller au diable ou au Mississipi, cet autre diable de d'Argenson la vit, la trouva gentille, et la fit soigner, afin de l'aimer en sûreté. C'est un méchant trait de sa part, mais il y a gagné de mourir quelques années plus tôt.

A cette époque (1), l'aventure du rôtisseur Quoniam fit plus de bruit que n'en feraient toutes les broches des rôtisseurs ensemble tournant en musique devant le feu. Quoniam avait une femme si caressante, que le ban et l'arrière-ban des galans rôtissait d'amour dans sa boutique. Je crois que c'est Richelieu qui la découvrit derrière un rempart de rôtis. Deux mots de Richelieu allèrent droit au but; il adressa tout franc à cette belle une vingtaine de damoiseaux, qui s'enflammèrent très-modérément. Le mari ne voyait que

(1) Probablement 1718. *(Note de l'Editeur.)*

ses volailles, n'entendait que le bruit de ses broches. Un soir cependant la perfide rôtisseuse, voyant son époux dormir au coin du feu, fit entrer dans sa chambre un galant de satin. Au bruit qu'on faisait là dedans, le mari, pensant que Mme Quoniam venait de se coucher, ferma sa porte pour en faire autant, puis entra tout conjugalement dans ses foyers domestiques, où il ne s'attendait pas à trouver un Troyen paraissant fort à son aise. La première idée du pauvre Quoniam fut de courir à la fenêtre, en criant au voleur, et même à l'assassin, quoiqu'on n'assassinât personne, tant s'en fallait. Des racoleurs de Mississipi passèrent par là; ils jugèrent que la capture du délinquant rendrait service à celui-ci et aux juges. Ils cernèrent la maison, de sorte que le courtisan ne vit plus de fuite possible. « Faites comme moi, lui dit la rôtisseuse, criez au voleur ! » Les cris se croisaient et n'imposaient pas silence au mari qui, allant ouvrir la porte à ces gens qu'il croyait être du guet, fut arrêté le premier. Sa femme accourut en chemise; le galant la suivit aussi légèrement vêtu.

« Messieurs, s'écria la rôtisseuse, en montrant

son amant, je vous remercie du secours que vous nous portez si à propos; un moment plus tard, ce scélérat, ajouta-t-elle en désignant son mari, nous aurait peut-être tués. Voyez ce grand couteau qui pend à sa ceinture.

— Quoi! Mme Quoniam...., dit en joignant les mains le rôtisseur confondu.

— Ne le lâchez pas, Messieurs, répétait cette digne femme; je n'ose soupçonner d'autres intentions à ce voleur de nuit; si vous n'étiez pas venus si à propos, mon mari l'aurait mis en broche. »

En effet, le galant s'était emparé à tout hasard d'une lardoire. M. Quoniam était si troublé par cette scène, qu'il demeurait immobile la bouche ouverte. On le tira de sa stupeur pour l'emmener à la maison d'arrêt, où les colons du Mississipi étaient emprisonnés. Il put entendre, entre les mains des racoleurs, les éclats de rire dont la rôtisseuse accompagnait son départ; mais il eut beau prier ces voleurs de chair humaine, ceux-ci ne le voulurent pas croire ou en firent le semblant; d'ailleurs, ils avaient remarqué à certains signes que le prétendu mari était un homme puissant, et ils préférèrent garder le véritable, qui

fut transplanté de la place du Châtelet au Mississipi. L'héroïque Mme Quoniam fut célébrée dans vingt chansons, qui lui donnèrent plus de vogue encore. J'ai raconté ce fait assez peu important, parce que mes ennemis m'en ont attribué le blâme, ajoutant que les racoleurs, avertis par ma tonsure et par mes paroles dorées, avaient consenti au quiproquo ; mais je n'ai pas le malheur de ce pauvre mari sur la conscience. Ravannes, qui n'était pas encore conseiller d'Etat, est capable d'avoir fait le coup ; mais il ne s'en est pas vanté, parce que le Régent a dit que l'auteur de cette mauvaise action méritait de prendre la place du mari. Au reste, Massillon, confesseur de la Quoniam, a refusé de m'éclaircir dans mon doute. Si c'était Son Altesse royale elle-même !

Cependant le Système prospérait ; Law tuméfiait d'orgueil ; il était plus riche que la France entière, puisqu'il échangeait pour du papier tout l'argent monnayé qu'il pouvait découvrir ; un million ne lui coûtait que quelques traits de plume. Il avait acquis des biens immenses, des maisons de ville et de campagne ; il aurait acheté Versailles,

si on l'avait laissé faire. Il était plus que le Régent, plus que le Roi; on parlait de lui comme de la huitième ou neuvième merveille du monde; ses valets, ses laquais et jusqu'à ses marmitons levaient la tête en passant auprès d'un duc et pair. Ce faste, ce bruit, ces projets, ce papier, tout cela n'était rien, qu'une bulle de savon. Je soupçonne Law d'avoir mieux que personne apprécié la valeur de son système; puisqu'on ne saura jamais combien d'espèces il a fait sortir de France. Je lui en faisais reproche, et il me répondait en riant qu'il y avait trop d'argent dans l'État, et qu'il ne serait content qu'alors que le fer et le cuivre auraient plus de prix que l'or.

« Malpeste, lui dis-je, vous êtes le contraire du roi Midas, qui changeait en or tout ce qu'il touchait. »

Pourtant les affaires étaient encore d'une apparence si encourageante, que je n'avais pas courage à le pousser à bout, d'autant plus qu'il me donnait des actions avec un désintéressement admirable. Comme je ne risquais rien, j'agiotais avec bonheur, et en dépit de toutes les ordonnances, je ramassais le plus de monnaie que je

pouvais. Je me suis trouvé plus prudent que la fourmi de la fable.

C'était dans la rue Quincampoix que tournait incessamment la roue de l'aveugle Fortune; il semblait que l'on eût choisi exprès cette rue étroite, longue et bourbeuse pour la rendre plus inabordable. Là se faisait le grand trafic des actions, dont la valeur haussait ou diminuait selon le caprice des agioteurs. Il y avait des chutes et des augmentations admirables, parce que Law avait toujours en main un petit arrêt du Roi créant de nouvelles actions ou diminuant les monnaies. Ah! si l'on avait su alors, qu'au lieu de douze cent millions d'actions, Law en avait jeté près de trois milliards en circulation! cela fait trembler; et certainement un autre prince que le duc d'Orléans ne nous aurait pas retirés de l'abîme, où, à la vérité, lui-même nous avait entraînés. La rue Quincampoix était si prodigieusement obstruée, que des gens qui l'habitaient n'y purent pénétrer ou en sortir; bien des agioteurs ont passé la nuit pour être des premiers à la vente des actions. On fut forcé de mettre des gardes françaises aux deux côtés de la rue pour y

maintenir l'ordre ; mais cette bonne intention de la police n'aboutit qu'à faire écraser plusieurs personnes sous les pieds des chevaux. Vainement de grands seigneurs, et même des princes ou princesses voulurent arriver en carrosse dans cette bienheureuse rue ; ils furent forcés d'y renoncer, et de descendre à pied, comme un simple homme d'agiot : la princesse douairière de Conti ordonna inutilement à son cocher de faire passer les roues sur quiconque ne lui livrerait point passage ; son équipage fut mutilé par le peuple, et ses chevaux étouffés. Elle eut peur de n'être pas plus ménagée, et cria qu'elle était la princesse de Conti. « Quand vous seriez la princesse du Mississipi, vous n'avanceriez pas d'un pouce ; ainsi allez-vous-en, à moins que vous ne préfériez arriver à votre tour. » On a raconté qu'un petit bossu gagna plus de cinquante mille livres à prêter son dos, en guise de pupitre, à ceux qui prenaient des actions. Je m'étonne qu'il ait gagné si peu ; car tous les enrichis ne regardaient pas à l'argent, du moins au papier ; il se fit en quelques mois des fortunes considérables, et l'on crut un moment qu'il n'y aurait plus d'autre noblesse que celle de

la banque. Les bénéfices se comptaient par millions, et tel petit marchand changea sa boutique en un hôtel, son comptoir en un carrosse armorié.

Tel fut l'ingrat Maroy, que j'avais élevé, que j'avais formé avec amour, que je nourrissais, et que je payais toujours en qualité de courrier. Il me quitta, à peine étais-je installé, impatronisé archevêque de Cambrai. Je l'avais à demi chassé, je l'avoue; mais je ne lui gardais pas rancune. Le fin matois, qui avait une figure et des épaules dignes d'une comtesse, galantisa quelques-unes de mes ouailles, et je ne fis pas mine de m'en apercevoir, car je ne suis pas jaloux de toutes les femmes; mais je ne sais comment je soupçonnai ce faquin de m'envier Mme de Tencin. Il essayait toujours à détourner mes soupçons sur le Régent ou bien sur Law, qui, disait-il, savaient à quoi s'en tenir sur la fidélité de ma maîtresse: ce n'était qu'un piége pour me cacher la vérité. Tencin, cédant à mes pressantes sollicitations, m'avoua que Maroy l'avait poursuivie, et me conseilla de m'en défaire. Je voulais surprendre le traître sur le fait, pour le mettre hors de service de quel-

que façon qu'on l'entende ; mais deux jours après mon sacre, où je n'eus pas a me plaindre de lui, il arriva dans un équipage qui causa grande rumeur au Palais-Royal ; il était si splendidement vêtu, que je l'aurais pris pour un autre, s'il ne m'eût pas adressé la parole d'un ton délibéré.

« Monseigneur, me dit-il, je suis meilleur courrier que vous ne pensez ; j'ai couru après la fortune, et je la tiens.

— Drôle, répondis-je, la fortune dont tu me parles n'est-elle pas quelque honnête femme qui t'a payé plus que tu ne vaux.

— Comme vous l'entendrez, Monseigneur ; mais j'ai joué à la banque, j'ai gagné quelques cent mille livres, et comme je ne suis pas ambitieux, je quitte votre livrée, et vais vivre désormais de mes revenus.

— Va-t'en, fat que tu es, et surtout garde-toi de flairer de trop près ma marmite, de peur d'attraper de bons coups de cuillière sur les doigts. »

Nous nous séparâmes bons amis, et Maroy, devenu M. de Maroy, fait une certaine figure parmi les beautés sur le retour. Des langues envenimées

m'ont voulu faire croire que la Fortune de mon courrier n'était autre que Mme de Tencin; mais j'ai repoussé ces calomnies, qui viennent sans doute de quelque soupirant éconduit. Au reste, j'ai proposé souvent l'exemple de Maroy à Manet et à Forceville, en leur disant :

« Fainéans, vous avez deux mains et dix doigts, et vous ne ferez jamais fortune.

— Par le canal de Mardick ! me répondait Manet, ce joli garçon de Maroy a plus de dix doigts pour avancer dans le monde. »

Le Système avait tourné toutes les têtes de la jeune cour; la vieille rendait gorge en gémissant de ce que son argent se métamorphosait en papillotes. Le Régent, fort insouciant, avait pris Law pour son trésorier, et il était content, pourvu qu'il eût le Pactole où savoir puiser. Toutes ses friponnes de maîtresses avaient de la glu aux mains. Parmi les plus rudes joueurs doit être compté le prince de Conti, qui fut le héros de la rue Quincampoix, comme l'atteste cette épigramme faite à son retour d'Espagne :

Prince, dites-nous vos exploits :
Que faites-vous pour votre gloire ?

— Taisez-vous, sots, lisez l'histoire...
De la rue Quincampoix.

En effet, après avoir fait une campagne à la suite, il revint avec la dyssenterie en guise de lauriers, et courut signaler sa vaillance dans l'agiot. Son cousin, le duc de Bourbon, était aussi un des fidèles de la rue Quincampoix, et, tout prince du sang qu'il était, il ne dédaignait pas des ruses misérables pour gagner quelques millions : il est vrai que M^me^ de Prie ne les laissait pas moisir. Madame aurait eu belle envie de jouer, et même je crois qu'elle avait un joueur en son nom. Son fils, qui avait plus de deux mains quand il s'agissait de donner, commença d'abord par augmenter sa pension de cent trente mille livres; puis il lui fit présent de deux millions en actions, en lui disant : « Voici, Madame, qui paiera le papier de vos correspondances. » Madame les joua, et les perdit, mais prétendit qu'elle les avait distribués dans sa maison, de façon que les gens se demandaient s'ils avaient vu la couleur de cet argent. D'Antin agiotait avec une fureur qui dura jusqu'à la fin du Système; il s'était accroché à Law, qui se grandissait en se

frottant contre de grands seigneurs. Celui-ci avait alors pour maîtresse Mme la Duchesse douairière, qui échéchait plutôt ses dents que la richesse du contrôleur-général, après laquelle mordait l'honnête femme jour et nuit. Lassay, qui était l'amant à la mode, s'emmillionnait au point d'en devenir ridicule. Je crois que Mme la douairière, pour reconnaître ses bons et loyaux services, lui apprenait d'avance le cours des actions, qu'elle tirait de Law dans le tête à tête.

Law, en grand seigneur qu'il était, ne se commettait pas avec les princes du sang et les agioteurs dans le tumulte de la rue Quincampoix. « Fi donc! disait-il ; à me voir paraître à la banque, on croirait que je vais prendre des actions pour moi ; j'aurais l'air d'un parvenu. » Cependant il voulut savoir comment cela se passait dans cette rue Quincampoix, et sa cour s'ingénia à lui trouver un moyen de n'être pas foulé. Tout le monde se réunit à dire que l'incognito d'un si grand homme était chose impossible. Enfin, on lui conseilla, s'il désirait être porté en triomphe, de quitter son carrosse à l'entrée de la rue, et d'aller à pied jusqu'à la banque. Si cela était arrivé, les Mississi-

piens se fussent mis en frais d'extravagances. Une personne de la société, qui avait dans la rue voisine une maison des fenêtres de laquelle on apercevait toute la rue Quincampoix, s'empressa de l'offrir au *prince Papyrius, surnommé Pille-Argent*, comme on l'avait désigné dans un pamphlet. Ce fut la seule visite que rendit Law à la banque. Il se fit accompagner de ses adorateurs titrés. La Duchesse douairière, que Law aimait, parce qu'il pouvait dire : J'ai pour maîtresse une fille de Louis XIV, était plus brillante que la châsse de sainte Geneviève. D'Antin, le porte-queue de Law, marchait de front avec mille soins et mille propos galans, qui lui attiraient de très-gracieux sourires. Le propriétaire de la maison l'avait fait orner de peintures, de devises et de fleurs. Tout avait été prévu, car si une triple file de gardes n'avait pas été commandée à la descente de son carrosse, le peuple l'aurait écrasé pour lui prouver son respect et sa reconnaissance. Law parut à peine à la fenêtre avec ses gentilshommes, qu'il fut reconnu par des agioteurs de la rue Quincampoix. Aussitôt dans cette rue on ne songea plus à la banque, et tous les yeux comme

toutes les voix se tournèrent du côté où l'on voyait Law en personne. Ce fut un cri universel et redoublé. « Vive M. Law, bienfaiteur et sauveur de la France ! » Le peuple se fit jour jusqu'au bas de la fenêtre, et Law, remarquant de pauvres gens qui criaient plus fort que des millionnaires, lança dans la rue des poignées d'or, qui mirent le comble au trouble, et produisirent une sanglante mêlée. Law riait de voir une bataille à propos de quelques louis. Lorsqu'il remontait dans son carrosse, une vieille femme parvint à écarter les soldats, et, se jetant à ses genoux, baisait le pan de son habit. « Tiens, la mère, lui dit Law en souriant, ne déchire pas mon habit pour en faire des reliques; » et il arracha de la robe de sa douairière un diamant qu'il remit aux mains de la vieille.

C'était un honneur infini d'être admis en présence de Law, et je sais bien de grandes dames qui auraient tout fait pour lui parler un moment. Il eut plus de vingt habits déchirés, tant il se présentait de mains pour l'arrêter! M^me^ de Bouchu, pour en citer une entre mille, ne se pouvait lasser de contempler la face écossaise de Law. Un jour

qu'il passait dans la cour du Palais-Royal, elle commanda à ses laquais de la porter dans leurs bras pour qu'elle pût au moins apercevoir son chapeau. Une autre fois, sachant que Law dînerait chez Mme de Simiane, dont il était l'amant, elle alla supplier cette dame, qu'elle connaissait, de l'inviter à dîner.

« Demain, si vous voulez, répondit celle-ci, car M. Law dîne avec moi, et je le désobligerais en recevant une personne sur laquelle il n'a pas compté.

— Hé bien ! ma chère, reprit-elle, permettez-moi de prendre les habits d'un laquais ou d'un aide de cuisine.

— Y pensez-vous, Madame? vous vous feriez moquer de vous et de moi.

— N'importe ! Madame, votre refus est incivil, et je vous en veux à la mort; mais vous aurez beau faire, M. Law n'est pas pour vous seule. »

Mme de Bouchu se retira le cœur gros de colère. A l'heure du dîner, elle passa en carrosse devant la maison de Mme de Simiane, et par son ordre ses laquais et son cocher commencèrent à crier au feu ! Tout le monde sortit, ou se mit aux

fenêtres. Law, qui craignait pour sa peau, courut à la porte; mais voyant Mme de Bouchu sauter à bas du carrosse et lui tendre de grands bras, il se douta de la ruse, rentra précipitamment, et ferma la porte derrière lui. Mme de Bouchu tenait singulièrement à voir Law; je ne sais si c'était par admiration ou par intérêt. Elle fut réduite au point de se faire verser devant l'hôtel de Law, au moment où il était à sa fenêtre : elle disait à son cocher : « Verse, coquin, verse donc ! » Quand le coquin eut obéi, au risque de se briser les os, elle poussa des cris si perçans, que Law accourut au secours de cette belle dame, qui prétendait être blessée, et cependant monta lestement l'escalier jusqu'à l'appartement du banquier. Elle était en effet blessée au cœur et à la bourse; elle eut enfin de Law ce qu'elle en voulait.

Law était si continuellement obsédé, qu'il fut forcé de satisfaire quelques besoins naturels sous les yeux des dames, qui lui chantaient doucement : « Ne vous gênez pas, M. Law; faites tout pour l'amour de nous ! » Ces dames étaient pour la plupart des duchesses qui désertaient la cour. Lorsque Mlle de Valois dut partir pour Modène, on

cherchait une grande dame qui pût lui faire la conduite ; mais le Régent ne voyait personne à qui confier sa fille. « Il vous faut une duchesse, lui dis-je, vous n'avez que l'embarras du choix ; envoyez chez Law, elles y sont toutes rassemblées. » Une bourgeoise, à force de protections, eut l'honneur d'être admise à l'audience de Law. La première chose qu'elle vit fut la duchesse de Gèvres, baisant la main qui avait fait la banque. « Je m'en vais, dit-elle comme autrefois Rabelais, au pape, car si les duchesses lui baisent la main, je ne sais trop ce que je serais forcée de lui baiser. » Il n'était pas jusqu'à son fils qui ne fût un objet d'idolâtrie. Le petit magot était déjà fier comme père et mère ; il traitait les dames ainsi que ses esclaves, et faisait sonner bien haut l'honneur de sa naissance. Il eût dansé dans le ballet du roi de la comédie de l'*Inconnu*, s'il ne fût tombé malade de la petite-vérole. C'était à qui monseigneuriserait cette graine écossaise. Enfin, je crois que la femme la plus vertueuse aurait tout permis à Law : je n'exempte que M^me^ de Tencin.

Ne me cornait-on pas aux oreilles que j'étais comme tant d'autres ? Méchanceté pure. M^me^ de

Tencin, il est vrai, tenait table ouverte; et je m'en apercevais lorsqu'il fallait payer! Grands seigneurs, beaux esprits, femmes de toutes sortes passaient et repassaient dans son intimité; mais c'était une femme vertueuse alors comme aujourd'hui. Si j'avais ajouté foi aux mauvais bruits, je me serais trouvé le vingtième de ses amans, et le premier de ses protecteurs. Il y eut même un coup préparé pour me désespérer. Un jour que j'allai le matin chez Law, il me dit, en raillant, que je n'étais pas le seul admis aux bonnes grâces de Mme de Tencin : « Et qui donc est mon Sosie? lui répondis-je aigrement.

— Et qui voulez-vous que ce soit, sinon le Régent?» Cette confidence, perdue dans des éclats de rire qui s'augmentaient de ma confusion, ne me réjouit pas singulièrement; la jalousie me courait des pieds à la tête. J'allai chez Son Altesse royale à dessein d'amener une explication. Je trouvai le Prince d'une gaîté folle, qui me dit, au milieu d'un tumulte d'éclats de rire :

« Sais-tu, l'abbé, que tu avais tort de croire à la fidélité des femmes?

—Comment, Monseigneur? je ne crois à rien.

—En revanche, il y en a qui croient à tout, et même à la vertu de Mme de Tencin.

—Pour ce qui est de cette chère chanoinesse, je ne crois pas qu'un autre que moi puisse se vande ce dont je me vante.

—On dit pourtant que Law, qui, comme tu sais, ne connaît pas de cruelles, a triomphé de cette grande constance.

—Law, Monseigneur! il m'en a dit autant de vous tout-à-l'heure.

—Parbleu! dit le Prince, voilà qui serait plaisant!» Lorsque je me retirais la tête basse et chargée d'un poids de plus de cent livres, l'abbé de Tencin m'accosta d'un air tout effaré: « Ma sœur, me dit-il, en est une !!

— Voilà un jugement peu fraternel! m'écriai-je, piqué de l'injure qui me tombait sur le nez.

—Oui, mon très-cher Dubois, continua le frère, elle couche alternativement avec Law et avec le Régent.

—Et moi donc! » Cette calomnie me parut si atroce, que je m'enfuis, de peur d'être tenté de la croire; mais je n'avais pas fait quelques pas,

qu'elle se changea en médisance. Je suis malheureux ! pensai-je en me frappant le front.

« O mon pauvre Dubois ! me dit en passant le duc de Richelieu.

— Pourquoi pauvre? interrompis-je.

— Savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre? c'est que Mme de Tencin est la maîtresse de Law, du Régent et de vous... »

Je n'en entendis pas davantage; Massillon m'arrêta par le bras : « Êtes-vous fou, mon cher Dubois, me dit-il, d'avoir de l'amour pour une fille perdue ?

— Holà ! de grâce, c'en est assez, ou c'en est trop : je sais tout.

— Savez-vous ce qu'on m'a dit, non sous le sceau de la confession ? Mme de Tencin, que vous aimez, au scandale de l'Église, a pour amans Law, le Régent et Richelieu.

— Encore un de plus ! Il n'y a pas de raison pour qu'on s'arrête, et bientôt toute la ville aura sa part des faveurs de Mme de Tencin; c'est une exécrable calomnie ! La vertu seule de cette dame a donné lieu à ces noirceurs. »

Depuis lors je n'ai jamais voulu m'occuper des

bruits de toute couleur que l'on a semés sur le même sujet. L'honnêteté d'une femme ne tient pas à la langue d'un malhonnête homme. Mme de Tencin s'est enrichie à la banque, mais non pas avec le banquier.

Il est vrai, comme le dit Horace, que l'indignation fait les poètes. Moi, qui courais le chapeau de cardinal depuis long-temps, je devins presque un La Grange Chancel. Je composai quelques couplets que corrigeait Fontenelle, et qui entrèrent à la cour sans être annoncés; je ne les ai jamais avoués, et je ne m'étonne pas que Voltaire, qui m'avait adressé une si plate épître, se les soit attribués, comme de bonne prise. Law se plaignit surtout du suivant, qui prophétisa sa déconfiture :

Qui l'aurait cru ? miracle étrange !
Aujourd'hui, par les soins de Las,
Comme dans les mains de Midas,
Dans nos mains tout en or se change.
Que chacun prenne garde à soi,
Après avoir chanté merveilles,
Il pourrait bien comme à ce roi
Nous venir de grandes oreilles.

Mme de Tencin approuva cette vengeance, dont plus de quarante épaules de rimeurs prirent la responsabilité.

Malgré ma sinistre prédiction, il y avait d'étonnantes fortunes. Je sais que Fontenelle était l'auteur de l'aventure de ce laquais qui, des deniers de la banque ayant acheté un carrosse, publia son changement de condition, et monta derrière la voiture comme pour n'en pas perdre l'habitude. Mais Law m'a conté l'histoire de son cocher, qui n'est pas moins merveilleuse; ce brave homme, ayant fait un jeu considérable, demanda son congé.

« Tu es donc bien riche? lui dit Law; mais si tu veux me servir encore, je quadruple tes gages.

— Je vous donnerai réponse demain matin, car aujourd'hui je joue mon va-tout.

— Soit! mais, en tout cas, je te prie de choisir ton remplaçant. »

Le lendemain le cocher arriva vêtu comme un grand seigneur; il était suivi de deux cochers en livrée.

« Monseigneur, dit-il à Law, voici deux do-

mestiques que je vous présente pour conduire votre carrosse.

— Mais je n'en ai besoin que d'un seul.

— Sans doute, mais je garderai l'autre pour ma maison. »

Le cocher, à la cinquième ou sixième génération, recevra d'un généalogiste des lettres de noblesse, et ses descendans seront aussi estimés que ceux de l'écuyer de M^me^ de Schomberg.

Manet, mon valet-de-chambre, voyant descendre de voiture une dame magnifiquement parée et brillante de diamans, hocha la tête, en disant : « C'est une princesse qui est tombée du quatrième étage dans ce carrosse. » J'ai tant répété ce bon mot, que je lui ai fait une réputation, comme s'il fût venu de Fontenelle. M^me^ Bezon m'a beaucoup amusé avec l'histoire de sa cuisinière. Elle était à l'Opéra avec sa fille, lorsque entra dans une loge une grosse femme à couleurs vineuses, toute couverte d'or et d'argent. A la voix aigre et grenadière de cette femme, M^lle^ Bezon se retourne et dit avec une exclamation de surprise :

« C'est Marie, notre cuisinière !

— Taisez-vous, ma fille, reprit la mère, vous nous feriez dire des injures. »

Les spectateurs de l'amphithéâtre avaient entendu ce colloque, et on commença autour d'elle à chuchoter : « Marie, la cuisinière ! » Les plaisanteries vinrent ensuite, et pour y mettre fin, la dame aux bijoux se leva d'un air fort délibéré, et s'adressant à Mme Bezon : « Je ne le nie pas, dit-elle, j'étais cuisinière et habile en mon métier ; maintenant je suis millionnaire ; j'ai gagné de l'argent à la rue Quincampoix ; j'aime à le dépenser ; j'achète de belles robes et je les paie ; vous n'en pourriez pas dire autant, vous, Mme Bezon ! vous me devez encore une partie de mes gages. » Mme Bezon fut si sotte de cette apostrophe qu'elle quitta le spectacle, tandis que la cuisinière se pavanait aux yeux du public. Cette cuisinière est la même qui, étant parvenue jusqu'à Law, et voulant lui dire : » Faites-moi une concession, » lui dit : « Faites-moi une conception. »

— Vous me demandez une chose impossible, répondit Law ; je n'ai fait que cela depuis mon arrivée à Paris ; mais à présent il n'y a pas moyen. »

J'avais prévu que cet édifice de banque ne tarderait pas à s'écrouler. D'Argenson, que Law avait mécontenté en lui refusant des actions pour sa supérieure, minait sourdement ce Système dans l'esprit du Régent et dans l'opinion publique. Ce diable de d'Argenson était infatigable lorsqu'il était travaillé par la haine; il finit par mettre de son parti le prince de Conti, qui avait perdu un million par suite d'une déception de Law. Ce dernier se vengeait d'une insulte faite à l'Anglaise, sa femme. Le prince de Conti, qui a des accès de folie brutale, se saisit, au bal de l'Opéra, d'une femme masquée, qu'il maltraita impitoyablement, lui arrachant les yeux, la pinçant au bras, et lui donnant des soufflets et des chiquenaudes. La pauvre victime tint bon jusqu'à ce que Law, passant par là, vint interrompre les éclats de rire du prince, en lui retirant cette femme des mains.

« Infâme, lui dit Law, vous mériteriez qu'on vous coupât le nez et les oreilles !

— Savez-vous bien qui je suis? répondit le prince.

— Non, répondit Law, votre indigne conduite me l'a fait oublier.

— Vous devez me respecter.

— Je vous respecterai lorsque vous serez Régent. »

On sut bientôt que le masque à chiquenaudes était Mme Law. Tout le monde, et même le Régent, approuva la vigoureuse résistance du banquier. Cependant celui-ci se réconcilia en apparence avec le prince, qui est homme à garder de la rancune jusqu'au jugement dernier. De là, sans doute, la chute du Système.

Dans le temps de la fureur mississipienne, Law se fit catholique pour plaire au jeune roi. Sa Majesté lui avait dit : « M. Law, je serais bien aise de vous voir vous confesser et communier. » Law ne répondit pas. Sa Majesté revint à la charge, et dit au petit Law : « Si ton père quittait sa religion, je le ferais duc et pair. » L'enfant rapporta cette promesse à l'ambitieux Law. D'Argenson hurlait sur les toits qu'il était honteux qu'un contrôleur général fût protestant, comme si le maniement des fonds de l'Etat était une opération si éminemment catholique. Mme de Tencin me dit un soir :

« M. Law consent à abjurer.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce qu'il est converti.

— Qui a fait ce miracle?

— Moi... Non, mon frère l'abbé.

— Cette conversion lui vaudra, outre les indulgences, le droit du prêtre en monnaie ou en papier. »

Je ne me trompais pas; l'abbé de Tencin avait reçu en billets de banque et en actions le prix de ses exhortations. Mme Law, qui soupçonnait méchamment Mme de Tencin d'avoir, plus que l'abbé, mis les mains à l'œuvre de l'abjuration, n'y voulut point tremper; elle jeta la pierre à son mari, et faillit retourner en Angleterre. Je conseillai au Régent de profiter de cette occasion pour battre en brèche la vertu de cette épouse offensée. J'ignore s'il a pu en venir à son honneur. L'abjuration devait se faire à Paris, avec une pompe solennelle; mais on sut que la cérémonie devait être troublée par des mascarades et des plaisanteries. Il importait de donner à cet acte politique un caractère sérieux. L'abjuration se fit donc à Melun, et Law se laissa baptiser de fort bonne grâce.

« A présent, lui dit Mme de Tencin, que vous êtes de notre communion, vous pourrez vous sauver...

— A quoi bon, interrompit-il, me sauver ! je me contente d'avoir sauvé la France ! »

Sa Majesté fut ravie de cette conversion, qu'elle attribua pieusement à la grâce du ciel. Un brevet de catholicité ne pouvait arrêter la ruine du Système. Le maréchal de Villars, mécontent des pertes qu'il avait faites, fut le premier à déclarer que cet exécrable avait répandu plus de huit milliards de papiers. J'ai déployé dans mes Mémoires politiques toutes les ressources du Système, qui, sans contredit, présentait des chances favorables, qui aboutirent à doubler les dettes de l'État; mais le prince de Conti, plus que les agioteurs étrangers, débanqua la banque de Law.

Huit jours avant la catastrophe, Law acheta du président Novion un fief au prix de cinq cent mille livres, que le financier paya comptant avec ces mots superbes : « Je vous remercie de me débarrasser de ce métal incommode. » Le lendemain, le fils du président contesta cette

vente, et en rendit la valeur en papier, que Law fut bien forcé d'accepter. Cependant rien ne transpirait de l'état des affaires, et peu d'agioteurs savaient quelles sommes énormes on avait fait sortir du royaume. Le Régent, qui voyait couler le Pactole dans sa maison, se livrait à son éblouissement. La veille de l'édit de réduction, il demanda bonnement au futé cardinal de Noailles ce qu'il pensait du Système.

« C'est un enchantement, répondit le digne archevêque, qui se met à la fois de l'avis de tout le monde.

— Diable ! un enchantement ! s'écria Son Altesse. N'allez pas le faire cesser avec un signe de croix. »

On croit que le prince de Conti et quelques autres peut-être, par le canal de la Duchesse douairière, eurent vent de ce qui se tramait, quoique le front de Law ne fût pas plus rembruni. De grand matin il fit enlever à la Banque, en échange de son papier, quatre ou cinq fourgons d'argent, qui produisirent un vide affreux dans les coffres. Un Hollandais, nommé Varnesobre, envoyait en même temps échanger

trente millions de billets. Cela dut encore accélérer la déconfiture. Alors parut l'édit qui diminuait les actions de moitié. Ce fut un coup de foudre pour l'agio. Law était à son tour démonétisé. Des cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts, et l'arrêt qui remettait en circulation les espèces d'or et d'argent fit voir clair aux aveugles. La misère la plus profonde, la famine, la peste, tous les maux réunis menaçaient ou accablaient la France. Law cependant ne perdait pas contenance. Le Régent, qui l'avait gorgé de priviléges, ceux de l'ancienne compagnie des Indes, de la fabrication de la monnaie, de la ferme du tabac, parut se réveiller d'un sommeil qui avait duré trop longtemps. Law n'apaisa point le peuple en se démettant de la charge de contrôleur général. On le savait toujours à la tête du Système défaillant. Il faisait des efforts prodigieux d'imagination pour le raviver, mais les valeurs de papier tombaient toujours. On désertait la rue Quincampoix, où ce n'étaient que reproches et désespoir. Les actions furent réduites de quatre mille à deux mille. On essaya d'éteindre les billets de

banque avec de nouvelles rentes sur la ville. On refabriquait des billets dont personne ne voulait, et qui n'avaient plus cours malgré les édits. On défendait à tout particulier d'avoir chez soi plus de cinq cents livres en argent; on refondait les monnaies; mais le papier ne pouvait regagner la confiance que les espèces avaient reprise. Le Parlement, toujours à cheval sur son bon plaisir, refusa d'enregistrer quelques déclarations. Je n'étais pas le seul qui fût bien aise de l'humilier. J'ai détaillé dans mes autres Mémoires la manière chaude et loyale dont j'ai servi, non pas Law, mais le Régent, l'État et mes ressentimens particuliers. Je ne veux pas me répéter ici. J'ai pour opinion que le Parlement est un mauvais arbre qui ne peut porter que de mauvais fruits; selon la parole de l'Evangile, il faut qu'il soit coupé et jeté au feu. Les robes rouges furent donc exilées à Pontoise. Que n'était-ce au bout du monde! A Pontoise, les affaires languirent, puis s'interrompirent tout-à-fait; car les avocats n'avaient pas jugé à propos de suivre le Parlement en exil; le Parlement se consola dans les fêtes et les plaisirs, jouant gros, et politiquant

à tort et à travers. D'Argenson avait bien fait d'écouter l'avis de sa supérieure, et de rendre les sceaux au solitaire de Frênes, qui opposait sa bonne réputation à la fureur du peuple. D'Argenson, s'il était resté chancelier, aurait été lapidé de son vivant comme il le fut après sa mort. Le pain était si cher, que l'on ramassait dans les rues des malheureux morts de faim; des bandes de pauvres faisaient cortége en haillons autour de la voiture des princes: le duc d'Orléans, importuné de ces mendians, leur jeta une poignée de billets de banque, qui s'envolèrent comme les oracles de la sibylle; mais ceux qui les ramassèrent les déchiraient en pièces avec d'horribles imprécations contre Law et les agioteurs. Ce n'était pas assez : la peste qui désolait Marseille faisait des ravages progressifs, et à tout moment on la croyait à Paris. Cependant tout au Palais-Royal donnait un démenti à la misère générale; le Régent, qui avait horreur de la canaille, n'épargnait rien pour s'en faire haïr davantage. Le prince de Conti, depuis l'enlèvement des fourgons chargés d'argent qui avaient perdu le Système, était le héros des femmes de la halle; comme

Monseigneur, fils de Louis XIV, il se promenait dans Paris, en carrosse ouvert, escorté de cris, d'applaudissemens et de figures ignobles; il jetait de l'argent à pleines mains, et la populace se ruait sur cet argent comme s'il ne venait pas de l'infâme banque. Cette popularité, préméditée et achetée à grands frais, aurait inspiré des craintes à tout autre qu'au Débonnaire.

Cependant les édits se multipliaient, se contredisaient, s'appuyaient, se répétaient; le tout en vain. Le branle était donné, et le système de Law, selon l'expression énergiquement palatine de Madame, se convertissait en torche-culs de papier. Law avait beau dépenser en amorces ce qu'il avait gagné, on ne lui en tenait pas compte, et le titre d'*exécrable* était dans toutes les bouches à côté de son nom. C'était un désespoir universel, et les actionnaires ruinés se rangeaient du parti des petites gens. La guerre civile était aux portes de Paris; des boute-feux répandaient de maison en maison des billets incendiaires qui augmentaient les appréhensions. Je reçus plusieurs de ces billets, ainsi conçus : « L'on vous donne avis que l'on doit faire une Saint-Barthé-

lemy samedi ou dimanche si les affaires ne changent de face; ne sortez ni vous ni vos domestiques; Dieu vous préserve du feu! » Le Palais-Royal était jour et nuit infesté d'une nuée de mécontens. La conduite du peuple en cette circonstance me rappelait la mort des Princes, et certainement le duc d'Orléans courait alors plus de danger. Law entendait tous les jours sous ses fenêtres crier : La pendaison de l'Écossais Papyrius; le Parlement était encore à Paris, et je ne doute pas que ces cris, ces placards, ces circulaires ne fussent de ses tours; il n'aimait pas Law et ne s'en cachait pas, et voulut plus d'une fois l'arrêter. M. de Mesme a dit, en robe rouge, qu'il voudrait retremper son costume dans le sang de l'Écossais. Plus cette frénésie prenait un caractère grave, moins on faisait mine d'y apporter remède. Les maîtresses, conseillers ordinaires de Son Altesse royale, l'engageaient à se mettre à l'abri de ces furieux, soit à Fontainebleau, soit à Versailles. Le Régent me demanda mon avis.

« Monseigneur, lui dis-je, à votre place j'enverrais prendre des canons à l'Arsenal, et deux cents mousquetaires nettoieraient les rues de

cette fange de peuple; ne voyez-vous pas que ce sont des gens payés?

— Et moi je ne puis ni ne veux les payer en balles et en boulets; j'attendrai qu'ils m'attaquent pour me défendre.

— Faites au moins doubler vos gardes. »

Ce qui m'alarmait encore davantage, c'étaient les nouveaux bruits que l'on semait contre la santé du roi. « Le Régent, disait-on, lui a donné du poison dans des fruits, et même dans des livres, mais le maréchal de Villeroi a détourné le danger par sa défiance. » On disait encore que le Régent avait mis sur la main du Roi une prise de ce même tabac qui fit mourir la duchesse de Bourgogne. Plus ces contes étaient méchans et incroyables, plus on les accueillait de toutes parts, plus on les répétait, et chacun de chanter le *Domine salvum*.

La plus terrible émeute fut celle du 17 juin, par suite de la suppression de l'édit des actions. La veille, la foule avait été si grande devant l'hôtel de Law, que trois hommes avaient été étouffés. Des troupes furent envoyées pour ramener l'ordre et protéger la vie du banquier. On attri-

bua la mort de ces trois hommes à l'intervention des gardes françaises, qui n'avaient pas même tiré l'épée. Les meneurs proposèrent d'aller tous ensemble requérir justice du Régent en faveur des trois victimes. Cette détermination fut prise pendant la nuit, et vers le petit jour la multitude s'ébranla dans un profond silence, et s'achemina vers le Palais-Royal, dont ils se firent ouvrir les portes. Ils se précipitèrent dans les cours tumultueusement; j'étais encore endormi; le bruit de cette innombrable députation me réveilla en sursaut; je courus à la fenêtre, et le spectacle qui était sous mes yeux me produisit l'effet d'un cauchemar effrayant. On voyait comme une mer agitée de têtes d'hommes et de femmes; pas d'armes, excepté quelques piques; sur des espèces de brancards trois cadavres nus. La terreur était au comble dans les antichambres et les appartemens. Son Altesse royale, qu'on avertit de ce tumulte, ne voulut pas se lever, prétextant qu'elle avait besoin de sommeil et n'en dormirait pas moins tranquille. D'ailleurs, en cas d'urgence, on irait avertir Leblanc ou moi. Je jurai tous mes grands jurons contre une indifférence si cou-

pable, et ne sachant quel parti prendre, timide ou hardi, j'envoyai M. de Simiane avertir Leblanc et Madame, qui était aux Carmélites pour ses dévotions. Leblanc, qui savait en imposer par sa fermeté et son air sévère, ne se fit guère attendre. Son arrivée ne souleva pas même un murmure; il ne craignit pas de s'aventurer au milieu de ce peuple qui pouvait le déchirer en lambeaux; il s'avança jusqu'aux corps des hommes étouffés, et commanda qu'on les enlevât. Cet ordre n'éprouva pas la moindre résistance. Leblanc harangua cette multitude, qui conserva son aspect sinistre, et ne répondit rien, sinon qu'il fallait pendre Law. Mais quelques-uns s'étant plaints de la famine, Leblanc envoya des mousquetaires piller une boulangerie voisine et la cave du Palais-Royal. La vue des pains et des tonneaux rétablit un peu de calme; ce fut à qui aurait la portion du repas que leur offrait Leblanc de si bonne grâce.

Sur ces entrefaites, Law, inquiété depuis plusieurs jours dans son hôtel, où il était bloqué par un monde d'ennemis, pensa qu'il serait en sûreté au Palais-Royal, et dès que la foule, en se

dissipant, lui permit d'exécuter son projet, il fit atteler son carrosse, et y monta, en recommandant à son cocher de redoubler de vitesse plutôt que de rétrograder. Le carrosse fut reconnu par quelques passans, qui crièrent : « Law ! à la potence ! A bas la rue Quincampoix ! » Mais ces intentions hostiles se bornèrent à des paroles. Le cocher, suivant l'ordre de Law, s'enfonça si avant dans les rassemblemens qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. Un cri de *mort à Law !* qui trouvait un écho dans toutes les bouches, attira Leblanc sur le théâtre d'une lutte prête à s'engager entre les laquais du banquier et la canaille. « Messieurs, cria-t-il d'une voix ferme, ce carrosse n'est pas celui de M. Law, mais de monseigneur le cardinal de Noailles ; laissez-le passer, je vous prie ! » Ce mensonge officieux sauva la vie du malheureux banquier, qui tremblait de tous ses membres au fond de son carrosse prudemment fermé. Le cocher poussa ses chevaux en avant si à propos, que le peuple, à demi convaincu, lui ouvrit un passage. Leblanc, avec un courage admirable, marchait à la portière. Enfin, Law s'élança de la voiture, et, suivi de

son sauveur, se sauva dans le Palais-Royal. On eut le temps de s'apercevoir de la ruse, Law ressemblant mal à un archevêque de Paris, même depuis son abjuration. La trahison de Leblanc aurait pu lui devenir funeste s'il n'avait pas disparu avec Law. Les cris, les hurlemens recommencèrent avec plus de rage, et le cocher se vit entouré de menaces et de bâtons. Les laquais s'étaient esquivés avant qu'on en vînt aux effets. « Corbleu! s'écria le cocher, s'il y avait seulement parmi vous un brave homme qui consentît à jouer des poings avec moi, je lui remontrerais que les gens de M. Law ne se mettent pas cent contre un. » Des huées accueillirent cette provocation, et le brave cocher, jeté bas de son siége, fut foulé aux pieds et meurtri de coups. En même temps la fureur de tous se déchargea contre l'innocent carrosse, qui fut brisé en mille pièces, comme s'il eût été de verre. Law contemplait cette scène en homme qui aurait souhaité être bien loin.

Arriva Madame, dans sa voiture, et peu s'en fallut qu'on ne la prît aussi pour Law; on lançait déjà des pierres contre les portières, et sa

livrée était insultée à bout portant. Madame, qui était en la compagnie de Mme de Chateautiers, mit la tête dehors, et la vue d'une princesse du sang arrêta les voies de fait, et retint dans un respectueux silence même les plus mutins.

« Mes amis, disait-elle à ceux qui étaient à portée de l'entendre, que désirez-vous? je prierai mon fils de ne vous rien refuser.

—Nous voulons que Law soit pendu ! » hurlait la multitude, grossie à chaque instant de tous les mauvais sujets de Paris.

—Oh! oh! répétait-on sur le passage de Madame, le Régent est un bon enfant, mais il a de mauvais ministres. » Il est possible qu'elle ait inventé cette gentillesse, la bonne dame, pour me voir faire la grimace. Madame tremblait qu'on ne brûlât Son Altesse royale dans le Palais-Royal, comme on l'en avait menacé dans des lettres anonymes. Le Régent s'était levé enfin, et quand sa mère lui eut dit :

« Prenez garde, Monsieur, hier j'ai reçu avis qu'on devait lancer un artifice infernal qui ne laissera pas pierre sur pierre de l'endroit où vous serez.

— Bah! s'écria-t-il en riant, je vois qu'on serait bien aise de me faire peur, mais je ne crains pas plus le poison persan dont on m'a leurré, que les cinq cents bouteilles de vin empoisonnés qui sont déjà dans ma cave, à ce qu'on prétend.

—Ne riez pas, Monseigneur, dis-je à mon tour, il ne faudrait qu'un hardi coquin qui se fît le chef de ces enragés pour que le Palais-Royal devînt une nouvelle Troie.

—C'est le Parlement qui soudoie tous ces conspirateurs, ajouta Law, pâle comme un linge et l'oreille aux aguets.

— Je m'étonne, continua Madame, qu'il y ait encore tant de mauvais esprit parmi le peuple, lorsque la Maintenon est morte et enterrée; il est vrai que ses chers du Maine sont encore là.

— Quel plaisir ont-ils à faire ces vilains cris? interrompit le Régent; j'ai bonne envie de leur aller demander moi-même ce qu'ils veulent.

—N'en faites rien, Monseigneur, dit Leblanc; le peuple est une mer qui a son flux et reflux; ce serait peu sage de vouloir l'arrêter lorsqu'il se retire de lui-même.

— En effet, m'écriai-je, la rue Saint-Honoré

est pleine de monde qui s'écoule; ces murs de pierre lasseront plutôt ces frondeurs que des visages d'hommes; ils s'ennuieront de faire sentinelle à votre porte, et partiront sans qu'on les en prie. »

J'avais prévu ce qui arriva. M. de Chiverny, précepteur du duc de Chartres, revenait de Saint-Cloud, en chaise, sans savoir que l'on assiégeait le Palais-Royal. Il fut grandement stupéfait de voir toute cette badauderie, et d'entendre des cris de mauvais augure. Il s'enquit de ce qui se passait : on lui dit que tout ce fracas n'était que pour pendre Law aussi haut que la potence d'Aman. Il n'ordonna pas moins à ses porteurs d'avancer malgré la foule, et d'entrer au Palais-Royal, où il avait affaire. Un des porteurs coudoya, par hasard, un petit polisson, qui, pour se venger, cria de toutes ses forces : « Voilà Law ! » On le crut, quoiqu'il ne fût pas possible que l'Ecossais, en sûreté dans le Palais-Royal, s'exposât de nouveau à de véritables dangers. On entoura la chaise, on battit les porteurs, et les cris « A la potence ! à la Grève ! » de recommencer avec plus d'acharnement. Chiverny ouvrit lui-même la portière, et à la

vue de ce petit vieillard, rabougri et plus laid à lui seul que vingt laideurs des plus copieuses, l'exaltation terrible du peuple se changea en hilarité.

« Je vous remercie, Messieurs, dit Chiverny, de m'avoir pris pour M. Law; mais bien que jusqu'à présent j'aurais voulu lui ressembler par la fortune, je m'aperçois qu'il vaut mieux rester vieux, laid et pauvre comme je suis.

— Par la sambleu! dit un des chefs de la rumeur, celui-là est un des sept sages de la Grèce.

— Non, mes amis, reprit Chiverny, je suis seulement instituteur du duc de Chartres.

— En ce cas, répliquèrent quelques voix, refaites l'éducation du père en même temps que celle du fils. »

Lorsqu'ils eurent bien ri au nez du nouvel Esope, ils le replacèrent dans sa chaise, et le laissèrent entrer au palais.

Ce plaisant épisode détendit les animosités qui avaient résisté au pain et au vin de M. Leblanc. Les attroupemens diminuèrent d'abord, puis se dissipèrent tout-à-fait. Des hommes de mauvaise mine rôdèrent jusqu'au soir dans les cours; mais ils étaient observés de si près, qu'ils n'osèrent

rien entreprendre pendant la nuit. Leblanc organisa des postes dans le Palais-Royal, qui fut mis en état de siége. Le duc d'Orléans proposa à Law de se réfugier à Saint-Cloud; mais Law, plus déconcerté par cette journée périlleuse que par la perte des billets, préféra rester sous l'aile de Son Altesse royale. Le lendemain, une distribution gratuite de pain empêcha le renouvellement des scènes du 17.

Ce jour-là, tandis que le Régent était menacé dans son palais, le Parlement tenait des séances plus joyeusement qu'à l'ordinaire; le président de Mesmes, qui n'avait pas plus de gravité qu'Arlequin, en dépit de sa robe rouge, quitta l'audience pour un besoin pressant, qui n'était rien eu égard à celui d'apprendre l'état des choses. Il revint tout alègre, en déclamant ces deux beaux vers, dignes d'un magistrat aussi respectable :

Messieurs, messieurs, la bonne nouvelle!
Le carrosse de Law est en cannelle.

Ce joli petit impromptu courut dans toutes les Chambres, et on l'imprima dans le *Mercure*, pour l'honneur du Parlement, qui n'est pas riche en

poètes ; en revanche, il en a quelques-uns à sa solde. On croirait que La Grange-Chancel a composé ce couplet, tant il est bien tourné, si Arouet n'était pas à Paris, ce petit perfide :

Accablé de malheur, menacé de la peste,
Grand saint Roch, notre unique bien,
Ecoutez un peuple chrétien :
Venez nous secourir, soyez notre soutien,
Nous ne craindrons rien de funeste.
Ah ! détournez de nous la colère céleste !
Mais n'amenez pas votre chien,
Nous n'avons pas de pain de reste.

Le Parlement, qui a deux cents mains pour faire le mal, et pas une pour tenir la balance de Thémis, fit encore le récalcitrant, l'aréopage de la Grèce. Il a refusé l'édit tout net, sans dire ni pourquoi ni comment. Je pris une belle feuille de papier, j'y dressai une belle lettre de cachet, et je la portai au Régent, qui signa sans lire, puis au Roi, puis aux ministres, et le Parlement fut transféré à Pontoise, avec son sublime premier président. Si le Régent avait eu foi en mes conseils, il n'eût pas rappelé monseigneur Parlement, surtout avec les honneurs de la guerre, de sorte que ces

messieurs ont pu se faire rembourser en argent le prix de leurs billets. Cette effervescence parlementaire ne dura que quelques mois, et je me félicitai d'avoir un peu lavé ces têtes à perruques. Mais les du Maine et le prince de Conti avaient excité ce mouvement dans le peuple; c'était une queue de la conspiration Cellamare.

Une compagnie des gardes à pied avait été placée à l'entrée du palais pour empêcher le Parlement de s'assembler, et faire exécuter la lettre de cachet. Cette compagnie fut relevée par un régiment de mousquetaires, qui, pour passer le temps, imaginèrent de *jouer au Parlement.* Ils se déguisèrent, s'affublèrent, s'emperruquèrent, les uns en présidens, les autres en conseillers, ceux-ci en notaires, ceux-là en avocats. On plaida, divagua, remontra, jugea, et quand la gaîté s'animait à mesure que la mascarade se développait, arriva le déjeûner de ces messieurs, c'est-à-dire un pâté et un boudin; cela donna lieu aux fins du procès; après une délibération, le pâté fut condamné à être rompu, et le boudin au feu jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Law, dès ce moment, avait perdu la tête: c'é-

tait le peu qu'il avait de bon. Il s'acharnait encore après la chimère du Système, et, comme le chien qui quitte la proie pour l'ombre, il quittait et reprenait une route pour une autre; il s'embourbait de plus en plus. Les billets et les actions étaient plus décriés qu'ils n'avaient été recherchés; la rue Quincampoix était un coupe-gorge. Il est vrai que les gens habiles, tels que moi, surent tirer de la monnaie de leur papier; mais par malheur il n'y eut d'argent que pour les premiers venus; les autres furent obligés de s'en passer. On fit un édit pour permettre aux étrangers d'apporter en France autant de matière et d'espèces d'or et d'argent que bon leur semblerait : rien ne vint. Personne n'exposa ce qu'il avait sauvé dans le naufrage de nos finances. Le Régent s'aperçut de ce discrédit de la banque, lorsque, voulant acheter un collier de mille louis pour une maîtresse de rechange, il fut forcé de le payer dix mille en billets, et encore l'orfèvre fut-il le mauvais marchand. Le pain ne diminuait pas, la peste était imminente, et le peuple persistait à vouloir pendre Law.

Chiverny ne fut pas le seul qui faillit payer

pour lui; Boursel, qui a le malheur de ressembler à Law, autant par sa figure que par sa mise demi-anglaise, revenant en carrosse du couvent des Grands-Jésuites, fut arrêté par un fiacre qui s'embarrassa dans les roues de sa voiture. Le laquais de Boursel mit pied à terre, et trouva un grand insolent de cocher qui ne voulait pas débarrasser son fiacre, à moins qu'on ne lui payât le dégât. Le laquais s'allait prendre aux cheveux avec ce malotru, quand Boursel la canne en main, sauta à bas de son carrosse pour mettre le holà entre les combattans; mais aussitôt le cocher, soit méchanceté, soit conviction, se mit à crier d'une belle force : « Au secours ! voilà Law qui va me tuer. » La populace fut bien vite ameutée, hommes et femmes, avec des pierres, des broches et des balais. Boursel vit bien que toute explication serait inutile, et se sauva dans l'église des Jésuites, toujours poursuivi par cette canaille turbulente; et il aurait été massacré sur les marches de l'autel, si la porte ouverte de la sacristie ne l'avait mis à l'abri d'une mort certaine. Pendant que bedeaux, sacristains étaient en pourparlers, il eut le temps de franchir trois murs,

et de se cacher jusqu'au soir sous la paille d'une écurie.

Cette rage ne fut pas apaisée par la suppression des gros billets, puis des petits billets de banque. La ruine du Système était complète. Law se cachait au Palais-Royal; sa femme et ses enfans restaient à Saint-Maur, chez le duc de Bourbon, qui, à cause de cette hospitalité, s'était fait des ennemis de tous les ennemis de Law. Le duc d'Orléans, cédant moins à la crainte qu'aux pressantes sollicitations de ses amis, se retira quelque temps aux Tuileries; mais il n'aimait pas assez les enfans pour s'habituer aux manières enfantines et capricieuses de Sa Majesté. Il retourna dans sa maison, quoi qu'on lui pût dire pour l'en détourner. Certes, Law m'eut peut-être l'obligation de la vie, car je fus cause, par ma nomination à l'archevêché de Cambrai, par mon sacre et par les plaisanteries auxquelles il donna lieu, je fus, dis-je, en partie cause qu'on s'occupa moins de lui et par conséquent de sa pendaison, but constant de toutes les menées de cette tumultueuse année. Quand on commença à faire des chansons et des épigrammes contre

Law, je fus rassuré pour ses jours, car en France on ne veut pas la mort de ceux qu'on chansonne. Je ne me refusai pas au tribut; et pour prouver à Massillon qu'une tête mitrée n'était pas toujours celle d'un Père de l'Église, je composai devant Fontenelle la boutade suivante :

Lundi je pris des actions,
Mardi je gagnai des millions,
Mercredi je pris équipage,
Jeudi j'arrangeai mon ménage,
Vendredi je m'en fus au bal,
Et samedi à l'hôpital.

« Ces vers ressemblent aux Commandemens de l'Église, me dit Massillon.

— Et du dimanche qu'en faites-vous? remarqua Fontenelle.

— Le proverbe est sous-entendu.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

— A mon tour, s'écria l'*homme des Mondes*, je suis bien aise d'essayer si je suis méchant, de même que l'on essaie la lame d'un couteau pour ne blesser personne; ce sera du fiel à l'eau de rose.

Law, ne devais-tu pas attendre
A faire ta conversion,
Que la justice te fît pendre,
Pour imiter le bon larron ? »

Ces quatre vers piquaient comme hérisson, et Fontenelle, après nous avoir demandé le secret, alla colporter son épigramme, qui fut attribuée à plus de vingt personnes, et que plus de vingt personnes s'attribuèrent. Cette fois, il n'y avait pas de danger à s'attaquer au pauvre Law, et on ne l'épargnait pas. Au demeurant il valait mieux pendre en vers qu'en réalité.

Le prince de Conti, en se séparant de Law et du Régent, était passé aux ennemis, qui l'encourageaient à devenir populaire. M^me^ du Maine continuait à tenir séances de complots, d'intrigues et d'épigrammes. Les poètes du lieu, Grécourt, Vergier, Chaulieu, et peut-être Fontenelle, rimèrent sur Law *la grande Façon de Barbari*, qui a fait le tour de la France. Je ne la citerai donc pas, quoique Maurepas m'en ait donné une copie plus complète, et de la main de Malézieux, le scribe des noirceurs. Et moi aussi, je les laisse chanter ! mais ils me le paieront.

Law tint bon contre vent et marée, et tous les couplets du monde n'auraient pas eu le pouvoir de le déloger, car il méditait une résurrection de son Système, d'après les leçons de l'expérience; mais le Régent, qui se voyait endetté de plus de sept millions, était singulièrement refroidi pour la banque et le Mississipi. D'un autre côté, d'Argenson, du fond de son couvent, était toujours entre Law et Son Altesse royale, qui avait besoin, comme le ciel, des épaules d'Atlas. Le Roi, qui n'avait jamais aimé le banquier, que son précepteur Fleury et son confesseur Fleury lui avaient désigné comme un païen, demanda d'un ton de souverain au Régent ce que M. Law faisait encore en France.

— En effet, reprit Son Altesse, il n'y a que faire, et je lui en toucherai deux mots. »

Les trembleurs, race non jamais plus nombreuse que dans les temps de régence, croyaient tout perdu, parce que le Parlement était toujours à Pontoise. La noblesse, d'accord avec les plaideurs, soupirait après son retour, et l'on savait bien que désormais la présence de Law et du Parlement dans la même ville serait une image de la

corde et du pendu. On fit donc des démarches, c'est-à-dire des promesses, pour changer les préjugés de d'Aguesseau, et l'on y réussit à force de persévérance, puisque le lendemain de son arrivée à Paris, d'Argenson fit écrire sur la porte de l'hôtel du chancelier : *Et homo factus est.* Cela s'adressait quelque peu au célèbre désintéressement du Caton de Fresnes.

Law se décida à partir, plus pauvre, dit-il, qu'en venant en France. Il laissait, il est vrai, une fortune de dettes, et son rôtisseur seul ne réclamait pas moins d'une somme de dix mille livres. « M. Law, lui dis-je, le temps est au beau pour vous, voici l'agio qui fait merveille en Hollande et en Angleterre.

— Monseigneur l'archevêque, répondit-il, c'est comme si je vous disais : Il y a des archevêchés non pas en Mississipi, mais en Egypte. Allez-y donc. » Il avait les larmes aux yeux, lorsque le Régent l'embrassa fort cordialement. « Monseigneur, lui dit-il, j'ai fait des fautes moins grandes qu'on ne pense; mais ne suis-je pas homme, et capable de me tromper?

— Et de tromper les autres, murmura une voix douce qui n'était pas la mienne.

— Enfin, Monseigneur, continua Law, je vous supplie d'examiner ma conduite; je suis content que vous n'y trouviez ni malice, ni friponnerie. »

Law, avant de s'en aller, emprunta quelque somme pour achever sa comédie, car il avait hors de France des millions à sa convenance, et s'il est pauvre maintenant, comme on le dit, c'est qu'il a joué et perdu. Banque ou tripot, tout lui est bon, pourvu qu'il coure une chance de gain.

Law, tant il avait de peine à s'éloigner de la rue Quincampoix, alla de suite à une terre qu'il avait à six lieues de Paris. Son ami M. le Duc lui mena ses enfans dans sa chaise de poste, et avec la livrée grise de Mme de Prie. Sans cette précaution il aurait couru risque d'être insulté. Mme Law restait à Paris pour vendre les biens et les meubles de son mari, afin de satisfaire ses créanciers. Mais tant que Law était en France, aux portes de Paris, l'opinion publique n'était pas vengée. Le Régent, à tous les hélas qu'on poussait autour de lui, se contentait de dire : *Mea culpa.*

C'est moi qui revendique l'honneur d'avoir chassé Law tout-à-fait.

Il circulait dans le peuple des bruits sur la retraite de Law, et on parlait de brûler à la fois le père, les enfans et le duc de Bourbon. Comme j'avais découvert ce complot, qui n'avait pas été formé dans la bande de Cartouche, j'entretenais des espions et des soldats déguisés autour de la terre de Law pour le protéger, et en même temps pour surprendre ses relations avec l'Angleterre, qui devenaient plus fréquentes. J'avais donné ordre de saisir tous les papiers, lettres et dépêches qui sortiraient de chez lui; je me réservais de les examiner et de les faire parvenir ensuite à leur adresse. On m'apporta, entre autres lettres de banque, cette étrange plaisanterie sérieuse à laquelle je ne croirais pas encore, si je ne possédais l'original. Je la relus trois ou quatre fois, en accusant mes yeux d'erreur; puis j'éclatai de rire.

Je m'étonnai que cette lettre, adressée à Williams Nordingthon, banquier de Londres, que je connaissais pour un déterminé joueur, n'eût pas été écrite en anglais; mais, après l'avoir lue, je

compris qu'il y avait encore une bravade à l'avoir faite en français. La voici telle que je la conserve, je n'en ai laissé tirer de copie qu'à mon ami Massillon.

« N'avez-vous pas vu, Milord, votre ami Stairs de retour à Londres avec trois ou quatre millions que je lui fis gagner rue Quincampoix? il vous aura dit de mon système ce que tout le monde en dit, qu'il ressemblait à l'escalade des géans pour s'emparer du ciel. Il est étrange que la banque, qui fait tant de fortunes, n'ait pas fait la mienne, du moins telle que je l'espérais; les banquiers de Venise m'ont perdu beaucoup d'argent, et je m'en vais maintenant recueillir le reste; voilà ce qui fait que je vous écris. Croiriez-vous que sur mon nom je ne trouverais pas à emprunter mille guinées en France? force m'est donc de m'adresser à mes débiteurs, dont vous êtes, Milord. Un galant homme tel que vous n'a pas oublié qu'en 1698, je pariai contre lui mille guinées qu'un jour je ruinerais la France par le papier. C'était, si je m'en souviens, à l'occasion d'une lettre de change de mille guinées que je voulais avoir sur Bernard le Juif, ban-

quier à Paris; je ne vous offris que des billets de l'Échiquier que vous refusâtes, disant que le papier ne saurait que ruiner l'Angleterre; je fus d'accord avec vous sur ce point, et cependant je proposai de parier la somme susdite que je saurais quelques jours donner cours au papier en France; vous avez, en présence de lord Stairs, de lady Colbrige, de milord Cadhogan, accepté mon pari sur votre parole loyale, attendu, disiez-vous, que les Français ont trop d'esprit pour se laisser prendre à ce piége grossier. Donc je vous prie de me dire ce que vous en pensez, et si j'ai bien et dûment gagné la gageure; il me semble que j'ai outre-passé même les conditions du pari; j'en prends pour juges vous d'abord et la voix publique de toute l'Europe. Ainsi, Milord, comptant sur votre parole, je compte sur les mille guinées, et vous dispense d'y ajouter, quoique j'aie ajouté au pari. Voyez, s'il vous plaît, ce que j'ai fait sans autre aide que mon génie. J'ai réduit le roi de France à être mon sujet, et l'Angleterre me doit savoir gré de mon Système à cause de cela. Je poursuis mon éloge, car ici la modestie serait mensonge : j'ai fait du Régent mon camarade et

complaisant; des plus hauts seigneurs, mes commis; des princesses du sang, mes maîtresses; des plus grandes dames, mes catins; de toute la France, ma dupe et ma vache à lait. Enfin, savez-vous comment je signale mon départ? Le premier prince du sang est devenu mon loueur de chaise de poste. Je serai incessamment à Bruxelles; avant que j'en parte pour Venise, où me rejoindra mon épouse, faites, s'il vous plaît, passer les mille guinées à Jean Mécuo, banquier, qui doit être de retour à Bruxelles. J'ai omis une particularité qui vous donnera bien à rire: je suis, à cette heure, aussi bon catholique romain que quiconque a reçu baptême, communion et confirmation. Vous penserez comme moi que c'était payer bon marché le privilége du Mississipi, du tabac et de la monnaie. Il ne m'a manqué que des lettres de noblesse et le titre de duc. N'est-il pas plaisant de se moquer de toute une nation pendant quatre années consécutives?

» Votre affectionné compatriote.

» JEAN LAW. »

Cette lettre inexplicable constituait un véritable crime de lèse-majesté, de haute trahison; j'hésitais

à en faire part à l'incrédule Régent; Mme de Tencin m'y engagea, puisque, me dit-elle, je n'avais aucun ménagement à garder avec Law; mais elle me recommanda de ne pas me dessaisir de cette pièce importante. Je trouvai le Prince assommé de l'entretien de M. d'Antin, qui lui prouvait sur ses doigts que la banque de Law avait apporté en France plus de cent millions; par malheur, je n'étais pas présent à ce curieux calcul, qui faisait bâiller Son Altesse royale. Je renvoyai d'Antin avec ma lettre, qui donnait un terrible démenti à ses calculs financiers. Je voulus en donner lecture au Prince, mais il me l'arracha des mains avec ces mots : « Maudit pédant de collége! jusqu'à quand me rappelleras-tu que j'ai été sous ta férule? » Je m'aperçus qu'il n'était pas dans son humeur ordinaire, et je pris le parti de me taire, lorsqu'un foudroyant éclat de rire m'apprit un changement subit dans les idées du Prince, qui, au lieu d'achever cette lecture, redoubla ses ris immodérés jusqu'à se rouler par terre convulsivement et perdre connaissance. Je me souvins tout d'un coup de la mort de M. de Saint-Laurent, et je fus tenté de m'enfuir par la porte ou

par la fenêtre; mais un moment de réflexion me rendit plus sage; j'allai fermer à double tour les portes du cabinet, et je donnai au Régent des secours, dont il paraissait ne plus avoir besoin. Il était sans haleine, rendant le sang par la bouche et le nez. Mes cheveux se dressèrent sur la tête. Je n'osais regarder autour de moi, de peur de n'y voir que des abîmes. Un faible soupir sortit de ce corps sans mouvement; je me rattachai à la vie et à l'espérance; les larmes dans les yeux, j'appelais doucement Philippe, qui ne me répondait ni ne m'entendait. Je ne sais quelle idée bizarre me fit prendre machinalement la lettre de Law, et ne sachant moi-même ce que je faisais, je la lus à demi voix. Je ne pouvais me persuader que cette lettre, si plaisante qu'elle fût, était le motif de cette crise soudaine; mais il arriva que le Prince, frappé, au milieu de son évanouissement, par le murmure monotone de ma lecture à voix basse, reprit ses sens par degrés avec son envie de rire aux éclats. La perte de sang qu'il avait faite l'avait soulagé. Sans cette hémorragie, due entièrement au hasard, il eût été frappé d'apoplexie, comme Chirac l'en avait me-

nacé tous les jours pendant dix ans. Je l'aidai à s'asseoir, et par son ordre je fis disparaître toutes les traces de sang, « parce que, disait-il, si l'on découvre que je me suis trouvé malade, le bourreau de Chirac voudra me tirer du sang par une saignée, et il sera cause que les humeurs se mêleront dans le sang.

— Je vous répondrai comme lui que voilà bien long-temps qu'elles sont mêlées.

— Enfin, je remercie Law de m'avoir procuré cette bienfaisante saignée naturelle.

— Ne voulez-vous pas, Monseigneur, vous emparer de sa personne tandis que vous le pouvez encore ?

— Dieu m'en garde ! je n'ai pas l'ingratitude de rendre un mal pour un bien. Il est vrai qu'il mérite d'être rompu vif, et sa lettre suffirait pour le faire condamner, quand bien même la justice n'aurait pas d'autres griefs contre lui; mais, en revanche, il mérite une reconnaissance éternelle pour m'avoir sauvé la vie, sans le vouloir, je l'avoue.

— Mais, Monseigneur, il s'est joué du Roi, de l'État, de vous !....

— D'accord ! mais sa lettre est admirable, et je lui pardonne tout, eût-il fait cent fois pis. Enfin, je vais le prier de sortir de France, et cela, de façon qu'il s'aperçoive que mon avis est une grâce.

— Ah ! Monseigneur, la clémence n'est souvent que de la faiblesse.

— Ne soyons pas généreux à demi : anéantissons ce papier, en sorte que rien ne transpire pour mon honneur.

— Il me semble, Monseigneur, que si vous êtes si redevable à Law, j'ai ma part dans cette dette, et je vous demande la permission de conserver cette lettre par-devers moi.

— A condition que tu n'en feras pas un méchant usage. »

On heurta violemment à la porte ; je cachai la lettre, et j'allai ouvrir à maître Chirac, qui venait, en boitant, son chapeau sur la tête, et sa canne à pomme d'or pour tâter le terrain, comme si à chaque pas il dût éviter un précipice. Le Prince m'avait fait un geste pour m'imposer silence sur ce qui s'était passé.

« Ah ! ah ! que faisiez-vous ainsi enfermé avec M. de Cambrai ? dit-il.

— Nous nous occupions d'affaires d'Etat, répondit le Prince en baissant les yeux, pour ne pas rencontrer ceux du docteur.

— Ouais ! Monseigneur, vous êtes bien pâle, de rouge que vous étiez ce matin.

— Ne vous en étonnez pas ; votre médecine m'adressait des questions à faire rougir un mort.

— Eh ! eh ! l'apoplexie ! l'apoplexie !

— Je me suis presque accoutumé à cette effrayante maladie, à force de vous entendre me la prophétiser.

— Oh ! oh ! une saignée vous en préserverait pendant six mois.

— Si je vous croyais, il faudrait m'attendre à mourir subitement à table, au lit, que sais-je ?

— Hi ! hi ! ce ne serait pas à confesse que cela ! et si pendant que vous étiez en conférence avec M. de Cambrai, l'apoplexie vous avait surpris ?

— Je vous entends, m'écriai-je ; mais j'avais bien une petite absolution au service de Son Altesse. »

Law n'attendit pas l'exprès que lui envoya le Régent, couvrant de belles paroles ce qu'il y avait de trop dur dans un renvoi définitif. Il sut que sa lettre était entre mes mains, et quoiqu'il ait imaginé de la faire passer pour une plaisanterie, il ne se hâta pas moins d'arriver à Bruxelles. Il renvoya la chaise de poste à Mme de Prie, avec une longue lettre sur sa gageure, et un diamant de cent mille livres. Mme de Tencin fut très-piquée de cette préférence, car elle avait traité Law avec autant d'amitié que Mme de Prie. Au reste, il dut des actions de grâces à M. le Duc, qui lui fournit des relais dans son voyage précipité, et dix de ses gens bien armés pour sa sûreté. Cette escorte servit sans doute à effaroucher la bande de Cartouche, qui n'eût pas laissé sans doute échapper une si belle prise. Law écrivit aussi au Régent pour s'excuser de la lettre à Nordingthon; on lui prouva qu'il n'était pas digne de réponse. Mme Law a payé quelques dettes; mais son séjour de plusieurs mois à Paris avait pour objet d'énormes recouvremens, que Son Altesse eut la grandeur d'âme de ne pas s'approprier. L'année suivante, j'obtins qu'on mettrait à la

Bastille le frère de Law, qui avait cinq millions en ballots; mais son argent aurait ouvert les portes d'une prison mieux gardée. Aujourd'hui Law est à Venise avec sa femme, sans mener un train de prince. Je ne le crois pas guéri du jeu et des systèmes; mais la fortune est infidèle à ses plus chers favoris.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ÉCRITE PAR JEAN LAW, A WILLIAM NORDINGTHON, BANQUIER A LONDRES, LE 13 DÉCEMBRE 1720. (1).

... Un galant homme tel que vous, M. n'a pas oublié qu'en 1698, je pariay contre luy mille

(1) Cette lettre est un des monumens les plus singuliers de la régence; elle donne la clef de tout le système de Law. Notre première idée était de regarder cette confession comme l'œuvre de Mercier ou de tout autre; il nous semblait impossible que Law eût fait parade d'une telle impudence, bien qu'en impudence il n'ait pas eu d'égal. Un heureux hasard a éclairé nos doutes à cet égard. Un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal a bien voulu nous communiquer un extrait de cette lettre, qui se trouve dans un manuscrit coté n° 148 sous le titre de *Recueil de*

guinées qu'un jour je ruinerois la France par le papier. C'étoit a l'occasion d'une lettre de change de 1000 guinées que je vous demandois sur Bernard le Juif appelé Samuel, je ne vous donnay que des billets de l'Échiquier, vous dites que le papier ruineroit l'Angleterre et que les François avoient trop d'esprit pour estre la dupe du papier.....

..... J'ay seurement gagné la gageure, je prends pour juge la voix publique de toute l'Europe, ainsy je compte sur les 1000 guinées; je seray incessamment a Bruxelles vous pourrez les faire remettre a Jean Mecuo banquier. Je compte méme que vous ajouterez au pary puisque j'ay faict plus que la gageure. J'ay réduit le roy de France a estre mon sujet, le Regent mon camarade, les plus fiers milors mes commis, les plus

pièces en vers et en prose sur les affaires de la cour et du temps, in-folio. Cet extrait diffère du texte de la lettre; mais il en est le résumé exact. Je rapporte cet extrait tel qu'il est dans le manuscrit désigné, et sans même en changer l'orthographe: on appréciera l'importance de cette curieuse pièce historique, dont l'original semble avoir été perdu.

(*Note de l'Editeur.*)

grandes dames mes p..... toute la France ma franche dupe et pour mieux marquer mon depart, du premier prince du sang, j'ai fait mon loucur de chaise de poste.....

FRAGMENS (1).

1720. 4 *août.*--Enfin! toute la jésuiterie est contente, et cette fois j'aurai mon chapeau. La bulle *Unigenitus* que Le Tellier n'avait jamais fait adopter, malgré les prisons, supplices et tyrannies de toutes sortes, vient d'être déclarée exécutoire par déclaration du Roi ! cela prouve que les coups fourrés sont les meilleurs, et qu'il en est d'une opération politique comme d'un fruit; il faut qu'elle mûrisse. Clément XI tient plus à sa bulle que moi à M^me^ de Tencin ; il la chérit, il la ca-

(1) Sous ce titre on a réuni des notes qui suivent les manuscrits; elles paraissent l'expression d'une pensée soudaine, et sont curieuses en ce qu'elles donnent le caractère exact de Dubois, avec ses haines, ses boutades, son ambition et son cynisme. Une note du manuscrit nous apprend qu'elles étaient en bien plus grand nombre.

(*Note de l'Editeur.*)

resse; il lui sacrifierait les clefs de saint Pierre. Mais qu'il ne se réjouisse pas tant, sa joie n'est qu'en herbe; d'un trait de plume je puis détruire mon ouvrage, et je le ferai si Lafiteau me promène encore avec de *belles* paroles; je veux mon chapeau. Ce n'est pas que la bulle me semble nécessaire : je la trouve fort ridicule, et seulement propre à entretenir et fomenter des divisions. Je crois qu'il est absurde de dire : Vous croirez sans examen; toute défense contradictoire n'est pas permise! Cependant j'ai insisté pour que cette clause fût dans la déclaration. Le pauvre Pape m'a chargé de lui ôter toutes ces épines. Je le veux bien; mais qu'il ne me pousse pas à bout avec ses retards. Le chapeau, ou pas de bulle!

2 *octobre*. Voilà un plaisant Conseil de conscience, surtout si chacun ne barguine pas et parle à la bonne franquette. Le petit Roi se verra entre le feu et l'eau. Rohan et Bissy ne jureront que par la bulle *Unigenitus*. Je pourrais bien jurer autrement; mais je passerai mes paroles au creuset. Ma foi! si l'éducation m'était entièrement confiée, je ne recommencerais pas celle du duc

d'Orléans; elle a du bon, mais le mauvais l'emporte; j'ai voulu en faire un épicurien; il est devenu cent fois pis. Ensuite, je pensais que la débauche était une gourme de la jeunesse; la gourme du Prince s'est changée en lèpre. Je suis curieux de m'entendre discuter sur le péché mortel. Fleury, l'ex-archevêque de Fréjus, sera de l'avis de tout le monde en notre présence; mais il chantera la palinodie aux oreilles de Sa Majesté. Massillon ne songera qu'à faire de l'éloquence. Oh! qu'un enfant roi est difficile à humaniser! J'y suis décidé, j'approuverai tout.

4 *décembre.* — Ce pauvre bonhomme Parlement, qui consent à enregistrer la Déclaration du 4 août en faveur de la Constitution! Il s'ennuie à Pontoise, et nous veut revenir; mais il soutient *unguibus et rostro* les libertés de l'Eglise gallicane! C'est bien vieux.

22 *décembre.* — Incendie de Rennes. « Louvois a bien incendié le Palatinat, » dit Madame. On m'écrit: « Je n'ose vous mander, Monsieur, à quoi l'on attribue cet incendie, qu'on dit s'être

fait le flambeau à la main. C'est une pensée qui fait horreur. » La conspiration Cellamare aura des conséquences plus graves encore ! Il fallait, comme dans l'affaire de Bretagne, sacrifier trois ou quatre têtes : on regrettera de n'avoir pas suivi mes conseils. Le volcan n'est pas éteint.

1721, 26 *mars.* — Au diable mon chapeau ! Clément XI est mort, partant, sa bulle avec lui. Je perds, avec le cardinalat, plus de cent mille francs en père Lafiteau, en tableaux, en livres et en estampes ; le cardinal neveu Albani m'a dupé, m'a volé, et j'ai la tête nue comme devant.

8 *avril.* — Je disais bien à d'Argenson que sa supérieure le tuerait. Le couvent de la Madeleine du Traisnel est sans protecteur. Que vont devenir ces pauvres filles ? ce serait acte de charité de les employer à quelque chose. Le repos leur paraîtra insupportable. D'Argenson avait fait leur éducation à toutes ; il les aidait à faire leur salut. Qui m'aurait dit que ce corps de fer mourrait d'une jaunisse !

9 *avril.* — Et penser que même chose peut

arriver, non pas à moi, mais à mon corps ! cela jette de terribles réflexions dans ma cervelle humaine. D'Argenson allait se faire enterrer à Saint-Nicolas du Chardonnet dans le tombeau de ses ancêtres les Voyer; et le peuple se souvint du *diable*, comme on l'appelait; il a voulu lapider un cadavre ! S'il avait achevé son épouvantable dessein, l'histoire du maréchal d'Ancre aurait été renouvelée; on aurait mangé de la chair d'homme dans les rues de Paris! En quel siècle vivons-nous! D'Argenson cependant n'a pas fait autant de mal que la Maintenon, qui a du moins été enterrée tranquillement. On ne s'est pas attaqué qu'aux morts; les deux d'Argenson fils ont failli être mis en pièces avec feu leur père! Non, je ne crois pas qu'on me traite si mal après moi. On rira peut-être; il est fâcheux que je ne puisse pas rire plus fort que tout le monde.

16 *juillet*. — Il n'y aurait pas eu d'Innocent XIII, si Dubois n'avait pas été cardinal. Je le tiens ! Maintenant, arrière Richelieu ! arrière Mazarin ! l'ornière est tracée, je marche ! Les uns naissent bergers et meurent bergers ! j'aurai bien

éloigné ma mort de ma naissance! mais après le chapeau rouge, il n'y a plus que la couronne royale ou papale! *Nec plus ultra!* écrirai-je sur mon chapeau. Cependant j'ai de la politique plus jeune que moi, et j'irais loin sans ma vessie!

31 *juillet.* — Le Roi est malade; il a la fièvre, un mal de gorge; ce n'est pas une maladie grave, mais les vilains bruits recommencent contre le duc d'Orléans; le maudit tabac empoisonné est encore sur le tapis; on regarde le duc d'Orléans comme un sorcier: s'il l'était, il ferait du bien à lui-même avant de faire du mal aux autres; il ne vivra pas long-temps, à en augurer par ses fréquens étourdissemens. Chirac l'a dit, le sang le fera mourir. Quant à Sa Majesté, toutes les prières et neuvaines qu'on fait ne le sauveront pas, s'il est vrai que la médecine y perde son latin. Il faut voir ici la consternation; il semble que le Roi mort, la monarchie ne puisse revivre. On répand le bruit que l'Angleterre veut se défaire d'un enfant! Les faiseurs de nouvelles croient le public bien sot ou bien crédule, c'est tout un. Mais voilà que les visages se rasserennent; deux

saignées ont sauvé le Roi. Je suis, comme Molière, à douter de la médecine et non des médecins, par malheur.

29 *septembre.* — Le mariage du Roi m'avait paru le lien d'une quintuple alliance; l'Infante est fort jolie, mais cette condition de beauté, de grâce ou d'esprit ne signifie rien en affaires d'Etat. Il faudrait faire épouser Andromède par le monstre plutôt que par Persée, si les avantages étaient tous du côté du gouvernement. Le jeune Roi m'a semblé fort avancé pour aimer les femmes. Mme de Ventadour ne l'a pas eu assez long-temps à sa disposition, et il ne s'est pas présenté quelque Beauvais pour lui apprendre ce qui s'apprend d'instinct. Sa Majesté a vu le portrait de sa future épouse et l'a baisé, cela est de bon présage.

30 *septembre.* — Les *Adamites* et les *Flagellans* ont tenu leurs séances à Saint-Cloud. On veut que Mme de Tencin ait inventé ces infamies; mais où diantre les aurait-elle prises? Le Régent, après avoir usé son corps, s'abrutira à force de volupté. Que deviendra la régence?

19 *novembre.* — On a roué Cartouche. J'avais désiré le voir auparavant. C'est un petit homme, trapu, blondasse, riant, doucereux. Sa scélératesse ressemble à de la bonhomie; néanmoins, Cartouche dans une autre sphère aurait fait un autre homme. Qui sait s'il ne serait pas devenu cardinal?

1722, 8 *février.* — J'ai pris place dans le conseil immédiatement après le cardinal de Rohan, qui est introduit après les princes du sang. Le maréchal de Villeroi et le duc de Noailles ont fait la grimace et la révérence. Le chancelier et les ducs et pairs nous ont quitté la place. Qu'arrivera-t-il? Je suis au conseil, parce que j'ai désiré y être. Je ne me retirerai pas. D'Aguesseau rendra les sceaux; Villeroi, l'éducation du Roi, les ducs et pairs seront soumis en temps et lieu. En vérité, cette superbe est bien mal séante; je ne suis pas noble, il est vrai, mais un archevêque-cardinal vaut certes bien un cousin de l'écuyer de M^me^ de Schomberg! Nous verrons qui cèdera le premier: je suis fils d'apothicaire, et ne m'en cache pas; mais tous ces ânes bâtés à généalo-

gies sauront ce que c'est que le fils de mon père.

9 *mars.* — L'infante d'Espagne est arrivée; elle n'est pas aussi bien que son portrait la faisait. C'est une triste condition que celle des rois! ne pouvoir choisir une épouse *de visu.* Il est vrai qu'une épouse légitime est pour un roi l'affaire politique; voilà tout.

20 *avril.* — Le père Linière est confesseur du Roi, à la place de l'abbé de Fleury, qui était une édition vivante de son *Histoire ecclésiastique*, citant à tout propos et bavant l'érudition. Le père Linière est un fin jésuite; ce qui veut dire deux fois fin. Il est bon d'avoir au bout du bras celui du confesseur du Roi. Je me suis demandé pourquoi les jésuites tiraient toujours les confesseurs de leur compagnie, et surtout pourquoi on les prenait de la main à la main. Il me semble qu'il y a plus d'orgueil que d'ambition chez les jésuites. M^me^ Ventadour aurait fait un bon confesseur pour un roi qui aime par-dessus tout ses volontés et ses caprices.

10 *août.* Villeroi est un impudent faquin; il

voulait accaparer le Roi ; il est la trompette de tous ces bruits de poison et d'assassinat. Le duc d'Orléans a eu besoin de parler à Sa Majesté, mais sans témoins, puisqu'il s'agissait de secrets d'État. Villeroi n'a pas consenti à s'éloigner, même dans une pièce voisine. Le Roi est un dépôt sacré, a-t-il dit, il doit en répondre devant Dieu et devant les hommes. L'hypocrite ! il est exilé : le Régent l'aurait dû faire bâtonner par des laquais. Soupçonner Son Altesse royale ! le lui dire en face ! Il faut être Villeroi pour cette petitesse insigne. L'évêque de Fréjus peut suivre son Villeroi, si bon lui semble ; nous lui tiendrons l'étrier.

22 *août*.—J'avais bien dit qu'il n'était que d'être premier ministre. M^me^ de Tencin m'assure que j'ai beaucoup de ressemblance avec *il signor Mazarino*. Richelieu me paraît un plus grand personnage. Au reste, je vais donc tailler les impôts à ma guise ! Les pauvres n'ont rien à craindre ; mais les riches sont à pressurer. La vengeance et la vendange se donneront la main. Je suis encore à m'interroger pour savoir s'il y a une justice. Faquins, l'idole se relève, adorez-la !

23 *octobre.* — Un sacre est une belle cérémonie, mais non pas pour le roi qui s'y soumet, et doit être assommé de tant de simagrées, saluts, embrassades, prostrations, prières. Ce sont des allégories fort belles du temps de la féodalité, mais qui ne signifient plus rien. Le roi est sacré avec la Sainte-Ampoule, mais il ne peut régner encore; le duc d'Orléans sera long-temps régent; je serai donc long-temps premier ministre. Mon projet est invariable; ma rétention d'urine deviendra pour moi le fil d'Atropos. Je fais régime et j'enduis mon pauvre squelette de drogues d'apothicaire : c'est une existence factice. Douze heures de travail chaque jour ! c'est trop, beaucoup trop; mais si je ralentis mon zèle, on dira que je me fais vieux. J'aime mieux périr à la peine, en premier ministre.

8 *décembre.* — Madame est morte hydropique. « Dieu seul est grand! » s'écriera encore Massillon en son oraison funèbre. En un mot, Madame est morte comme elle a vécu, palatine dans l'âme, et se consolant d'avoir été précédée par M^me^ de Maintenon. « Je pardonne à tous mes

ennemis, disait-elle à son lit de mort, excepté à l'âme de la Scarron ! » Elle a renoncé d'avance au paradis, si elle doit y rencontrer la *vieille*.

15 *décembre*. — On a fait cette épitaphe à Madame :

*Ci-gît l'*Oisiveté !

parce qu'un ancien proverbe dit qu'elle est mère de tous les vices. A ce prix-là, le duc d'Orléans justifierait l'épitaphe ! mais Madame a plus écrit dans sa vie qu'un Bénédictin. « A notre tour, Dubois ! » m'a dit Son Altesse royale en revenant du convoi de Saint-Denis.

J'avais l'intention de terminer la publication de ces Mémoires par une conclusion rapide jusqu'à la mort du cardinal Dubois ; j'avais même annoncé cette fin dans l'avant-propos ; mais les Mémoires du duc de Richelieu, qui font partie de la même collection, contiennent en détail ce que je n'aurais fait que résumer le plus succinctement possible ; c'eût donc été un double emploi ; je n'aurais pas osé d'ailleurs essayer une concurrence aussi défavorable pour moi, et je renvoie les lecteurs aux charmans Mémoires du

duc de Richelieu. C'est là qu'ils trouveront les derniers momens de cette régence, honte éternelle de notre histoire; et la narration vive, spirituelle et dramatique d'un contemporain remplacera d'autant mieux quelques pages froides, sèches et analytiques. Il suffira de rappeler ici que la mort du duc d'Orléans suivit à trois mois d'intervalle celle de Dubois, que sa diurie emporta le 10 août 1723. L'épitaphe qu'on lui fit est un abrégé fidèle de toute sa vie.

Rome rougit d'avoir rougi
Le m..... qui gît ici.

(*Note de l'Editeur.*)

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES MÉMOIRES DU CARDINAL DUBOIS.

SOMMAIRES DU PREMIER VOLUME.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR. Page 1

CHAP. I. — Origine de ces Mémoires. — Naissance de Dubois. — Son père et sa mère. — A-t-il été baptisé? — Les premières armes d'un apothicaire. — M. Lefebure. — Entrée au collége des jésuites. . 1

CHAP. II. — Dubois chez les jésuites. — Il ne communie pas. — Le carnaval. — Dubois Scaramouche. — Dubois tonsuré. — Départ de Brives-la-Gaillarde. — Portrait de Dubois. — M. de Gourgues, président du parlement de Bordeaux. — Dubois précepteur. — Mademoiselle Pierrette. — Dubois marié. — Accouchement de Pierrette. — Le second père. — Départ pour Paris. 10

CHAP. III. — Les épines de Paris. — L'abbé Bodeau. — Dubois et sa femme se séparent. — Dubois précepteur chez M. Trotier de Riancé; chez M. de Gourgues, frère du président de Bordeaux. — Le collége de Saint-Michel. — M. Faure. — Les bour-

siers, dame Françoise et Henri Boivin. — Les promenades du soir. — Dubois précepteur du jeune Maroy. — M. Pluvant, maître de la garde-robe de Monsieur. — M. le duc de Vendôme. — La chaise percée; l'évêque de Parme et Albéroni. — Dubois en faveur. 25

CHAP. IV. — Pronostic. — Les audiences de M. de Vendôme — M. Naslin, son aumônier. — Monsieur, duc d'Orléans. — Dubois dans l'antichambre. — Madame de Grancey, maîtresse de Monsieur. — La visite matinale et la prise de tabac. — Le rendez-vous et la protection. — Adieux à M. de Vendôme. — La présentation. — M. de Saint-Laurent. — Dubois entre en fonctions au Palais-Royal. — Singulière recommandation de Monsieur. — L'élève. — La première flatterie. 45

CHAP. V. — Le duc de Chartres. — Le congé. — Mme de Choiseul. — Mme la duchesse d'Orléans. — Les correspondances. — La Grancey et le chevalier de Lorraine. — Le marquis de Villequier et M. de Harlay, archevêque de Paris. — Les portraits de famille. — Le souper. — L'abbé de Chaulieu. — Le marquis de La Fare. — Le chirurgien Félix. — Mme d'Espagny, Mlle Chouin et le Grand Dauphin. 68

CHAP. VI. — Le précepteur et le sous-gouverneur. — La lecture. — Disgrâce. — Mort du maréchal d'Estrade, gouverneur du Prince. — Le duc de La Vieuville, son successeur. — Faure. — Prophétie. — Maucroix. — Mlle de Joyeuse. — La Fontaine. — Son portrait. — *La Clochette et Baruth.* — *Sainte Champmeslé.* — Le pendu. — La Chapelle et

Mlle Pelart. — Les *Amours de Catulle.* — Lully. — Furetière. — L'abbé Renaudot. — L'abbé Leblanc. — Dubois dans l'antichambre. 90

Chap. VII. — M. de Saint-Laurent malade. — Le prieur de Chabrières. — Les Capucins du Louvre. — Fagon, médecin du Roi. — Marie-Thérèse d'Autriche. — Education sensuelle du duc de Chartres. — La Fontaine visite Dubois. — Mme de la Meilleraye et Saint-Ruth son page. — Mme de La Vieuville et le duc de Chartres. — Le volume de *contes*. — Dubois en danger de disgrâce. — Le duc de Guiche. — Mme de Montchevreuil et Mlle de Montmorency. — M. Le Tellier, archevêque de Reims, et sa nièce. — La choucroûte. — L'indigestion. — Le chevalier de Lorraine. — M. Thévenot. — Dubois change de plan de conduite. — La leçon et le portrait du cardinal de Richelieu. — Mort de M. de Saint-Laurent. — L'apoplexie et la colique. — Racine. — Madaillan. — L'abbaye de Livry. — Panégyrique de Dubois. 112

Chap. VIII. — Les compétiteurs. — M. de La Vieuville et le grec. — Le marquis d'Effiat. — L'abbé d'Effiat, dit Rusé; son portrait. — Benserade; son portrait. — Son bon mot sur les gouverneurs du duc de Chartres. — Ovide en rondeaux et le sonnet de Job. — La dévotion de Monsieur et ses médailles. — Mme de Monaco. — Saillies de Mme de Fiennes. — Dubois nommé sous-gouverneur. — M. Blouin le mathématicien. — La querelle de Mme de Grancey et de Mme de Bouillon. — Nouvelle éducation. — Le petit Saint-Simon. — Les confidences. — Mmes de Cas-

telnau et de Vitry. — Dubois se dévoile au jeune prince. — Les promesses. — Purel, Laurent et Dubois, valets de chambre. 134

Chap. IX. — Les indécisions et les cas de conscience. — La petite porte de la rue de Richelieu. — Les cinquante mille écus — La première capture. — L'ingénue et le rouleau de cent louis. — La débauche de M. le duc Louis de Bourbon. — Saintrailles. — *Monseigneur Total.* — L'incendie et l'enlèvement. — Les grisettes et l'escalier dérobé. — Le dîner de M. de Louvois. — M. de Coulanges et Mlle de Serre. — Connaissances du duc de Chartres. — La pierre philosophale. 156

Chap. X. — Dubois à la cour. — Les portraits du *Grand Roi.* — Bon mot de Benserade. — Beauté de Louis XIV. — Erreur de nature. — Sa voix emmiellée. — Éducation du Roi — Ses méchans vers. — Le madrigal et le maréchal de Grammont. — Louis XIV, les savans et les poètes. — Les arts d'agrément. — Le maître de danse et le maître d'armes du *Bourgeois gentilhomme.* — Les chiennes couchantes. — La chasse. — Le Roi à la guerre. — Le petit couvert. — L'étiquette. — Les coups de cannes. — Roquelaure et le duc d'Épernon. — Tyrannies mesquines. — Égoïsme de Louis XIV. — Ses voyages. — Embarras de la duchesse de Chevreuse, et honnête procédé du duc de Beauvilliers. — La fièvre et la fenêtre ouverte. — Les femmes. — Les maîtresses : la Beauvais, Mmes de La Vallière, de Montespan, de Soubise, de Maintenon, de Lude, Henriette d'Angleterre, de Monaco, etc. — La duchesse de La Ferté. — La duchesse de Roquelaure.

—M. de Montausier et l'abbaye. — M. le maréchal de Bellefonds et ses dettes. 177

CHAP. XI. — Villarceaux, Montchevreuil et Mme de Maintenon. — Mme de Montchevreuil ; son portrait. — Mme la princesse de Monaco. — Son mot sur la seconde femme de Monsieur. —Jalousie de Lauzun. — Les philtres amoureux. — Le rendez-vous et la clef. — La main écrasée. — Vive altercation entre le Roi et Lauzun. — Exil du chevalier de Lorraine. — Mme Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur. — Le *Boucon*. — Empoisonnement de Madame. — Purnon, premier maître-d'hôtel de Monsieur. — Ses révélations. — Conduite du Roi envers la Reine. — Lauzun sous le lit de madame de Montespan. — L'épée et la canne. — Les deux rivales. — L'horoscope. — Les amis de la veuve de Scarron. — Mariage de Louis XIV avec Mme de Maintenon 199

CHAP. XII. — Fondation de Saint-Cyr par Mme de Maintenon. — Mme de Brinon supérieure. — La comédie au couvent. — Représentation de *Cinna* et d'*Andromaque*. — *Esther*. — Singularité de La Fontaine. — Jean Racine. — Le poète courtisan. — Les actrices de Mme de Maintenon. Mlles de Villianne, d'Abancourt, de Lalie, de Glapion. — La tête de Mme de Caylus. — Oraison funèbre de l'abbé de Saint-Laurent. — Départ du Roi pour Saint-Cyr. — La Bruyère. — Richelet, sa servante, son libraire, sa sœur et le bourreau. — Boileau Despréaux. — La conversation à la portière. — La salle de spectacle. — Mme Deshoulières. — Mlle Deshoulières. — M. de Chambors. — L'entr'acte. — La représenta-

tion. — Les allusions. — La Wasthy-Montespan. — Aman-Louvois. — Le dénoûment. — Le pour et le contre. 223

CHAP. XIII.—Mort du duc de La Vieuville. — M. La Bertière.—M. Fontenay.—Le marquis d'Arcy, gouverneur. — Mademoiselle, duchesse de Montpensier.—Les Carmélites de la rue du Bouloy.—Maladie de Mademoiselle.—Colère du Roi.—Projet extravagant du duc de Chartres. — Le déguisement. —L'abbé Chaulieu au parloir. — Le Prince et Dubois au couvent. — Mlle de La Vallière. — Mme de Montespan. — Le père de Latour.— Les pénitences.— Louise, Sœur de la Miséricorde. — Le Roi aux Carmélites.— Le duc de Chartres se découvre à Mlle de La Vallière. — Sortie du couvent. — Regret du Prince. 253

CHAP. XIV.—La famille royale en 1688. — Le Grand Dauphin. — Son portrait et son caractère. — Son éducation. —Le sacre en estampes.— Sa timidité. — Son économie. — Sa sensualité. — Ses amours. — Francine, gendre de Lully.—La belle et la laide. —La comédienne Ransin.—Les jeûnes.—Mlle Fleury. — Mlle Chouin, mariée à Monseigneur. — La cour de Meudon. — Étrange manie. — Ses fils. — La Grande Dauphine. — Son portrait. — Les gants parfumés. — La Bessola, femme de chambre de la Dauphine. — Le proverbe. — La princesse de Conti. — Les deux frères rivaux. — M. de Clermont-Chatte, amant de la Princesse. — Les lettres supposées; infâme méchanceté de Mme de Maintenon.—Le comte de Vermandois. —Les débauches. — Les Templiers modernes. —La chaise à porteurs. — Le soufflet. 278

CHAP. XV. — Enfans du Roi et de Mme de Montespan. —Le comte deVexin. —Mlle de Tours.—Modèle de légitimation du duc du Maine.— Sa jambe boiteuse. Son esprit. — Sa méchanceté.—Sa poltronnerie.— Sa tendresse pour Mme de Maintenon. — Le jubilé de Mme de Montespan. — Le comte de Toulouse. —Mlle de Nantes. — Son père. — Son portrait. — Son mariage à l'âge de douze ans avec M. le Duc. — Son caractère. — M. Rose. — Les renards renouvelés de l'histoire de Samson. — Amour conjugal. — Maîtresse de M. le Prince. — Mme de Marei. — La maréchal de Richelieu. —M. de Roucy. — Douceur féminine. — La duchesse de Lude. — Le nouvel Abélard. — Mme de Nevers. — Le voyage à Rome, et la fête de Chantilly. —La Grande Mademoiselle. — Son mariage avec M. de Lauzun. — Son désespoir après l'arrestation de son mari. — A quel prix elle obtint sa liberté. — Un propos de joueur 301

CHAP. XVI. — Dubois présenté au Roi; à Mme de Maintenon. — Soirée pieuse. — Les parfums. — Première cause de la fortune de Dubois. — Portrait de Mme de Maintenon.— Son caractère.—Son esprit.— La grenouille de la fable. — Son origine. — La résurrection. — Flatterie de l'évêque de Metz. — Mlle d'Aubigné chez Mme de Neuillant. — Mme Scarron. — Être et paraître. — D'Assoucy. — La veuve de Scarron. — La maréchale et le maréchal d'Albret. — Mme Scarron gouvernante des bâtards. — La petite maison du Marais. — Une aventure galante de Matha. — Haine du Roi pour Mlle d'Aubigné. — La terre de Maintenon. — Comment Mme de Maintenon prit la place de

Mme de Montespan.—Gentillesses du duc du Maine. — Le diable et le péché. — Le frère de Mme de Maintenon. — Son axiôme. — Son originalité. — Le bâton d'or de maréchal de France. — Les connaissances des Tuileries. — Les oreilles du père La Chaise. 328

CHAP. XVII. — Arrivée en France du roi et de la reine d'Angleterre. — Audace chevaleresque de Lauzun. — Les nouvelles. — La messe interrompue. — La cour va au-devant de la reine Marie. — La Fontaine et l'abbé Grécourt. — Station à Chatou. — Les frères ennemis. — Le prince de Galles. — L'entrevue. — La reine d'Angleterre.— Le chapeau et les gants de Lauzun. — Son portrait et son caractère. — Jacques II. — Lauzun rentre en faveur. — Esprit de la Reine. — Grandeur de Louis XIV. — Petitesse de Jacques II. — Madame et les fausses princesses palatines. — Massillon. — Louvois, premier ministre. —Sa brutalité.—Ses amours.—Mme Dufresnoy.— Mme Louvois. — La fenêtre de Trianon. 355

CHAP. XVIII. — Mort de la reine d'Espagne.— Launois et le comte de Guiche.—Mort de la Dauphine. — Son oraison funèbre. — Le cierge et les piéces d'or.—Départ de la Bessola.—Ruse de Dubois pour faire aller le duc de Chartres à l'armée des Pays-Bas. — Le cousin-germain de Dubois. — Le siége de Mons. — L'historiographe. — M. de Luxembourg. — Son accusation. — Puységur. — Dubois raconte au Roi un beau trait qu'il n'a pas vu. — Beauregard et l'officier espagnol. — La religion du duc de Chartres. — Le sermon de Dubois. — Plai-

santerie du duc de Chartres. — Mort du prince de Courtenai. — Cavois ; Mlle de Coetlogon. — Retour du roi à Versailles. — La messe et le valet de carreau. — Combat de Leuze. — Fin de la campagne. 380

CHAP. XIX. — Particularité sur la disgrâce et la mort de Louvois. — Mme de Maintenon veut faire déclarer son mariage. — Le maréchal-ferrant de Salon. — La Mauresse de Moret. — Louvois s'oppose à la déclaration du mariage. — Audace de Louvois. — Le voyage de Mons. — Insolence de Louvois. — Chamlay. — Louvois aux genoux du Roi. — Le médecin Séron. — Mort de Louvois. — Effet de cette mort sur Louis XIV et Mme de Maintenon. — Ouverture du corps. — Le chirurgien La Ligerie. Procès d'empoisonnement. — Mort de Séron. — M. de Valincourt. — Chronologie galante de Mme d'Olonne. — L'esprit de feue Mme Henriette d'Angleterre. — Les remords de l'empoisonneur. — L'amant revenant. — La vieille Philippinette. 410

SOMMAIRES DU SECOND VOLUME.

CHAP. I. — Amours du duc de Chartres et de Mme la Duchesse. — Jalousie de M. le Duc. — Le baron de Breteuil. — Projet de mariage avec la princesse de Conti. — La porte secrète. — Le père La Chaise. — Rendez-vous nocturne. — Complot entre Dubois et Mme de Maintenon. — Dubois prépare le mariage du duc de Chartres. — Mlle de Blois. — Dubois chez Madame. — Mme de Miramion. — Pro-

positions de mariage. — Colère de Madame. — L'Appartement et le souper du Roi. — Menace d'un soufflet. — Dubois absent pendant la noce. — Le duc du Maine épouse Mlle de Charolais. — Madame et les bâtards. 1

CHAP. II. — Retour de Dubois au Palais-Royal. — Le duc de Chartres marié. — Reconnaissance des grands. — Etat de la fortune de Dubois en 1692. — Le duc de Chartres à l'Académie. — Fontenelle. — L'abbé de Saint-Pierre. — Siége de Namur. — Le coup de mousquet. — Vauban. — Le Grand-Prieur de France. — La chauve-souris. — La lunette de Racine. — Bon mot d'un Suisse. — Prise du *Fort-Neuf*. — Cohorn et Vauban. — M. de Rosen. — Bataille de Steinkerque. — Prouesse de Dubois. — Les *Steinkerques*. — Retour de Versailles. — Mécontentement du Roi. — Bataille à Nerwinde. — Le prince d'Orange et Dubois. — Le *tapissier de Notre-Dame*. — Les princes aux arrêts. 32

CHAP. III. — Dubois auteur. — La *Relation des batailles de Steinkerque et de Nerwinde*. — Beau trait de Dubois. — Le grenadier et M. de Beauregard. — Eloge du maréchal de Luxembourg. — Mort de Pellisson. — Les inconvéniens d'une phrase. — Le duc du Maine joue le blessé. — Coups de bâton. — Mort de Mademoiselle. — L'urne brisée. — Le grand deuil de M. de Lauzun. — Montbrun, marchand de draps. — Jacques Boileau. — Les Flagellans. — Le cheval anglais. — Le baron de Beauvais. — Le comte de La Vauguyon. — Mme Leboindre du Gros-Chenet et ses trois amans. — Mort de La Vauguyon. — La disette de 1693 et 1694. — Le

huitain. — Le marquis de Dangeau. — *Sic vos non vobis.* — Le peuple de Paris. — Le carrosse de M^me^ de Maintenon. — Le *Sauveur.* 62

CHAP. IV. — Mortalité. — Mort de La Fontaine ; des maréchaux d'Humières, de Luxembourg et de Bellefonds ; de la princessed'Orange ; de M^me^ de Barbesieux ; de M. de Harlay, archevêque de Paris. — M^me^ de Lesdiguières. — Couplet. — Maladie de Dubois. — Le docteur Carrette et son élixir. — Le mémoire d'apothicaire. — La brouille. — Le Mercure galant. — Thomas Corneille. — Dubois parle littérature. — Charles Perrault. — Les anciens et les modernes. — Opinion de Dubois sur la poésie. — Le portrait de M^me^ de Maintenon, peint par Mignard. — Sainte Françoise. — Le manteau d'hermine et la couronne. — M^me^ de Sévigné. — M^me^ de Coulanges. — L'abbé Têtu. — Son épitaphe. — Méprise. — Le gentilhomme, maître-d'hôtel. — Les mains. — Le portrait du maréchal de Noailles, peint par Rigaud. — Flatterie de Mignard. — Dubois voit diminuer son crédit. 94

CHAP. V. — Commencement de Massillon. — Son portrait et son caractère. — Le quiétisme. — M^me^ Guyon. — Le père Lacombe son confesseur. — *L'amour pur.* — Fénelon. — Bossuet. — Assemblée spirituelle. — Principaux quiétistes. — Extase de M^me^ Guyon. — Dubois élu. — Godet, évêque de Chartres. — M^me^ Guyon épouse de Jésus-Christ. — Son arrestation. — Fin du quiétisme. — Ninon de l'Enclos. — Son portrait à quatre-vingts ans. — Ses soirées philosophiques. — L'abbé Gédoyn. — L'anniversaire. — Les pluriels. — So-

ciété de Ninon. — Aventure tragique de la mère et du fils. 124

CHAP. VI. — Le duc de Bourgogne. — Son éducation. — Son portrait; son caractère. — Le duc de Beauvilliers. — Mariage du duc de Bourgogne avec Adelaïde de Savoie. — Commencement de Fleury. — Arrivée de la Duchesse. — Demi-confidence du duc de Chartres à Dubois. — Mlle Adelaïde de Savoie. — Son portrait; son caractère. — Le chapeau de Monseigneur. — D'Antin, fils de M. de Montespan. — La conscience et la bourse. — Mlle Elisabeth-Charlotte d'Orléans. — Son enfance. — Son père. — Le frère et la sœur. — Maladie de Mlle d'Orléans. — Les lettres brûlées. — Son mariage avec Léopold Charles, duc de Lorraine. 148

CHAP. VII. — Mort du marquis d'Arcy. — La fille d'honneur. — L'abbé Brigaut. — Mme de Ventadour. — Mlle de Sery. — L'interrogatoire. — Les filles de l'Opéra. — Dubois dans les coulisses. — L'opéra de Cadmus. — La chute. — La Florence. — Mlle Maupin. — Dumesnil. — Le couvent. — La canne et l'épée, la montre et la tabatière. — Le bal de Monsieur. — Le duel. — Descoteaux. — Retraite de Baron du théâtre. — Son portrait; son âge. — La Desmares. — La proposition acceptée. — La grossesse. — Les cheveux. 171

CHAP. VIII. — La colère. — Pradon; ses succès. — Mmes de Nevers et de Bouillon. — La place Royale. — Gaçon. — Les nouveaux Trissotin et Vadius. — Mort et épitaphe de Pradon. — Dubois diplomate. — M. de Barbezieux. — La Duclos. — *Le chevalier Dubois.* — M. de Tallard, ambassadeur de

France en Angleterre.—Saint-Evremont; son portrait. — La duchesse de Mazarin. — Le duc de Mazarin. — Citation d'une lettre de son aumônier. — *La petite cour* de M^me^ de Mazarin. — Lord Stanhope. — Dubois pensionnaire de l'Angleterre.—Les soupers.—Le duc d'Ormond.—Les Romains et les Stuarts. — Dénonciations de M. de Tallard. — Dubois et l'ambassadeur. — La lettre de cachet. — Dubois à Marly.—Le Nostre.— Le charme rompu. — Les Anglaises. 196

CHAP. IX. — Testament de Charles II, roi d'Espagne. — Le duc d'Harcourt. — L'ambassade. — L'Escurial. — Le duc d'Anjou roi d'Espagne. — Désappointement de Monsieur et du duc de Chartres. — Métamorphose. — L'abbé Feuillet. — La folle Hébert. — Un mot de Dubois. — Monsieur et Louis XIV. — Le jeûne. — Le biscuit et le veau. — Attaque d'apoplexie. — L'agonie. — Mort de Monsieur. — Indifférence de la cour. — L'air d'opéra. — Le duc de Chartres devient duc d'Orléans. — Ravannes et Robillard. — La cour épicurienne du Palais-Royal.—Le comte de Grammont. — Dubois pensionné. 226

CHAP. X. — Bizarrerie des femmes. — La mercière du Charnier des Innocens.—M^lle^ Gothon.— M. Lucas, M. Prudhomme et le chevalier.—Des emplètes. — Les commencemens de l'amour. — La seconde visite. — M^lle^ Babet. — La réputation de Dubois. — L'invitation. — Levasseur. — Le bal de la rue de la Verrerie. — Un tour de page. — Le cocher de M. Verthamont. — La chanson de *monsieur l'abbé*. — Les deux carrosses. — Le second bal. —

La petite chambre et la ronde.—Le bal de l'Opéra. — Etrange façon de déguiser quelqu'un. — Les grisettes au Palais-Royal. — Métamorphoses. — Désespoir de Gothon. — Le refrain favori du duc d'Orléans. — Fin tragique. 248

CHAP. XI. — Conseil de Dubois au duc d'Orléans. — Le faux voyage en Espagne. — Moreau, la veuve Coulon et sa fille. — M. Maréchal. — Mort du chevalier de Lorraine. — Dubois passe à Brives-la-Gaillarde. — Sa mère, son frère et ses neveux. — Le cardinal d'Estrées. — Retour de Dubois à Paris. — M. et Mme Chamillart. — Le billard. — Les devises. — Les abbés Châteauneuf et Bignon. — Dubois protége sa famille. — Fin des amours du duc d'Orléans avec la Desmares. — Baron apothicaire. — Le bonnet de nuit. — Nouveaux honneurs et nouveaux biens de Dubois. — L'abbé de Pompadour. — Le chapelain du Roi. 280

CHAP. XII. — Dubois exclu de la cour.—La *maîtresse de soixante-quinze ans*.—M. Ledru, quincaillier. — Sa femme. — L'abbé Dutrot et encore M. Lucas. — L'hospitalité. — La jalousie et l'avarice. — L'auberge de la Croix-de-Fer. — Le mari prisonnier. — La vertu en tablier. — Le flagrant délit. — Le mari cocu et content. — Adieux aux grisettes. — M. d'Argenson, lieutenant de police; son portrait. — Son entrevue avec Dubois. — L'escouade du guet. — Les trois officiers battus et confus. . . 302

CHAP. XIII. — Dubois a le *spleen*. — La princesse des Ursins; ses commencemens; son portrait; son caractère. — Dubois lui est présenté. — Lettres à

Mme de Maintenon. — Nouvelle disgrâce. — Projet de suicide. — Le duc d'Orléans nommé au commandement de l'armée d'Italie. — Le maréchal de Marzin. — Le siége de Turin. — Les peaux. — Le duc de La Feuillade. — La missive en chiffres. — Le conseil. — Bataille de Turin. — Mort de l'abbé de Grancey. — Retraite. — Retour du duc d'Orléans à Versailles. — L'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. — Philbert. 322

CHAP. XIV. — Le duc d'Orléans va commander l'armée d'Espagne. — Intrigues de cour. — Frénésies de Dubois. — Accident du bois de Boulogne. — Le duc d'Orléans de retour de sa première campagne. — Lettre de la princesse des Ursins. — Singulière demande de Dubois. — L'embrassade. — Le teinturier et l'*abbé peint en vert*. — Sobriété de Dubois. — Son séjour à son abbaye de Saint-Just. — Marie. — La lumière éteinte. — L'évêque de Strasbourg. — Les deux pères. — Seconde campagne du duc d'Orléans. — La reine d'Espagne, la comtesse della Maria, Mme des Ursins. — La *Vieille capitaine* et la *Vieille lieutenant*. — Deslandes de Regnault. — Le général Stanhope. — Accusation contre le duc d'Orléans. — Calomnies. — Coliques de Mme d'Orléans. — L'accouchement et le poison. 346

CHAP. XV. — Fontenelle. — Son portrait. — Son abstinence. — Son logement au Palais-Royal. — Le café Laurent. — Rousseau et Saurin. — L'oreille coupée. — Jolyot de Crébillon. — Lamothe-Houdard. — L'abbé Pellegrin. — Danchet. — Saurin. — Leriget de La Faye. — Boindin. — Malafaire, Debrie, Oghières, Villiers. — Les gens de lettres.

— Maranzac, bouffon du Grand Dauphin. — Les couplets. — Rousseau. — Les représailles. — La quête. — Affaire des couplets satiriques. 371

SOMMAIRES DU TROISIÈME VOLUME.

CHAP. I. — Axiôme de Louis XIV. — Les prétendantes à l'alliance du duc de Berri. — Le père de La Rue; son portrait; son jésuitisme. — Le comédien et le prédicateur. — Complot. — Les calomnies. — M^lle^ d'Orléans; son portrait; ses vices; son éducation. — Le duc de Berri; son portrait physique et moral. — M^me^ de Saint-Simon, dame d'honneur de la duchesse de Berri. — Manœuvres de Dubois. — La femme de chambre de M. de Berri. — Confidence au duc d'Orléans. — Le mariage. — Ses suites. — Dubois retrouve sa femme. — La pension de douze cents livres. 1

CHAP. II. — Mort de M. le Prince; de M. le Duc; du prince de Conti. — Prophétie de Nostradamus. — Les probabilités. — Le père Le Tellier, confesseur du Roi; son portrait; son caractère. — La petite vérole. — Mort de Monseigneur. — Folies de la duchesse de Bourgogne. — Courses nocturnes. — M^me^ de La Vallière et Nangis. — Pressentiment. — Maladie et mort de la Dauphine. — La tabatière. — Ouverture du corps. — Maladie du Dauphin; sa mort. — Calomnies atroces. — Délation du père Arnoux. — Autopsie du corps du Dauphin. — Le moine de 1709. — Le peuple insulte le duc d'Orléans. — Imprudence de Ravannes. —

Blocus du Palais-Royal. — Le duc d'Orléans veut se justifier auprès du Roi. — Le contrepoison. — Mme de Verrue. — Conseil de Dubois. — Le duc d'Orléans à Sceaux. — Métamorphose du père Le Tellier. — Homberg. — Renvoi de la comtesse d'Argenton. — Élévation de Dubois. 26

CHAP. III. — Dubois amoureux. — La veuve Annette. — Dubois et le duc d'Orléans rivaux. — La vitre cassée. — Portrait d'Annette. — Samuel Bernard; sa laideur. — Les deux chalands. — Proposition de mariage. — Les demoiselles Loysons. — Le faux mariage. — Bigamie. — Le souper des noces. — Les droits du mari. — Le remplaçant. — Le lendemain matin. — Femmes enragées. — Le mari et l'amant. — Annette à Surênes. — Tentative de Samuel Bernard. — Mort de la veuve. — Lettre de Mme Dubois. — Vanité d'un banquier. 66

CHAP. IV. — Les valets. — Le guet-à-pens. — Sanlecque. — Chef, cuisinier. — Manet et Forceville, valets de chambre de Dubois. — Le coup de pied. — La bulle *Unigenitus*. — Les Chartreux. — Dufresny. — La jardinière d'Anet. — Dancourt, sa fille et sa femme. — La prison. — La blanchisseuse et les deux cents ducats. — François Pieron et Mlle Haran. — L'esprit de Mlle Testard. — Mme de Cursé et Mlle Mangis. — Les laquais. — Le jugement de Pâris. — Les trois déesses. — Cupidon. — Le satyre. — La pomme d'or. 100

CHAP V. — La charge de secrétaire des commandemens du duc de Berri. — Dubois solliciteur. — Longepierre. — Bruits infâmes et couplets sur la

duchesse de Berri.— La Haye, son amant.— Griefs d'un mari. — Le coup de pied au cul. — Projet d'enlèvement. — La chasse. — Mort du duc de Berri. — La cassette de la duchesse de Bourgogne. — Intrigues du duc du Maine. — Le duc de Saint-Simon. — La généalogie. — Un Saint-Simon, écuyer; *Le Bossu* et *Dubois*. — Portrait du duc de Saint-Simon. — Sa femme et sa fille. — Ses ambitions. — La confidence. — Le testament de Louis XIV. — Projets du duc d'Orléans. — Le testament et l'anti-testament. — Voyages de Dubois en Angleterre. — Le lit du cardinal. — Retour en France. 124

CHAP. VI. — Etat désespérant du Roi. — Ses pressentimens.— Le comte de Stairs. — Le verre d'eau. — Pari de douze cents guinées. — Les cartes. — L'ambassadeur de Perse Mehemed Riga Beyg. — Audience du Roi. — Mme d'Espinay. — La caisse.— Les prières de Dubois. — Situation de la cour pendant la maladie du Roi. — Fagon et le duc du Maine.— La gangrène. — Encore la centurie. — Entrevue du Roi et du duc d'Orléans. — Le scapulaire. — Le Masque de fer. — L'élixir. — Le *De Profundis*. — Derniers momens de Louis XIV. — Sa mort. . 157

CHAP. VII. — Physionomie de la cour à la mort de Louis XIV. — Le duc du Maine et le duc d'Orléans. — Billet d'enterrement. — Les poètes. — L'antichambre. — Discours original du Régent. — Dubois-Démosthène. — Séance du parlement. — La Ligue et la Fronde. — Discours prononcé par le duc d'Orléans. — Interruption. — Ouverture du testament. — A-propos du fou Maranzac. —

Testament abrogé. — Continuation de la séance. — Réception du duc du Maine à Sceaux. — Le jeune prince de Conti. — La Morival. — Funérailles du Roi. — Premiers effets de la Régence. 188

CHAP. VIII. — Lettre de Madame. — L'archi-Dubois. — Mme de Hautefort. — Origine de son nom. — Explication entre Dubois et le Régent. — Les fripons. — Dubois nommé conseiller d'Etat. — Félicitations de l'abbé Bignon; de l'avocat Godefroy; de Madame. — Madame à Saint-Cyr. — Les traitans. — Bourvalais. — Le maître de poste de Verdun. — Confiscations. — Origine du système de Law. — Law; ses commencemens; sa femme; son portrait. — Etablissement de la banque de France. — Projets de Law. — Dubois se brouille avec le maréchal de Villars. — Portrait de ce maréchal. — Baudelot, antiquaire de Madame. — Cornificius et M. de Villars. 217

CHAP. IX. — Le chevalier de Saint-Georges. — Ses malheurs. — Son portrait. — Négociation avec l'Angleterre. — Lettres de Dubois à lord Stanhope. — Le maréchal d'Huxelles; son portrait. — Les deux lettres. — Voyages de Dubois à la Haye. — Les livres et les tableaux. — Conférences. — Retour à Paris. — Second voyage de Dubois. — Le courrier Marois. — Le banquier de Bruxelles. — L'interprète allemand. — Arrivée de Dubois à Hanovre. — Le marquis de Louville. — Calomnies sur milord Stairs. — Georges Ier, roi d'Angleterre. — La reine de Prusse. — Dîner du Roi. — Robert Walpole. — M. de Nesmond, évêque de Bayeux. — Georges boit à la santé du Prétendant. — Dubois à la Haye. 247

CHAP. X. — Le marquis de Chateauneuf; ses ridicules. — La ceinture de diamans. — Le dîner des tabatières. — Mme de Chateauneuf. — Mme de Morangis, sa fille. — Le père de Castagnère, son neveu. — Sourdeval, secrétaire de Dubois. — Lavergne, autre secrétaire. — Scène du *Bourgeois gentilhomme.* — La liste du Suisse. — Lettre de Dubois au marquis de Nocé. — Heinsius, grand pensionnaire de Hollande. — Insolence de Louvois. — Lord Cadhogan. — Robert Walpole. — MM. Lassasas et Basnage. — Guerre ouverte du père Castagnère contre Dubois. — Mme Dunoyer et ses deux filles. — L'embuscade. — Le secrétaire du diable. — Convention entre la France et l'Angleterre. — Complimens de nouvelle année. — Signature de la triple alliance. — Lettre du Régent à Dubois. — Dîner diplomatique. — Dubois sacrifié. — Lettre au Régent. — Le poisson. — Lettre du roi d'Angleterre à Dubois. — Générosité peu coûteuse. — Départ de la Haye. — Avis mystérieux. — Les béguines d'Anvers. — Retour au Palais-Royal. — Les boîtes de thé et le vin de Tokay. — Dubois, secrétaire du cabinet du Roi. 278

CHAP. XI. — Le président Desmaisons. — Le chancelier Voisins. — M. d'Aguesseau; son portrait. — Le jeune roi confié aux hommes. — Sa tristesse. — Portrait de Louis XV à sept ans. — Le maréchal de Villeroi, son gouverneur. — M. de Fleury, son précepteur. — L'abbé Fleury, son confesseur. — Les *Mœurs des Israélites.* — Massillon chez Madame. — Les distractions de Mme de Gordon. — L'habit déboutonné. — Mme Gordon et Beuvron.

— La princesse Elisabeth. — Petit Carême de Massillon. — Sa nomination à l'évêché de Clermont. — Voyage du czar Pierre Ier; son portrait. — Entrevue du Régent et du Czar. — Le Czar au Luxembourg. — Louis XV et le Czar. — Le Czar à l'Opéra; chez le duc d'Antin; chez le duc du Maine; aux Invalides; à l'Académie; aux Gobelins, à la Monnaie; au Parlement. — Sa visite à Mme de Maintenon. — Pierre Ier et le cardinal de Richelieu. — Mémoire de la Sorbonne. — Départ du Czar. 317

CHAP. XII. — Les secrétaires. — Le faux seing. — Le pari du prince de Rohan. — Les créanciers. — Dubois, père malgré lui. — Les *vins de la cour.* — Le chat. — Procès contre les princes légitimés. — Le duc de Bourbon; son portrait. — *Maman la carogne.* — Amours de M. le Duc avec Mme de Nesle. — Les maris. — Mme de Polignac. — La marquise de Prie. — Mme la Duchesse; son portrait; son mariage; sa mort; ses galanteries. — Lassey, Duchallar. 360

CHAP. XIII. — Bruits de guerre. — Albéroni jugé par Dubois. — Ses commencemens. — Son ministère. — Dubois nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre. — Son petit-fils. — Fin prématurée de ce jeune homme. — Néricault-Destouches. — Son portrait. — Départ de Dubois. — La sérénade. — Dubois à Londres. — Henri. — La goutte sciatique. — Dubois malade. — Le cheval et la jument. — Dépêches. — Voyage de Dubois à Paris. — Retour en Angleterre. — Les *andriennes.* — Politesse

anglaise. — Mémoire. — Lord Stanhope envoyé en France. — Signature de la quadruple alliance. — Sara Bisding. — Intrigues d'Albéroni. — Réconciliation de Dubois avec Destouches. — Retour de Dubois en France. 396

SOMMAIRES DU QUATRIÈME VOLUME.

CHAP. I. — La bienvenue du négociateur. — Les rideaux fermés. — Dubois et le Régent vont seuls à Saint-Cloud. — Démêlés du Parlement avec le duc d'Orléans. — Complots du duc du Maine. — *Lettre de M. Fitz-Moritz* et la réponse. — Prédestination. — La soubrette de la duchesse de Berri. — Lit de justice du 26 août. — Confidences de Mme d'Orléans. — Les homars. — Travaux du lit de justice. — Le président de Blamont et deux conseillers arrêtés. — Le parlement dompté. — Fureurs de Mme du Maine et de Mme de Maintenon. — Le duc et la duchesse de Lorraine à Paris. — Le marquis et la marquise de Craon. — Incendie de Lunéville. — Progrès de la banque. — Compagnie d'Occident. — Le Mississipi. — Lettre de M. de Crozat. — Fontenelle et Lamothe, faiseurs de parades. — Suppression des conseils de régence. — Secrétaires d'Etat et chefs des finances. — Dubois secrétaire d'Etat des affaires étrangères. — Lettre de milord Craggs. — Soupçon ridicule. 1

CHAP. II. — Sinistres avis. — Dubois chez la Fillon. — La cloison. — Visite à M. d'Argenson. — Tran-

quillité du Régent. — Premières mesures. — Jean Buvat. — Éclaircissemens. — La mine éventée. — Buvat récompensé. — Le duc d'Orléans au milieu des chats. — Retour de Marois. — Récit de son expédition. — Lettres de M. de Cellamare au cardinal Albéroni. — Aveuglement du Régent. — Nouvelles preuves de la conspiration. — L'abbé Brigaut arrêté. — La Maintenon *chef des ouvriers.* — Indignation du Régent. — Le prince de Cellamare. — Son arrestation. — Enquête en son hôtel. — Déclaration de guerre à l'Espagne. 41

Chap. III. — Entêtement du duc d'Orléans. — Despotisme de l'abbé Brigaut. — Petites causes d'un grand coup d'État.—Arrestation du duc du Maine, de la duchesse du Maine. —Ancenis.—Les pierreries.—Arrestation de Schlieben, de Sandrasky, du chevalier de Mesnil, de Mlle de Launay, etc. — Correspondances galantes de Mme du Maine. — Lettre du cardinal de Polignac. — Réponse. — Billet du président de Mesmes. — Pompadour. — M. de Laval. — Le Régent dans son oratoire. — Le duc de Richelieu arrêté.— Son portrait, ses galanteries. — Le geôlier du Masque de fer. — Le Régent à la Bastille. — L'inscription. — Le duc du Maine à Dourlens; la duchesse à Dijon. — Leur mise en liberté. — Fin du procès de la conspiration. — Placard injurieux. — Renvoi d'Albéroni. — Le passe-port. 85

Chap. IV. — Mauvaise santé du Régent. — Son intempérance. — Portrait du comte de Nocé. — Portrait du comte de Broglie. — Le Luxembourg.—

Chansons satiriques. — La Grange-Chancel; son portrait; ses *Philippiques*; sa punition. — Arouet de Voltaire; son portrait; son esprit et son caractère. — Chansons. — La tragédie d'*OEdipe*. — Arouet se moque en face du Régent. — Représentation d'*OEdipe*. — La fille de Jocaste. — Mlle d'Orléans; son portrait. — *Ah! mon cher Caucheredu!* — Le couvent. — L'abbesse et la religieuse. — L'abbaye de Chelles. — Couplet. — Extravagance de la duchesse de Berri. — Mystère. — Son mariage secret avec Riom. — La tête de crapaud. — Grossesse. — Pélerinages aux Carmélites. — Maladie de Mme de Berri; ses derniers momens; sa mort; son enterrement. 140

Chap. V. — Epitaphes de la duchesse de Berri. — Mlle de Valois; son portrait; ses amours; bonne à marier. — Chagrin à la cour. — La Grande Duchesse de Florence. — Les fiançailles. — La rougeole. — Départ et voyages. — Les *Imitations*. — Résignation de la princesse de Modène. — Salvatico. — Les *Ah! Ah!* — Maîtresses du Régent. — Bergeries de la comtesse d'Argenton. — Mme de Parabère. — Son mari. — L'ivrogne. — Le diamant. — Mme de Parabère et l'archevêque de Cambray. — Portrait de cette dame. — Le Régent, David et Salomon. — Mme de Sabran; son portrait. — Le mari chambellan. — Lettre au *chien de race*. — *Philippe* à l'Opéra. — La Souris enlevée par Richelieu. — Emilie; son portrait. — L'affaire importante. — La robe et les billets de banque. — Le Régent loup-garou. — La mère et la fille. — Mme du Deffant. — Mme d'Averne; son